

Jean-Pierre Depétris

En revenant
à BOLGOBOL

2004

© Jean-Pierre Depétris, avril 2004, pour l'édition numérique

Le contenu de ce document peut être redistribué sous les conditions énoncées dans la Licence pour Documents Libres version 1.1 ou ultérieure.

<<http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Guilde/Licence/ldl.html>>

Adresse: <<http://jdepetris.free.fr/Livres/retour/>>

La version 3 de EN REVENANT À BOLGOBOL de l'automne 2008 est constituée d'un dossier « retour » contenant : 28 fichiers html, 1 fichier css, 1 fichier gif, 1 fichier jpg, et 2 fichiers pdf.

© Jean-Pierre Depétris, automne 2008, pour l'édition de La Belle Inutile chez Lulu.

HISTORIQUE

- Version 3. Automne 2008. Préface pour l'édition imprimée, ajout du cahier XXV, correction de plusieurs passages pour faciliter la compréhension du texte si l'on n'a pas lu le premier tome, et de nombreuses coquilles.
- Version 2.1. Juillet 2007. Recomposition du plan et diverses corrections.
- Corrections mineures 30 mars 2006
- Version 2 achevé en 24 cahier le 14 mars 2006
- Réécriture à partir d'octobre 2005.
- Version 1. Janvier 2005. Cahiers I à XI.
- Premiers cahiers en ligne: avril 2004 (accès réservé)

Table des matières

Bolgobol le retour - Préface pour l'édition imprimée.....	5
Avertissement pour l'édition de En revenant à Bolgobol Version 2.....	6
ARRIVÉE À BOLGOBOL.....	7
Cahier I Arrivée par la Chine.....	7
Cahier II Le marxisme et l'Orient.....	14
Cahier III Observations sur la représentation et l'intuition.....	20
Cahier IV Le Marmat et la Gnose.....	26
Cahier V Rencontres inopinées.....	31
PÈLERINAGE DANS LE DARMIR.....	37
Cahier VI En chemin vers la Mer d'Argod.....	37
Cahier VII Bref passage à Tangaar.....	42
Cahier VIII Face au Darmir.....	48
Cahier IX À Bal Godour.....	54
Cahier X À propos de temps et de musique.....	60
Cahier XI Pèlerinage dans le Darmir.....	65
Cahier XII Du Darmir à Bolgobol.....	71
Quelques temps chez Kouka.....	76
Cahier XIII Kouka et la Voie du Guerrier.....	76
Cahier XIV Le non aristotélisme au Marmat.....	81
Cahier XV Mes lectures chez Kouka.....	86
Cahier XVI Toujours chez Kouka.....	91
Dans Les environs de Bolgobol.....	96
Cahier XVII Cinq jours dans la vallée de l'Oumrouat.....	96
Cahier XVIII La cartographie magnétique de l'Oumrouat.....	101
Cahier XIX Le musée du parc Ibn Roshd.....	106
Cahier XX Au lac de la Pierre Noire.....	111
Cahier XXI Dans la cabane près du lac.....	116
Fin du séjour à Bolgobol.....	120
Cahier XXII Discours concernant une science nouvelle.....	120
Cahier XXIII Début juillet à Bolgobol.....	125
Cahier XXIV Sur la lumière et l'espace.....	130
Cahier XXV Dernières impressions avant de m'envoler.....	135
Mon voyages en images.....	139

Bolgobol, le retour ***Préface pour l'édition imprimée***

Pendant l'hiver 2008, mon ami Karl Boghartte m'a suggéré de publier mon premier journal de voyage à Bolgobol chez *la Belle Inutile*. Je traduisais alors son ouvrage, *Antibodies*, déjà paru en anglais dans la même édition.

Quand le mien est sorti à la fin de l'été, je n'avais encore pris aucune décision pour les tomes suivants, ni non plus pour l'édition en français de son propre livre. Tout ceci ressemble à de l'improvisation, mais en réalité c'est de l'expérimentation.

Nous expérimentons, car nul ne sait aujourd'hui ce que devient le livre, ni où vont les lettres. Le livre, qui existait bien avant que l'imprimerie ne fût inventée, rappelons-le, et qui en a été profondément transformé depuis le huitième siècle en Chine, se trouve maintenant bien à l'étroit dans son « marché », alors même que la numérisation des documents lui ouvre des perspectives encore insoupçonnées.

L'important n'est pas l'émancipation du papier, ni de tout support matériel. Ceci est déjà le propre de la pensée, du langage et de l'écriture, et finalement de tout travail humain. Nous avons moins besoin de supports que d'outils matériels. Nous avons besoin d'émanciper l'outil de sa fonction de support, de support de vente ; la production, du marché. De tout ceci il est déjà question dans mon ouvrage, même si c'est dans un ordre très décousu.

Cet ordre décousu que m'autorise la forme diariste de mes « romans-feuilletons » philosophique, offre l'avantage de pouvoir les prendre par le bout qu'on veut — comme les *séries*. Il n'est notamment pas indispensable d'avoir lu le tome un avant de lire le tome deux. C'est tout juste d'ailleurs si celui-ci se place entre le premier et le troisième.

Ceux qui ont lu la préface de *À Bolgobol* savent déjà que ce deuxième journal n'a pas été écrit exactement comme les autres. Seuls le premier et une partie du deuxième chapitre ont été édités en ligne en temps réel, et pour un nombre extrêmement limité de lecteurs qui en avaient les droits d'accès. Ils ne devinrent librement accessibles qu'un an plus tard, alors que je commençais la publication de mon troisième journal. Un an plus tard encore j'en ai édité l'intégralité largement réécrite. L'édition de ce tome complet fut donc postérieure à celle du suivant — c'est en partie pourquoi il est sensiblement plus court que les trois autres. Tout ceci fait que ce peut être un bon choix pour commencer la lecture de l'ensemble.

Le livre original demeure évidemment toujours accessible en ligne¹ et en source libre selon les termes de la Licence pour Documents Libres², qui réserve les droits pour toute édition imprimée.

1 <http://jdepétris.free.fr/Livres/retour/>

2 <http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Guilde/Licence/ldl.html>

***Avertissement pour l'édition de
En revenant à Bolgobol
Version 2 – mars 2006***

À BOLGOBOL (2003) 32 cahiers

Ce journal de voyage a été écrit et édité sur le web en 2003 pour mon plaisir et celui de quelques proches qui seuls en avaient l'adresse et le code. J'ai cultivé le goût du feuilleton, divisant le récit en autant d'épisodes d'égale longueur, aisément lisibles d'un trait, même à l'écran.

J'en ai profité pour utiliser en cours de rédaction les retours des lecteurs. J'ai seulement falsifié les adresses de courriel pour empêcher des messages non désirés, mais tous les liens sont en principe valides.

EN REVENANT À BOLGOBOL (2004-2005) 24 cahiers

J'ai écrit mon second journal l'année suivante. Deux ou trois personnes seulement possédaient le mot de passe pour y accéder en ligne. J'ai rendu publique la première version en 2005, avant d'entreprendre mon voyage suivant. Elle comprenait alors seulement onze cahiers.

Cette seconde version, éditée en automne 2005-hiver 2006, commence à différer de la première à la fin du sixième cahier, et le douzième s'achève maintenant à peu près où en était le onzième. À partir de là, toute la deuxième partie est complètement inédite.

AUTOUR DE BOLGOBOL (2005) 34 cahiers

L'édition publique en cours d'écriture fait bénéficier de retours qui alimentent et réorientent le texte, tandis que le lecteur accède à son procès et peut même l'influer. Ces avantages ont un coût pour les deux ; pour le lecteur qui n'accède alors qu'à un brouillon, sujet à de fréquents remaniements et à des recompositions parfois profondes ; et pour l'auteur, qui peut ressentir la désagréable impression qu'on lit par dessus son épaule.

C'est une part du feu que j'ai acceptée dans ce voyage autour de Bolgobol. Plus que jamais cette édition a été pensée pour l'internet. Pour la rendre mieux lisible à l'écran, j'ai opté pour des paragraphes plus courts et des images dans le corps du texte.

La lecture des précédents journaux n'est pas nécessaire à la compréhension des suivants.

*Jean-Pierre Depetris
Le 09/03/06*

ARRIVÉE À BOLGOBOL

Cahier I *Arrivée par la Chine*

Le 19 avril

Lu dans le Quotidien du peuple en français

Des verres romains datant de plus de 1 700 ans, importés probablement de la Rome antique, ont été découverts dans une tombe ancienne localisée dans la province orientale de l'Anhui, a informé samedi le département local des vestiges culturels.

La tombe ancienne a été mise au jour lors de la construction d'une route dans le village de Zhulong du district de Dangtu à l'Anhui. Les archéologues ont estimé que la tombe a été construite durant la dynastie des Jin de l'est (317-420).

Recouvertes des roches, ces verres semblent de fabrication traditionnelle romaine.

D'après le département local des vestiges culturels, le propriétaire de la tombe pourrait être une famille éminente de la dynastie des Jin de l'est.

A l'heure actuelle, les verres ont été envoyés à l'université des sciences et technologies de Chine dans l'Anhui pour y être étudiées et analysées.

Source: xinhua

Le Quotidien du Peuple en ligne,

<<http://french.peopledaily.com.cn/>>.

(L'Anhui est une province à quelques cinq cents kilomètres de Shanghai dans la vallée du Yangzi Jiang, presque aussi peuplée que la France bien que trois fois plus petite.)

Je reviens dans le Marmat par le même chemin que j'avais pris l'an dernier pour repartir. Je ne suis pas passé par Quantoun cette fois. Je suis arrivé à Shangaï.

Le 20 avril

L'éternelle Chine nouvelle

La Chine nouvelle est surprenante. Elle montre d'abord un double visage dont on soupçonne qu'aucun n'est le vrai : celui d'un monde préindustriel, et d'un autre post-fordiste.

Dans le centre moderne de Shangaï, je me suis senti pauvre. Ailleurs, dans les campagnes, je me suis senti insolemment riche. On est dans le tiers-monde.

Heureusement, en Chine il y a des Chinois, et quand on les rencontre, le double masque tombe. On ressent alors l'incomparable et millénaire qualité de vie, qui a fait que, tout au long d'une histoire qui ne fut pas souvent idyllique, si peu de Chinois ont eu le goût d'émigrer.

Arrivée à Canton

Comme les Provençaux, les Chinois du sud présentent les pins qui étendent leurs branches au-dessus d'un chemin ou d'une cour : les pins aux troncs convulsifs, couchés sur le côté par un vent régulier. Les peintres des deux pays ont une affection particulière pour ces formes végétales, à la fois tourmentées et apaisantes, qui portent l'empreinte de

la violence des éléments tout en s'en faisant une protection pour le passant ou l'homme qui se repose.

Ces formes, fréquentes sur les céramiques et les faïences provençales, en noir sur des fonds jaune de Mars, ont certainement été empruntées à la décoration chinoise qui les prisait depuis bien plus longtemps, à la même époque peut-être que les techniques d'impression des tissus provençaux.

Le 21 avril

Les deux Chines et les deux Occidents

Curieusement, quand on quitte la Chine côtière pour s'enfoncer dans le continent, on commence à sentir l'Occident bien avant le Qinghaï ou même Chengdu à l'entrée du Sichuan. C'est une expérience étonnante, car cette Chine profonde est pourtant la moins « occidentalisée ».

Depuis une trentaine d'années, la Chine connaît une incessante migration intérieure, une Conquête de l'Ouest. Le Xinjiang est son *Far West*. On le sent dans le regard de ces millions de nouveaux migrants : les autochtones sont déjà pour eux des Occidentaux, pétris de culture tibétaine, mongole et islamique, des étrangers de l'intérieur, en un mot des barbares, des sauvages comme vous et moi. Il en résulte une certaine proximité quand on est un étranger de l'extérieur.

Les modes de vie hérités de l'Occident viennent pourtant de la côte entre Hong-kong et Shanghai. Il y aurait en somme deux Chines traditionnelles et deux Occidents. L'un est celui qui demeure à l'Ouest, tardivement sinisé, au-delà de la Grande Muraille, qui se prolonge le long de la vieille route de la soie jusqu'à l'Oural et la Méditerranée. L'autre vient de l'Est, du Pacifique.

Il y a donc aussi deux Chines : La Chine profonde et continentale, et la Chine nouvelle qui est en train de « cuire » le capitalisme. Elle possède aujourd'hui plus de dollars que n'en ont encore les USA.

La cuisine chinoise

« Cuire », cuisiner, est un verbe à forte valeur métaphorique en Chine. On a depuis longtemps utilisé à propos des étrangers les termes de *barbares crus* et de *barbares cuits* — quoique je préfère la traduction par « sauvages ». Il y a en Chine une métaphore permanente entre cuisine et civilisation.

Les Chinois ne perçoivent pas le capitalisme moderne comme un implant étranger — rien n'est réellement étranger en Chine, seulement « cru » —, et ils sont en train de le cuisiner.

Le droit de la Chine Populaire ignore largement le commerce, qui le lui rend bien. Personne ne semble s'en soucier. Ni les profiteurs, ni les victimes n'attendent beaucoup d'un état de droit. Ils ont mieux que cela : une civilisation.

L'Occident a un vieux fond de féodalisme. Celui-ci est en passe de reprendre du poil de la bête dans la carcasse d'un capitalisme pourrissant, même en Amérique du Nord qui n'a pourtant jamais été féodale, mais où le billet vert finit par tenir lieu de sang bleu. Rien de semblable en Chine.

Le 22 avril

Encore sur la cuisine chinoise

Pas de grands monuments pour des généraux, ni pour des saints, même pas pour des poètes. La plupart des antiques pagodes honorent la mémoire d'ingénieurs : inventeur de l'horloge hydraulique, du bateau à roue...

Les lois en Chine et le fonctionnement des appareils d'état furent toujours déplorables. Un empereur le justifia : Le peuple au moins sait qu'il n'a rien à en attendre.

La Chine est devenue le véritable centre du capitalisme. le Parti Communiste contrôle pourtant l'état sans partage. Le communisme aussi a été cuisiné.

Le 23 avril

Mon compagnon de voyage

À Shangaï, j'étais attendu avant de repartir pour le Marmat. N G est professeur de philosophie à l'Université. Il parle bien le français. Je l'ai connu à Aix-en-Provence il y a une dizaine d'années. N G a été Garde Rouge dans sa jeunesse. « Nous savons maintenant qu'un grand bond en avant n'est pas la bonne stratégie quand on est au bord du gouffre », m'a-t-il confié facétieux.

Je lui ai présenté Tchandji l'an dernier, qui l'a invité chez lui cette année. Tchandji est un professeur de chinois éleveur de chevaux dans le nord du Marmat que j'ai rencontré lors de mon premier voyage. Je suis très content d'avoir un compagnon de trajet. Je ne sais pas comment j'aurais pu supporter autrement ces longues journées de train.

Le 24 avril

Dans le train

Les Chinois ont un art consommé d'être seuls ensemble. Polis, prévenants, ils vous ignorent pourtant. Hier, à cent dans une voiture prévue pour quarante passagers, on se sentait à peine gêné par la promiscuité.

Ils s'installent sur un coin de banquette, si ce n'est à même le sol. Ce bout d'espace devient le leur, un *chez-soi* où ils s'isolent. Ils se perdent comme vous dans la contemplation du paysage, ou la conversation d'un proche. Ils s'isolent mais ne s'enferment pas : ils ne manquent pas d'attention quand il convient d'en accorder.

Notre voisin de gauche quittait l'usine pour tenter sa chance dans l'ouest. Un cousin l'attend qui a déjà créé une entreprise de sous-traitance. Celle qui nous fait face va rejoindre son amant, parti il y a trois ans. Elle a abandonné son emploi de vendeuse.

Tous semblent n'avoir que des rêves simples. J'hésiterais à les dire petits, tant ils leur donnent, je ne sais comment, une ampleur et un parfum d'aventure dont je ressens le vertige. Il y a de la peur en eux, pas de l'angoisse, pas de la frayeur : la peur qui trempe le courage. Ils avancent sur elle sans hésitation.

N G a fait le traducteur dans une longue conversation avec mon voisin de droite sur la commande numérique dans le refroidissement des dispositifs à pression hydraulique.

À Kachgar

Le ville de Kachgar est à l'extrême ouest de la Chine, entre le désert du Taklamakan et le Kirghizstan, dans la république autonome du Xinjiang. Son nom signifie « caverne (ghar en arabo-persan) de jade (qash en ouïgour) ».

À la différence d'Ürümqi, la capitale officielle du Xinjiang, complètement chinoise, Kachgar est restée une ville fortement ouïgoure. La ville est actuellement modernisée. La vieille ville est systématiquement détruite et remplacée par des rues modernes. Bien que la population demeure à forte majorité ouïgoure, la proportion de Hans est en constante progression.

Kachgar est le lieu d'origine du linguiste Mahmoud de Kachgar. Il composa vers 1075 en arabe un remarquable Recueil des langues turques (dîwân lughât 'at-turk) qui est une source précieuse de connaissance des divers dialectes turcs médiévaux. Un conte des Mille et une nuits (Le Conte du tailleur, du bossu, du Juif, de l'Intendant et du Chrétien) se déroule à Kachgar. On y parle l'ouïghour et le dialecte chinois local.

Le 25 avril

Entrée dans le nord du Marmat

La dernière partie du trajet se fait dans un train moins bondé mais plus rustique. Le désert cède progressivement la pas à des plaines vertes où paissent des troupeaux de yacks, de chèvres et surtout de chevaux de plus en plus nombreux. On y aperçoit de loin en loin les yourtes blanches des éleveurs.

Je ne sais pourquoi les idéologues qui ont voulu voir dans l'URSS le « communisme réel » affirment tout aussi péremptoirement que la Chine « a abandonné le communisme ». Logiques avec eux-mêmes, ils prédisent depuis vingt ans le reversement imminent du Parti Communiste qui leur semble un anachronisme.

Du côté de ce parti, nul ne prétend d'ailleurs que la Chine soit communiste du simple fait qu'il la dirige. Le PPC revendique bien plus modestement « la construction du socialisme ». On pensera ce qu'on voudra de la façon dont ils s'y prend, mais c'est déjà plus conforme aux principes marxistes qui l'inspirent.

La baisse tendancielle du taux de profit

« Non, dis-je à N G, le stade de la domination réelle du capital correspond à la baisse tendancielle du taux de profit. »

« L'industrialisation immobilise une part croissante du capital dans les usines et leurs machines, alors que la proportion des salaires diminue, ajouté-je. Comme la plus-value ne se retire que des salaires, sa part décroît sur celle du capital fixe, figé dans les installations industrielles. À ce moment-là, le capital cesse d'être un aiguillon pour le progrès et la modernisation. Il en devient plutôt le frein. C'est sur cette analyse que s'achève le *Livre IV du Capital*. Je veux bien t'accorder que tu puisse lire mieux que moi l'allemand, mais pas que tu aies pu y lire autre chose. »

« Je ne te dis pas le contraire, me répond N G. Le Livre IV s'achève ainsi parce que Karl Marx est mort en l'écrivant, non parce que ce serait la fin qu'il aurait dû avoir. »

« Et comment fais-tu pour savoir ce que Marx n'a pas écrit ? »

« Je n'en sais rien, je sais seulement ce qu'il a écrit dans ses autres ouvrages : la *Première Critique de l'Économie Politique* et les *Fondements de la Critique de l'Économie Politique*. Ne trouves-tu pas que *Le Capital* se donne pour un projet bien trop ambitieux pour se conclure sur la seule description d'une crise économique qui, on le sait bien aujourd'hui, n'était pas fatale ? »

« L'ouvrage est inachevé. »

« Que disons-nous d'autre ? »

Valeur, salaires et capital

« La baisse tendancielle du taux de profit, ce n'est pas seulement l'étouffement du capital par son propre développement. C'est la limite de la quantification de la valeur par le temps de travail. » Continue-t-il. Voilà qui me laisse sans voix. La mesure de la valeur par le temps de travail m'a toujours paru la clé de voûte de la théorie marxiste, sa limite indépassable.

« Clé de voûte, peut-être, me répond-il, mais pas indépassable : nécessairement dépassée, au contraire. »

« Plus la technique progresse et moins le temps de travail intervient dans le procès de production. Si nous prenons une pioche, toi et moi, il se peut que nous ne travaillions pas à la même vitesse. Si nous formons des équipes au hasard, il est probable que les différences s'estomperont, et que toutes, si elles ont le même nombre de bras, auront une productivité identique. »

« Si au lieu de pelles et de pioches, nous prenons des excavatrices, il n'y aura alors aucun point commun entre la productivité et le temps de travail. »

« Pas nécessairement, le coupé-je. Un dispositif complexe peut n'exiger qu'un travail non qualifié, et même d'autant moins qualifié que le système est expert. Dans ce cas, n'importe quel groupe d'ouvriers sur une chaîne aura une production comparable à une autre sur une chaîne semblable, et parfaitement apte à quantifier la valeur par le temps de travail. »

« Exactement, me répond-il. Tu es bien d'accord cependant que ces ouvriers auront une productivité très supérieure à ceux qui travaillent avec des dispositifs traditionnels ? »

« Sans aucun doute. »

« Ils produisent donc beaucoup plus en y passant le même temps et en y employant la même force de travail. »

« Je suis d'accord. »

« Ce n'est donc ni leur temps ni leur force de travail qui produit ce surcroît de richesse, mais le dispositif qui a été conçu et mis en œuvre par d'autres travailleurs. »

« Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire que la plus grande part de la richesse n'aura pas en réalité été produite par des travailleurs sans qualification, mais par des travailleurs très qualifiés au contraire : des ingénieurs, des chercheurs. »

Je me demande avec un peu de méfiance où il veut en venir.

« Ce sont eux, me répond-il, qui produisent l'essentiel de la richesse, et elle n'a aucun rapport avec un quelconque temps de travail. »

« Et alors ? »

« Alors, fait-il, la monnaie n'a plus aucun référent réel dans un temps de travail socialement nécessaire. Elle ne représente littéralement plus rien. Elle n'a proprement plus de valeur. »

« Plutôt les propriétaires se retournent-ils vers la seule force productrices réelle : le savoir technique. Ils se l'approprient sous forme de brevets, et tentent d'en interdire l'accès au plus grand nombre. »

« Après le capitalisme foncier, commercial puis industriel, la domination réelle du capital produit le capitalisme intellectuel. Tu observeras que les travailleurs intellectuels ne sont pas, et sont même de moins en moins, les propriétaires du capital intellectuel, pas plus que les ouvriers industriels ne l'ont jamais été de leurs usines... même en Chine. »

Le 26 avril

À Bisdurbal chez Tchandji

Tchandji a abandonné l'enseignement du Chinois à l'université de Bisdurbal pour se consacrer entièrement à l'élevage des chevaux. L'ordinateur n'est certainement pas pour rien dans ce choix qui lui permet de mener tout à la fois une vie de nomade et

d'intellectuel, à l'aide seulement de deux petits panneaux solaires judicieusement placés sur le toit de sa yourte.

La cinquantaine, il est plutôt maigre et nerveux, contrairement à ses compatriotes des territoires du nord qui sont plutôt trapus et calmes. Dans le sud, le type caucasien est plus courant. Les populations sont de toute façon très mélangées, et l'on ne prête pas beaucoup d'attention aux particularités physiques, car elles n'ont que des rapports lointains avec les langues et les coutumes.

La conversation à trois n'est pas facile. Je parle français avec N. G. et anglais avec Tchandji. Eux se parlent en chinois.

J'ai commencé à mettre au propre mes notes sur la musique chinoise, prises en interrogeant N. G.

La musique chinoise

Au temps de l'empereur Houang-ti, il y a plus de vingt-cinq siècles, son ministre Ling Loueng, dans la ville de Hie-k'i, prit des bambous d'une égale grosseur et les coupa dans l'intervalle de deux nœuds. Il souffla dans celui qui était plus long de trois pouces et neuf dixième, il produisit le son fondamental « houang-tchong » (la cloche jaune). Elle servit de base à la musique.

Deux phénix vinrent alors, un mâle et une femelle, et chantèrent six notes chacun. Ling Loueng coupa onze autres bambous pour produire les sons différents en rapports avec le *houang-tchong* initial. Il inventa ainsi les douze *liu*, constituant la gamme chromatique.

Les gammes sont produites par des progressions ascendantes de quintes à partir du *houang-tchong* (notre *fa*). Après quatre progressions de quintes, on obtient cinq notes : *fa, do, sol, ré, la*, qui forment, à leur place dans une octave, la première gamme pentatonique : *fa, sol, la, do, ré*.

Chacune des notes prend dans la gamme un nom qui indique sa fonction : la première, *fa*, se dit *hong* (le palais), la deuxième, *sol* donc, se dit *chang* (la délibération), la troisième *kiao* (la corne), la quatrième *tche* (la manifestation), et la cinquième (*ré*), *yu* (les ailes). Les cinq degrés de la première gamme pentatonique ont donné naissance à cinq modes : mode de *kong* : *fa sol la do ré* ; mode de *chang* : *sol la do ré fa* ; mode de *kiao* : *la do ré fa sol* ; mode de *tche* : *do ré fa sol la* ; mode de *yu* : *ré fa sol la do*.

La combinaison des douze *liu* avec les cinq modes a donné soixante tons différents. Vers l'époque Tcheou, deux notes complémentaires furent ajoutées dans la gamme pentatonique. L'une s'appelle *pien-tche* (*tche* bémol), l'autre *pien-kong* (*kong* bémol).

L'ancienne méthode pour compter les *liu* est inscrite dans le *Che-ki* de Sseu-ma Ts'ien : « Partant du *houang-tchong* multiplié par $2/3$, on obtient *lin-tchong*. *Lin-tchong* multiplié par $4/3$ donne *t'ai-ts'ou* (sol)... »

Après les douze progressions de quintes, on devait retrouver le *houang-tchong* initial. On trouva plutôt un autre son d'un neuvième de ton plus haut. Il en résulta des siècles de recherches théoriques mathématico-musicales.

Sous la dynastie des Han, au troisième siècle, King Fang continua la progression jusqu'au quatorzième son, *sö-yu* (produit coloré). Il n'avait qu'une faible différence de $1/56$ avec le *houang-tchong* initial. Pour avoir un chiffre juste, il fit encore six progressions et s'arrêta à *nan-che* (événement du sud).

Sous le règne de Wen-ti des Song, au cinquième siècle, Ts'ien Yo-tche poursuivit par les mathématiques la progression des *liu* jusqu'à $1/360$, qu'il appela *ngan-yun* (chance de paix), à $1/134$ de ton plus haut que le *houang-tchong*.

Ces calculs purement théoriques furent rejetés au douzième siècle par Ts'ai Yuan-ting. Les premiers douze *liu* étaient justes, mais le treizième son était un peu trop haut, et n'était donc pas le retour au *houang-tchong*. Il considéra aussi que les six premiers tons (*fa do sol ré la mi*) étaient justes, mais pas les six autres. Il adopta six *liu* auxiliaires tirés des soixante. Ce fut le système des dix-huit *liu*. Tchou Tsai-yu inventa les douze *liu* tempérés au seizième siècle, soit un peu moins d'un siècle avant que Johann Sebastian Bach n'écrive son *Wohltemperierte Clavier*.

Cahier II

Le marxisme et l'Orient

Le 29 avril

Arrivé hier à Bolgobol

Il fait encore froid en cette saison, tout particulièrement au lever et à la tombée du jour.

La place Zawafî (prononcer *Zavafi* comme en farsi) où m'a déposé le car hier, m'était encore inconnue. J'ai refait la route parcourue l'an dernier, non sans émotion.

J'éprouve toujours un plaisir particulier à écrire lorsque je me déplace. Les inévitables temps morts, les attentes, m'incitent à tout moment à sortir mon cahier, ou encore mon *Powerbook* lorsque je peux suffisamment bien m'installer.

J'ai du mal pourtant à tenir mon journal depuis que j'ai passé la frontière chinoise. Pendant les trois jours passés chez Tchandji, j'ai surtout été occupé par nos conversations avec ND, et par la lecture de traductions en anglais des *Grundrisse* de Marx et des écrits d'Engels sur l'Algérie, récupérés sur l'internet.

Construite à flanc de côte, la place Zawafî est découpée en deux niveaux reliés par un monumental escalier de pierres. À sa droite en montant, est la gare des cars. À gauche, un petit jardin occupe un palier intermédiaire. Un restaurant de planches y nourrit les voyageurs, la plupart du temps des ouvriers qui vont travailler dans les usines du nord de Bolgobol, sur les rives de l'Ardor. C'est là que j'ai dîné hier en arrivant, et que je suis revenu ce matin prendre un petit-déjeuner.

Je n'avais pas remarqué d'abord ces balcons, cachés derrière des croisillons de fines lattes de bois sur ma droite. Ce sont des bâtiments massifs, coiffés de toits en pente, évasés à la base. Ils devaient m'être invisibles hier, derrière les tilleuls.

Le 30 avril

Une silhouette enveloppée de noir

Elle est vêtue d'une tunique et d'un pantalon de toile. Un châle cache son visage, ne laissant voir qu'une paire de lunettes fumées, et retombe sur ses épaules. Du corps, on ne distingue que les mains, et les pieds chaussés de sandales indiennes. Je reconnaîtrais pourtant cette silhouette entre toutes : c'est Ziddhâ.

Comme à mon habitude, je n'ai prévenu personne de mon arrivée. J'ai peine à me sentir chez moi, là où l'on m'attend. Mes amis savaient seulement que j'étais en route. J'ai surpris Ziddhâ à la sortie de l'université qui attendait son car.

Elle est d'abord restée étonnée, bien qu'elle pouvait s'attendre à me voir d'un jour à l'autre. Ce sont mes cheveux, que je n'ai plus coupés depuis l'an dernier, qui lui ont demandé une fraction de seconde pour accommoder son souvenir à mon image, puis elle en a saisi une mèche en disant : « Ça te va bien, on dirait un trappeur. »

*Le premier mai**Engels et l'Orient*

« ... L'absence de propriété foncière est en effet la clé de voûte de tout l'Orient. C'est là-dessus que repose l'histoire politique et religieuse. Mais d'où vient que les Orientaux n'arrivent pas à la propriété foncière, même pas sous sa forme féodale ? Je crois que cela tient principalement au climat, allié aux conditions du sol, surtout aux grandes étendues désertiques qui vont du Sahara, à travers l'Arabie, la Perse, l'Inde et la Tatarie, jusqu'aux hauts plateaux asiatiques. L'irrigation artificielle est ici la condition première de l'agriculture, or celle-ci est l'affaire, ou bien des communes, des provinces, ou bien du gouvernement central. »

Voilà ce qu'écrivait Engels à Marx le 6 juin 1853. On pourra juger la généralisation bien réductrice, quoique plus excusable dans une correspondance privée que dans un texte publié, l'hypothèse n'en mérite pas moins d'être examinée.

« ... Cette fertilisation artificielle du sol, qui cessa dès que les conduites d'eau se détériorèrent, explique le fait, autrement bien étrange, que de vastes zones soient aujourd'hui désertes et incultes... Ceci explique également qu'une seule guerre dévastatrice ait pu dépeupler un pays pour des siècles et le dépouiller de toute civilisation. C'est dans cet ordre d'idée que se situe également, je crois, l'anéantissement du commerce de l'Arabie méridionale avant Mahomet. »

On peut lire, intimement mêlées dans ces lignes, toute la pertinence et la caducité de la vision marxiste qui, un siècle et demi plus tard, demeure, il faut bien le dire, incontestée en Europe, aux États-Unis et en Russie — la curiosité et la perspicacité en moins, évidemment.

La source libre

Tchandji m'a donné avant mon départ les URL d'une quantité d'écrits de Marx et d'Engels peu connus. Ils me replongent dans des lectures que j'ai délaissées depuis de longues années.

On pourra toujours me dire que rien ne vaut le papier, le cahier ou le livre, pour écrire et pour lire ; rien n'égale pourtant cette possibilité de copier et coller qu'offre le document numérique. Et puis, un document numérique est toujours imprimable. Autrement moins commode est la numérisation d'un imprimé. Qu'attend-on pour que la littérature universelle soit accessible en source libre sur l'internet ?

Le gaspillage de la lumière

Maintenant que je les ai remarqués, je découvre partout ces croisillons de bois qui cachent les balcons ou les fenêtres. On aperçoit parfois des silhouettes derrière. Ils permettent de voir sans être vu. Ils doivent cependant prendre beaucoup de jour.

Les gens ici aiment les maisons sombres, les coins obscurs. La situation de la ville à flanc de montagne, sur l'adret, favorise tant l'ensoleillement qu'on peut gaspiller la lumière, et que l'ombre est un luxe.

Mon journal est tout décousu.

*Le 2 mai**Évolutionnisme social*

Marx et Engels ont reproduit, comme il était logique, l'idéologie de leur temps, et l'ont même popularisée en rédigeant de nombreux articles sur l'Orient dans

l'Encyclopédie Américaine, avant même de devenir par la suite les inspirateurs du dogmatisme de l'URSS.

Cette vision de l'Histoire est comparable à celle de Lamarck pour ce qui concerne l'évolution des espèces. Pour Lamarck, l'homme étant l'animal le plus évolué, il ne fait aucun doute que toutes les autres formes de vie ne sont que des étapes transitoires vers la perfection humaine. Pour Marx et Engels, comme pour tous les Européens, l'Occident étant la forme la plus achevée de la civilisation, toute autre ne pourrait être qu'à un stade antérieur de développement.

Pour erronée que soit une telle conception, deux choses au moins sont à mettre à son crédit. La première est qu'elle n'est en rien raciste, et peut revendiquer la fraternité révolutionnaire sans hypocrisie. Pour Marx, pour Engels, comme pour tous les Européens progressistes d'hier et d'aujourd'hui, le développement inégal n'a rien à voir avec un patrimoine génétique. Une bonne éducation suffit à un migrant des contrées les plus exotiques pour en faire un parfait *occidental*. Si une société tout entière aura plus de mal à rattraper son retard, l'échelle d'une vie humaine en reste la mesure.

La seconde est que cette supériorité de l'Occident est bien réelle. — Alors en quoi cette conception est-elle erronée ? — En ceci simplement que cette réelle supériorité ne remonte pas si loin dans le temps. À l'époque où Engels écrivait ces lignes, elle ne datait que d'un ou deux siècles, mettons même trois pour compter large. Trois siècles sur cinquante, ça laisse 94% des temps historiques sans domination occidentale.

C'est pourquoi l'Occident Moderne tente de se convaincre que l'Europe Occidentale est l'héritière directe de la Rome antique, en oubliant quelque peu que celle-ci fut au moins autant africaine qu'européenne. Elle veut se croire aussi celle de la Grèce antique, en oubliant cette fois que le monde hellénique était au moins autant oriental qu'occidental, et que l'empire d'Alexandre s'étendit en Asie.

Je ne nierai pas que l'Europe doive beaucoup à Rome et à la Grèce, mais de là il y a loin pour s'en faire le dépositaire exclusif. On devrait également pouvoir expliquer pourquoi la Grèce antique aurait été le « berceau de la civilisation » et comment elle aurait été la dépositaire de l'évolution antérieure. On doit justifier surtout que la régression du moyen-âge n'ait pas été seulement un phénomène local, mais mondial.

Il est dur pourtant de qualifier d'obscur une période où apparurent des inventions aussi décisives que l'algèbre, le papier, l'imprimerie, l'optique et l'art de tailler les lentilles, la boussole, la voile triangulaire qui permet d'avancer contre le vent, l'horloge, la première chimie des métaux, la pression hydraulique, la propulsion des bateaux par des roues à aubes, la poudre et la balistique, et tant d'autres.

L'émergence de l'Occident Moderne

Pendant le Moyen-Âge et la Renaissance, les auteurs européens — toutes les bibliographies l'attestent — citaient bien plus les auteurs arabes, qu'ils soient musulmans, juifs ou chrétiens, que les latins et les grecs. Ces auteurs grecs, ils les lisaient d'ailleurs en latin, traduits par les Arabes. Comment cette dette a-t-elle pu être effacée de la Renaissance au dix-septième siècle ?

J'ai longtemps cru à une sorte d'orgueil national, mais je me trompais. L'explication se trouve plutôt dans le *nouvel esprit scientifique* né avec Galilée, Bacon et Descartes. Ces derniers se souciaient bien peu de ce que l'Occident Moderne devait ou non à d'autres temps ou d'autres mondes. Ils voulaient fonder la certitude sur l'expérience et la déduction, et sur rien d'autre. Qu'importe la table quand on fait table rase. La *Science Moderne* prétendait révoquer en doute toute connaissance établie, encouragée en cela par les succès de Galilée qui avait réfuté les cosmologies de Ptolémée et d'Aristote.

La méthode fut si efficace qu'en quelques décennies les savants d'Occident firent plus de progrès que ceux du monde entier en plusieurs siècles. Cent ans plus tard, ces découvertes commençaient à porter leurs fruits dans l'émergence de l'Europe de l'ouest comme nouveau pôle de civilisation. Un siècle encore, et elles modifiaient radicalement la vie quotidienne, la conscience et les institutions des Occidentaux.

L'Orient des Occidentaux

Influencés par leurs contemporains, Marx et Engels ignoraient l'extrême jeunesse de leur civilisation. Peut-être qu'à trop attendre la révolution qu'ils voyaient devant eux, ils ne soupçonnaient plus celle qui était derrière. Pour comprendre donc l'effondrement de leur monde du nord-ouest de la Méditerranée au Moyen-Âge, à moins que ce soit justement pour ne pas l'expliquer, ils devaient d'abord regarder celui du sud et de l'est du monde gréco-latin.

Il aurait été certainement plus simple d'admettre que seul le nord-ouest de la civilisation méditerranéenne s'était effondré en se laissant absorber par la profondeur du continent. Le refoulement des peuples continentaux sous la pression des empires d'Orient, la longue période de guerres, de pillages et de famines que provoquèrent ces grandes migrations violentes, y suffisait très bien.

... Il est une chose en tout cas qui ne fut certainement pas sans grande conséquence : c'est la sécurité relative des caravanes dans l'empire persan bien gouverné des Sassanides, alors que le Yémen fut, de 200 à 600, constamment asservi, envahi et pillé par les Abyssins. Les villes d'Arabie méridionale, encore florissantes sous les Romains, n'étaient plus au septième siècle que de véritables déserts de ruines...

On voit bien ici qu'Engels ne peut pas ignorer complètement le déplacement de la civilisation occidentale vers l'Asie. Il se refuse pourtant à en tirer toutes les conséquences.

Dans les articles qu'Engels écrit quarante ans plus tard, publiés entre 1894 et 95 dans la revue *Die Neue Zeit*, intitulés « Contribution à l'histoire du Christianisme primitif », il revient sur le rôle de l'Islam dans les conflits entre Bédouin et citadins.

Les soulèvements du monde « mahoméтан », notamment en Afrique, forment un singulier contraste. Avec cela, l'Islam est une religion faite à la mesure des Orientaux, plus spécialement des Arabes, c'est à dire, d'une part, de citadins pratiquant le commerce et l'industrie ; d'autre part, de Bédouin nomades.

On observe bien là cette propension à expliquer l'Orient par l'Occident africain, c'est à dire par la survivance décadente de l'Empire Romain.

Mais il y a là le germe d'une collision périodique. Les citadins devenus opulents et fastueux, se relâchent dans l'observance de la « Loi ». Les Bédouins pauvres et, à cause de leur pauvreté, de mœurs sévères, regardent avec envie et convoitise ces richesses et ces jouissances. Ils s'unissent sous la direction d'un prophète, un Mahdi, pour châtier les infidèles, pour rétablir la loi cérémonielle et la vraie croyance, et pour s'approprier comme récompense les trésors des infidèles. Au bout de cent ans, naturellement, ils se retrouvent exactement au même point que ceux-ci ; une nouvelle purification est nécessaire ; un nouveau Mahdi surgit ; le jeu recommence. Cela s'est passé de la sorte depuis les guerres de conquête des Almoravides et des Almoades africains en Espagne jusqu'au dernier Mahdi de Kartoum qui a bravé si victorieusement les Anglais. Il en fut

ainsi, ou à peu près, des bouleversements en Perse et en d'autres contrées mahométanes.

Le flou de la dernière formule mérite d'être souligné. On voit là encore comment l'Occident africain (le Maghreb) est systématiquement présenté comme la clé de l'explication de l'Orient.

Ce sont des mouvements nés de causes économiques bien que portant le déguisement religieux. Mais alors même qu'ils réussissent, ils laissent intactes les conditions économiques. Rien n'est donc changé, la collision devient périodique. Par contre, dans les insurrections populaires de l'Occident chrétien, le déguisement religieux ne sert que de drapeau et de masque à des attaques contre un ordre économique devenu caduc : finalement cet ordre est renversé ; un ordre nouveau s'élève, il y a progrès, le monde marche.

On peut faire sur ces dernières lignes une double remarque. D'une part, on ne voit pas pourquoi, ni surtout en quoi, ces insurrections seraient toujours évolutives d'un côté, et de l'autre, toujours répétitives. Elles ne devinrent révolutionnaires en Europe qu'avec les guerres de la Réforme, c'est à dire au seizième siècle, et ce n'est qu'à ce moment-là, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, qu'elles entraînent un réel progrès des connaissances, des mœurs et des institutions. Dans le monde islamique, elles ne devinrent répétitives, là encore, qu'assez tard.

La deuxième remarque concerne le prétendu « masque religieux ». Que masque-t-il en réalité ? Parlerait-on encore d'un « masque religieux » pour l'œuvre de Descartes, de Spinoza ou de Newton ? Voudrait-on dire alors que les mêmes choses seraient dicibles sans référence chrétienne ? Soit, mais en quoi la religion y aurait-elle alors fonction de masque, puisqu'elle ne masque rien ? Pourquoi ne dirait-on pas aussi bien le « masque du latin », ou encore « le masque de la langue naturelle » sous prétexte que ces écrits sont traduisibles ?

Le discours chrétien, de même que le discours musulman, étaient tout à fait capables d'énoncer leurs buts économiques, politiques, et leurs critiques des institutions. Que je lise Münzer ou Liburne, Al Farabî ou Al Ghazâlî, je distingue très bien ce que le discours religieux me montre, ce qu'il dessine, ce qu'il construit. Je me demande ce qu'il peut encore cacher.

Engels avait finalement une vision très folklorique du monde musulman, dans lequel il exagère caricaturalement la place de la société bédouine. Le monde musulman n'a jamais été que minoritairement arabe, et même le monde arabe ne fut arabe que très symboliquement. Jamais les tribus bédouines d'Arabie n'eurent la force ni les moyens de coloniser le pourtour méditerranéen. Ce furent au contraire les peuples du sud et de l'est de la Méditerranée qui se tournèrent vers la péninsule arabique parce qu'ils y avaient vu la Terre Sainte, celle où Dieu s'était révélé à Abraham. Ils se sont tournés vers la langue arabe car ils y ont vu celle de la Révélation, et ils ont pris les tribus bédouines comme modèle linguistique et culturel.

Jamais la Mecque ne fut un centre, mais bien plutôt, littéralement, une excentricité, avec la fonction quasi explicite de contrebalancer tous les autres centres possibles et successifs : Jérusalem, Damas, Alexandrie, Bagdad, Istanbul, Samarcande...

« L'absence de propriété foncière est la clé de voûte de tout l'Orient. » Tout l'Orient, c'est bien grand. Pour ce qui est du monde islamique, le droit de Oumar paraît d'abord

être une arme contre l'accumulation foncière, et l'Islam lui-même, une lutte contre celle-ci.

Mais se bat-on contre ce qui n'existe pas ? Fait-on des lois contre ce qu'on ignore ? Les juristes firent d'ailleurs toujours preuve de beaucoup d'ingéniosité pour les contourner.

Le monde islamique, et peut-être bien une part importante de l'Orient, me semblent avoir dépassé le stade de l'accumulation foncière depuis bien longtemps. — Serait-ce donc ce qui le figea dans l'immobilisme ? — Certainement pas. C'est seulement l'Occident qui veut se persuader que le monde était immobile avant son propre éveil. C'est l'Europe qui dut brûler les étapes en deux ou trois siècles, créer une accumulation foncière pour l'investir dans le commerce, puis l'industrie ; c'est ce qu'elle veut à tout prix se cacher.

Le 3 mai

Dîner chez Manzi et Douha

Avant hier, Ziddhâ et moi avons rencontré Manzi et Douha sa femme. Ils revenaient de la manifestation du premier mai. Nous avons déjeuné ensemble au Parc Ibn Rochd. Ils nous ont invités à dîner hier soir chez eux, où nous avons passé une bonne part de la nuit ensemble.

Ils savaient que j'étais déjà arrivé à Bolgobol. Ils avaient même lu les dernières pages de mon journal, mises en ligne hier. En fait, nous nous sommes tous très peu quittés depuis mon départ.

« Tes remarques sur Engels sont instructives », m'a dit Douha. « Elles vont au cœur d'un malentendu entre l'Orient et l'Occident, surtout aujourd'hui que le centre de gravité de la lutte des classes s'est déplacé en Asie. »

Cahier III

Observations sur la représentation et l'intuition

Le Bo mai BIDABO

Manzi et la langue de Bobby Lapointe

Depuis plus d'un an, Manzi a fait d'importants progrès en français, et dès que nous nous retrouvons seuls, il saisit l'occasion de le parler. Personnellement, je préfère utiliser l'anglais avec lui, que nous maîtrisons à peu près à égalité. Son français me limite à des phrases simples, et me force à reprendre souvent mes explications.

Ses incursions dans la langue française lui ont ouvert des portes inattendues à travers lesquelles Douha n'a pas tardé à le suivre : celles du langage bibinaire inventé par Bobby Lapointe en 1968, qui permet de nommer à l'aide d'un jeu assez simple de phonèmes, les nombres des systèmes binaire et hexadécimal. Part exemple, le 3 mai 2004 se dit en bibinaire : *le HI mai BIDABO*. Ce qui est tout à la fois plus court et plus intuitif qu'en tout autre langage — du moins dès qu'on s'est familiarisé avec le système.

Manzi et Douha me fascinent ; tout en restant dans la discipline qu'ils enseignent et dans laquelle ils cherchent — respectivement la grammaire et les mathématiques —, ils trouvent toujours, et apparemment sans peine, les moyens de collaborer.

Le Bibinaire

Fibonacci a introduit le système décimal en Occident en 1202 avec son ouvrage *Liber Abaci*. Tout le monde connaît cette ingénieuse méthode de numération qui repose sur dix chiffres, de 0 à 9, et permet de poursuivre à l'infini en plaçant les mêmes à gauche des premiers pour marquer les dizaines, les centaines, milliers, milliards, et milliards de milliards.

Rien ne nous oblige pourtant de nous limiter à ces dix chiffres. Nous pouvons prendre pour base la suite que nous voulons, des deux chiffres seulement du système binaire, aux seize de l'hexadécimal. Les géomètres babyloniens avaient même utilisé une base de soixante — toujours en cours pour la mesure des minutes et des secondes.

Pour des raisons évidentes d'intuitivité, il vaut mieux se contenter d'un nombre raisonnable de chiffres : six, huit, dix, douze, seize, vingt au plus. Les langues naturelles portent d'ailleurs les traces de tels choix. Le français, par exemple, a un nom spécifique pour les seize premiers nombres ; au-delà seulement ils commencent à recevoir des noms composés : dix-sept, dix-huit... Il en va de même jusqu'à douze pour l'anglais ou l'allemand. L'arabe s'arrête à dix. Le gallois a manifestement été influencé par une base quinze, et le danois par vingt.

Notons que les langues modernes restent malgré tout sur une base décimale, puisqu'après seize, nous disons « dix-sept » et non pas « seize et un » ; ou après *twelve*, *thirteen*, et non pas *twelfty-one*. Ceci nous laisse une vision un peu raide des nombres. Les langues naturelles n'ont évidemment pas la souplesse des langages mathématiques, conçus précisément pour les manipuler.

Or, les langages des mathématiques et des logiques sont essentiellement écrits — je voudrais dire exclusivement. En effet, si nous pouvons écrire une équation de la même façon partout sur la planète — mais il n'en va pas ainsi depuis bien longtemps —, chaque langue prononce ces signes à sa façon. Par là, les langues conservent un pouvoir

caché sur ces langages, qui croient pourtant s'en émanciper au point même de savoir « numériser » tous leurs caractères comme tous leurs phonèmes.

Ce n'est pas moi qui contesterai l'importance décisive du signe écrit, mais enfin, il doit toujours finir par être couplé avec un système phonologique, ou, si l'on préfère, être prononçable. Le mot « entendement » nous laisse soupçonner que l'intelligence humaine « entend » mieux qu'elle ne « voit ». Qu'importe d'ailleurs, il nous faut les deux.

Les langues naturelles ne sont pas à la hauteur du calcul contemporain, surtout depuis que Boole a inventé la base binaire, et qu'elle a pris une telle importance pratique avec la programmation, à égalité avec la numération hexadécimale. J'ai répété moi-même que les machines comptaient en langage binaire ; que c'était en somme « leur langage ». C'est naturellement une image, qui est donc littéralement fautive. Ce sont les hommes qui pensent les machines, et qui pensent donc le langage qu'ils leur donnent. L'esprit humain comprend très bien le binaire, mais il l'entend mal en voulant l'écrire et le prononcer avec des signes décimaux.

Ce qui s'entend bien se conçoit clairement

Le système binaire commence d'abord comme le décimal : 0, 1. Puis, là où vient le 2 dans ce dernier, celui-ci recommence : 0, 1, 10, 11, 100... Le système hexadécimal repose, lui, sur une base 16. 16, c'est $(2^2)^2$. Aussi, les deux systèmes sont intimement couplés. Le problème est que nous nous y aventurons avec nos chiffres décimaux. C'est là que Bobby Lapointe intervient.

Il suffit d'attribuer une paire de voyelles fermées (O et E) pour 0 et les nombres pairs, et ouvertes (A et I) pour les impairs ; puis une paire de consonnes utilisant l'arrière-gorge (H et K) ou l'avant de la bouche (B et D) pour créer un système à seize (HAHO) chiffres.

Observons que ces seize phonèmes existent dans toutes les langues du monde. Pas de 'V', imprononçable en arabe, pas de 'R' inconnu du japonais, pas de son 'ui' inimitable pour quiconque n'est pas un bon francophone : seize phonèmes universels et aisément mémorisables.

Le nom des nombres forme un seul mot invariable sans tiret. Les plus grands demeurent relativement courts et s'écrivent et se prononcent sans difficulté particulière. « 584 623 705 671 » se dira et s'écrira « KOKOHADEBOKADODEBOBI », ce qui est manifestement plus simple que « cinq cents quatre-vingt-quatre milliards six cents vingt-trois millions sept cents cinq mille six cents soixante et onze ».

Pour peu qu'on se soit familiarisé avec le Bibi, la dénomination du nombre nous renseigne mieux sur sa nature. Nous sommes trop portés à oublier que les nombres ont une existence totalement autonome de la façon dont on les nomme ou les écrit. Nous nous habituons, par exemple, à notre « huit ». Nous l'associons à son image '8', ce signe de l'infini redressé. Nous oublions que le son ou l'image ne nous apprennent par grand chose sur lui, qui a son existence propre ; qu'ils lui demeurent essentiellement étrangers et ne nous montrent en rien '2³' ou '1000' — au contraire de 'KO'.

Quelques références

Voilà ce que Manzi et Douha m'ont appris, et je me demande s'il est bien raisonnable d'aller découvrir si loin un système inventé par un natif de Pèzenas.

En effet, ce génial mathématicien, ce Fibonacci d'une ère nouvelle est bien ce même auteur compositeur interprète qui, à l'instar d'Omar Khayyâm, demeuré plus connu lui

aussi par ses quatrains que ses travaux mathématiques, se rendit célèbre par les vers inoubliables de *Ta Kathy t'a quitté*.

Quiconque voudrait en savoir plus peut aller sur le site du lycée Jean Moulin de Pèzenas³, ou encore sur celui de Nicolas Graner⁴. Il trouvera sur ce dernier un programme pour convertir les nombres décimaux en binaire.

Pour être complet, se dira-t-on, ce système devrait posséder des signes graphiques, comme les chiffres arabes ou indiens du système décimal. Ceux-ci existent. On les trouvera en suivant les liens.

Le 5 mai

Mon nouvel hôtel

Les hôtels ne sont pas chers à Bolgobol. J'ai abandonné le premier, près de la gare des cars, pour me rapprocher du centre.

Ziddhâ m'a proposé de sortir le soir. Il est vrai que je ne connaissais pas encore Bolgobol la nuit. Les soirées, je les passe plus volontiers devant mon ordinateur, à travailler, étudier ou partager avec de plus ou moins lointains correspondants, et plus précisément, à faire les trois en même temps. Je préfère me lever à l'aube. C'est une vieille habitude que j'ai prise à Marseille, où il est presque impossible de se faire servir un café après un dîner tardif. Les sociétés de consommation offrent certainement de quoi consommer, à la condition toutefois qu'on consomme ce qu'elles offrent sans discuter.

Les nuits froides du climat de montagne n'empêchent pas les Bolgobolis de sortir le soir. Ces gens-là sont d'une nature solide, et même les terrasses ne sont pas désertées.

Les femmes se débarrassent du foulard qui leur voile souvent le visage en plein jour. Elles le portent attaché sur la nuque, tenant leurs cheveux en arrière, dégageant entièrement leur face. Elles ne craignent alors plus rien du soleil de plomb qui, à cette altitude, ravage la peau et la vieillit prématurément.

L'hôtel que j'ai choisi fait l'angle de l'avenue Timour Lang et du Chemin de l'Éden. Ce nom de chemin ne doit pas tromper, c'est un boulevard aussi, qui monte tout droit vers les remparts et la vieille ville. Bordés de marronniers, les trottoirs de l'avenue Timour Lang sont larges. Face à l'hôtel, de l'autre côté du croisement, un bar-tabac-quincaillerie-librairie y étale, tôt le matin et tard le soir, ses tables et ses chaises.

La façade nord de l'hôtel domine le carrefour de ses quatre étages, tandis qu'il offre au sud trois grandes terrasses en espaliers, garnies d'arbustes et de fleurs dans d'immenses jarres ou de petits carrés de terre bordés de ce qui me paraît être de fines briques d'ardoise taillée. On les distingue de trois-quarts, assis à la terrasse du tabac où je vais lire le matin sur mon portable le courrier que j'ai relevé avant de sortir.

Le toit de l'hôtel qui couvre le quatrième étage occupe donc une bien plus petite surface que celle du bâtiment. Ses bords sont soutenus par des étais de bois grossièrement taillés, débordant très largement sur la rue.

Les trois terrasses au sud sont des parties communes, librement accessibles à tous les clients de l'hôtel, quel que soit l'étage de leur chambre. Des escaliers extérieurs les relient. Une fontaine artificielle alimente une rigole d'où l'eau tombe en cascade entre chaque palier, et produit un reposant murmure.

3 <http://perso.wanadoo.fr/lyceejmoulin.pezenas/Pedagogie/maths.htm>

4 <http://www.graner.net/nicolas/nombres/bibinaire-exp.php>

Des instruments de musique sont disposés dans un kiosque de bois sur la deuxième terrasse au troisième étage. Les clients de l'hôtel en jouent parfois, seuls ou en petits groupes. J'ai moi-même essayé du luth. Deux personnes n'ont pas tardé à échanger des accords avec moi, très intriguées d'abord d'entendre sous mes doigts une antique mélodie chinoise de l'époque de Tcheou, avec ses modulés passant de doubles rondes à des croches, dont je n'aurais pas eu la moindre idée avant mon voyage.

L'un était un jeune représentant de commerce venu du sud. Il composait en amateur. Il me parla en Anglais de la synthèse granulaire. L'autre semblait être un vieux montagnard taciturne qui parlait une langue qu'aucun de nous n'a su identifier. Il jouait parfaitement des airs de l'Hindû Kûch sur lesquels il chantait des poèmes de Farîdoddîn 'Attar. Nous sommes malgré tout parvenus à improviser ensemble

On trouve sur les terrasses des tables et des fauteuils de bois confortables, et quelques parasols. Ils sont faits aussi de bois, et de papier, d'un papier extrêmement résistant, même à l'eau, gris sombre, d'un aspect buvard sur une face et un peu glacé sur l'autre. Il me rappelle celui qu'utilisaient les poissonniers dans mon enfance.

Les voies sont larges dans ce quartier, entre les remparts de la vieille ville et l'université, bien trop pour la circulation rare. Par instants, le bruit d'un moteur poussif se mêle à celui des branches.

Le théâtre de marionnettes de rue

Les montreurs de marionnettes ne se cachent pas, par deux ils soutiennent et animent leur pantin. Très vite, on ne leur prête plus attention.

Les marionnettes ne sont pas très réalistes, même pas très figuratives. Les faces de bois sont aplaties longitudinalement, le nez et le menton proéminents, mais à peine ébauchés. Seuls deux gros yeux fixes sont dessinés, qui rappellent les sculptures grecques les plus antiques.

Les montreurs tirent parti des attitudes, qu'ils magnifient par le tissu : de la soie qu'ils savent faire voler avec virtuosité.

La couleur des tissus change à chaque scène. Chacune a la sienne. Soudain la représentation s'interrompt, les montreurs se retournent vers leurs caisses, y rangent la soie blanche, par exemple, puisent de la rouge, dont ils revêtent la carcasse de leur pantin, et ils reprennent sans autre procédé.

Un peu de vent améliorera la représentation, beaucoup compliquera son exécution. Tout est dans le mouvement des tissus, lui seul permet de distinguer le sexe du personnage, puis sa personnalité, et enfin, l'histoire elle-même, car le théâtre est muet.

Même les faces inexpressives finissent, à l'aide d'infimes mouvements, par rendre lisibles des sentiments complexes. Parfois, l'un des montreurs dit quelques paroles, apparemment rimées. Je n'y comprends rien car elles sont en palanzi, ou parfois en un farsi dialectal que de nombreux Bolgobolis connaissent.

Toutes les histoires, m'a expliqué Ziddhâ, reposent sur le conflit entre l'amour et le devoir. Deux amants se trouvent dans des camps opposés. Non seulement les personnages sont déchirés, comme dans notre propre théâtre classique français, mais le devoir repose aussi sur des choix qui ne sont pas faciles. Aucun des camps n'est entièrement bon ou mauvais, comme dans le théâtre classique indien.

Plus étrange encore que le spectacle des marionnettes est celui qu'offrent les spectateurs. Alors qu'on peut voir de telles représentations dans les rues presque à toutes

les heures, ils les regardent toujours comme pour la première fois. Si vous étiez incapable de lire tous les déchirements et le désarroi humain dans les marionnettes, vous pourriez toujours vous retourner vers le public. J'ai vu des hommes pleurer doucement, les lèvres tremblantes entrouvertes. Les gens d'ici ne sont pourtant pas émotifs ni frustes. Ils sont d'ordinaire plutôt retors et habiles à l'ironie.

Le jeu des marionnettes est étrangement prégnant. Il a hanté mon sommeil.

Le 6 mai

Civilisation et conscience

Ce qui fait l'essence d'une civilisation est tout à la fois étrangement simple et complexe, accessible et inaccessible : Simple, parce que ce sont les hommes qui font une civilisation, et ce qui les assemble doit être accessible aux plus rustres ; et complexe aussi, car ce qui fait une civilisation doit rester largement enfoui sous la conscience pour en constituer les soutènements.

Que se passerait-il si cette surface de conscience s'érodait ? Si elle dévoilait son sol ? Certainement, se déroberait-il. C'est ce qui m'a donné très tôt, en étudiant l'histoire, cette impression qu'une civilisation n'est jamais plus saine et plus vivace que lorsqu'elle est supportée par des esprits bornés.

Je me rends parfaitement compte que de telles réflexions mènent à des conclusions proprement intenable.

Le 7 mai

La musique granulaire

La synthèse granulaire construit des événements acoustiques à partir de centaines ou de milliers de grains sonores. Un tel grain dure un court instant, de une à cent millisecondes, approchant la limite perceptible de la durée, de la fréquence et de l'amplitude. Le grain est une représentation adéquate du son, car il concilie les informations temporelles (temps, durée, forme, onde) avec celle de fréquence (la période de l'onde dans le grain et son spectre).

La synthèse granulaire répand les grains sonores comme en suspension sous forme de nuages à travers le spectre sonore. Les modulations de la durée des nuages provoquent des effets d'évaporation, de condensation et de métamorphoses provoquées par la fusion des nuages les uns dans les autres.

On peut retracer l'histoire d'une conception atomiste du son depuis l'origine de la révolution scientifique occidentale. Isaac Beman proposait en 1616 une *Théorie corpusculaire du son* semblable à celle que Descartes exposait pour la lumière dans sa *Dioptrique*.

Quelques siècles plus tard, entre 1946 et 1947, Dennis Gabor écrivait deux articles combinant la vision quantique de la physique avec la pratique expérimentale. Selon sa théorie, tout phénomène sonore peut être décrit comme un nuage de grains. Cette hypothèse reçut une confirmation mathématique de la part de Baastian entre 1980 et 1985. Dans les années quarante, Gabor construisit une machine granulaire électro-optique. Il l'utilisa pour des expériences sur la compression et l'extension des temps, c'est à dire le changement de la durée d'un son sans en modifier le ton.

Les procédés de la synthèse granulaire ne sont pas sans analogie avec ceux des images de synthèse dans le domaine visuel, tels qu'ils sont utilisés pour créer la

transparences et la réverbération de l'eau, la brume et la nébulosité, ou des textures rocheuses et végétales. On en retrouve l'équivalent dans les effets sonores, tels que le craquement du feu, le clapotis de l'eau, le sifflement du vent.

Le cybernéticien Norbert Wiener et le théoricien de l'information Abraham Moles proposèrent aussi une représentation granulaire du son.

Iannis Xénakis a été le premier compositeur à étudier les travaux de Gabor et à élaborer une théorie de composition granulaire. Il commença par adopter le lemme suivant dans son ouvrage *Musiques formelles* : « Tout son, même une variation musicale continue, est conçu comme l'assemblage d'un grand nombre de sons élémentaires disposés dans le temps de façon adéquate. »

J'ai retranscrit cette phrase déjà traduite en anglais. Je peux en citer une autre tirée de son avant-propos de 1963, qui donne une idée des enjeux réels de son approche. « Ce n'est pas tellement l'emploi fatal des mathématiques qui caractérise l'attitude de ces recherches, c'est surtout le besoin de considérer les sons, la musique, comme un vaste réservoir [...] de moyens nouveaux, dans lesquels la connaissance des lois de la pensée et les créations structurées de la pensée peuvent trouver un médium de matérialisation (= communication) absolument nouveau. »

On remarquera la référence explicite à l'ouvrage de George Boole de 1854, *Les lois de la pensée*, auquel on doit le système binaire. Je remarque aussi que la nouvelle théorie musicale de l'occident commence, à une génération près, quand s'achève la recherche mathématico-musicale chinoise.

Cahier IV

Le Marmat et la Gnose

Le 8 mai

L'ombre du serpent

Ici les aubes sont aussi glacées que sont torrides les après-midi. Je promenais près d'un ruisseau qui serpentait à l'ombre clairsemée de noisetiers dans la chaleur de midi, quand je vis une chose étonnante.

Il est ici un serpent de la sous-espèce des prothéroglyphes qui, comme tous les autres, change de peau de temps en temps. Il possède une autre particularité, unique dans tout le règne animal, de perdre aussi son ombre. Par quelques contorsions, il s'en débarrasse, et une nouvelle la remplace, parfaitement adaptée à sa taille.

J'ai vu l'ombre d'un serpent près du ruisseau. J'ai d'abord cru à celle d'une branche. Non, les branches ne volent pas dans le vide et sont généralement accrochées à un tronc. Elle conservait parfaitement la silhouette du serpent, à peine déformée par les anfractuosités des cailloux et du sol. Elle était toute fraîche. Les ombres commencent à se dissoudre au bout d'un jour ou deux.

J'ai dû rêver de serpent à cause de ce que j'ai appris des Ophites dans le Marmat. L'Ophisme était une école gnostique égyptienne qui rendait un culte au serpent (*ophis* en grec) pour avoir donné à Ève le secret de la connaissance. *Gnose* signifie justement « connaissance » en grec.

La Gnose au Marmat

Comme je l'ai déjà expliqué au cours de mon premier voyage, le Marmat n'est ni une nation, ni une culture, ni une ethnie, ni une religion, ni un territoire... Nul ne sait dire où il commence ni où il finit, ni ne sait expliquer exactement en quoi il consiste. Quelqu'un avait défini une nation comme « une communauté de destin » — idée que le général De Gaulle a plus tard largement reprise à son compte. Supposons donc que le Marmat soit une communauté de destin dépourvue des attributs qui lui donnent généralement sa consistance : institutions, mœurs, lois, frontières, langues, etc. Que reste-t-il ? Voilà bien la question à laquelle je n'ai toujours pas trouvé la réponse.

Quoi qu'il en soit, la Gnose a pénétré dans le Marmat dès le premier siècle de l'ère Chrétienne.

Le calendrier chrétien a d'ailleurs eu cours dès cette époque-là dans la région, et a perduré même après l'introduction de l'Islam. On ne parle cependant pas ici d'ère chrétienne, mais d'ère du Poisson. La datation part précisément du moment où le soleil est entré dans la constellation du Poisson, en sortant de celle du Bélier.

Au dix-neuvième siècle seulement, le calendrier a sauté onze ans pour se synchroniser avec la datation occidentale. L'autorité apostolique romaine avait manifesté son refus catégorique de tout changement, et comme la datation exacte du passage du soleil d'une constellation à l'autre est contestable, on trouva plus simple de changer le calendrier local. Il sauta précisément dix ans et neuf mois, pour faire passer le début de l'année du 21 mars au premier janvier. L'an 1837 écourté a donc été suivi de l'an 1848.

L'imam Fardouzi, avec qui j'ai déjeuné hier m'a appris cela inopinément.

Hammad Fardouzi assure la double fonction de guide spirituel et de guide de montagne dans une vallée proche d'où est originaire sa nièce Douha, la femme de Manzi. Nous avons rapidement sympathisé l'an dernier. Il s'apprête à faire un pèlerinage sur le tombeau de Jésus.

« En Israël ? » lui ai-je demandé surpris. « Non, m'a-t-il répondu amusé, dans la vallée de Bénarophon, à quatre cents cinquante kilomètres. »

Jésus et le Marmat

Je savais déjà qu'il existe des tombeaux et des mausolées de Jésus de-ci de-là, mais je ne me doutais pas qu'il en était un si près.

L'histoire romaine de la crucifixion est peu crédible, elle est même incroyable, et peu de gens l'ont cru hors des empires d'Occident et d'Orient. Jésus aurait été arrêté par les Romains, jugé et condamné par les Juifs pour blasphème à un supplice que les premiers réservaient aux esclaves évadés. Les Romains auraient exécuté la sentence en le clouant sur la croix au lieu de l'attacher, ce qui est plutôt inhabituel et certainement impossible. Naturellement, tout ce qui est crédible n'est pas vrai, ni faux tout ce qui est incroyable.

Pour certains, Jésus (Î'sâ) serait allé à Damas, dont il correspondait déjà avec le roi ; pour d'autres, il serait allé au Yémen avec son disciple Barnabé ; pour d'autres encore, en Abyssinie avec son disciple Thomas. Beaucoup disent qu'il est d'abord allé à Damas, d'où il joignit Bassora pour s'embarquer vers la Mer Rouge. Plus tard, il serait remonté vers l'Océan Indien, aurait débarqué dans le delta de l'Indus qu'il remonta au moins jusqu'au Karakorum.

Tous les habitants du Tasgard sont convaincus qu'il est venu chez eux, qu'ils soient musulmans ou bouddhistes, et même les incroyants ne voient aucune raison d'en douter.

Les plus anciens symboles du Christianisme sont des poissons. Il paraît que la croix symbolisait le mat de son navire. — De son navire ? — Oui, embarqué à Bassora après avoir quitté Damas, il aurait navigué longtemps entre le Golfe Persique, la Mer Rouge et l'Océan Indien.

Le 9 mai

Déjeuner avec Manzi

Le vent agite les ramures des cèdres au-dessus de nos têtes d'une respiration lente et puissante. De notre place, nous ne sentons qu'un souffle léger qui remue à peine le bord des parasols à l'armature de bois.

Nous sommes dans un de ces quartiers retirés de Bolgobol qui, proches pourtant du centre, semblent au bout du monde. Bâtie sur la pente accidentée du Mont Kûrûssoun, la ville est comme un plan plié et déchiré : nous sommes au bord d'une déchirure.

Ici, la roche monte à nu vers les remparts qu'on ne distingue pas. Au-delà du Parc Ibn Roshd, le Boulevard Timour Lang se prolonge d'une voie sinueuse, qui n'est bientôt plus goudronnée. Elle aboutit au bord d'un gouffre, d'où monte le bruit ténu d'une chute. L'abîme est protégé d'un massif de framboisiers dont je n'ai pas osé approcher de crainte du vertige.

Le petit restaurant est passablement délabré. Les tables sont réparties sur une petite pelouse caillouteuse où s'arrête la voie, en face d'une grotte fermée par une grossière porte de bois qui laisse assez de jour avec le sol pour se glisser sous elle.

Manzi travaille sur un curieux problème ces temps-ci. Il a observé qu'à force de multiplier des autorisations, on produisait un maillage inextricable d'interdiction. « C'est

un truisme de dire que les dictatures ont été instaurées au nom de la liberté », me dit-il. « Compte tenu des impasses où conduisent des telles constatations, ce n'est certainement pas par là que nous devons aborder la question. »

« Je cherche une sorte de loi, précise-t-il, comparable à celle dont nous avons parlé l'an dernier, selon laquelle la multiplication des déterminations produit la profusion des possibles, et non pas, comme on l'a longtemps cru, une chaîne causale unique. »

— Tu veux dire que, a contrario, l'indétermination supprime des possibles ?

— Ce n'est pas si simple. Je pense spécifiquement à l'interdiction et à la permission, à l'obligation et à l'autorisation. Le problème que je pose concerne le « comment on doit faire » ; non pas le « comment les choses se passent selon des lois naturelles ». Je pense à des systèmes normatifs, tels qu'ils s'exercent dans l'usage et l'élaboration de langages. On est dans un tout autre registre.

Entre nous et les remparts, on distingue un bout du dôme rond d'une chapelle partiellement taillée dans la roche. Manzi m'a promis que nous irions la visiter après le repas.

— Oui, dis-je, je comprends bien la différence entre obligation et nécessité. En quoi le principe y serait fondamentalement changé ? Il est évident que ce que tu diras dans un formulaire avec des cases à cocher sera sûrement plus pauvre qu'en employant les règles d'une langue naturelle.

Le repas est composé de boulettes de viande et de riz avec des raisins secs. Je me sers des baguettes que j'ai pris l'habitude d'amener avec moi, car j'ai horreur de manger avec les doigts.

— Justement, reprend Manzi, le jeu de règles « oui - non » est plus simple que celui de la grammaire, et l'effort cognitif pour répondre est plus faible, comme la possible diversité des réponses. Alors, comment formuleras-tu cela : la contrainte est-elle moindre ou supérieure ?

— Elle est supérieure dans le sens où les possibilités sont supprimées, elle est moindre dans le sens où les contraintes sont peu nombreuses ?

— Et comment traduirais-tu cela en terme de liberté ? As-tu plus de liberté si tu réponds par oui ou par non, ou si tu recours à la complexe grammaire des langues naturelles, et même à la diversité des figures de rhétoriques ?

— Je crains que nous brassions ici des platitudes, Manzi, le coupé-je.

— Nous devons donc introduire d'autres paradigmes, me répond-il. Déplaçons d'abord notre concept de liberté vers celui de pouvoir, et distinguons l'agent et le dispositif par rapport à la règle. Demandons-nous alors ce qui optimise le pouvoir de l'agent.

— Intuitivement, je dirais que plus le dispositif est simple, prévisible, et plus celui qui s'en sert le maîtrise vite. À l'inverse, si ce dernier l'utilise comme un outil, comme un prolongement de son corps et de son esprit, plus le dispositif aura de déterminations, plus il lui donnera de pouvoir dès qu'il en aura acquis la maîtrise automatique.

— Automatique, tu as dit le mot, me renvoie Manzi. En somme, par l'automatisme, l'agent met à son service les multiples possibilités d'un système fortement déterminé. Si, au contraire, il veut agir sur le dispositif lui-même, il doit d'abord en limiter les déterminations pour le contrôler sciemment.

« Quand tu le dis ainsi, ajoute-t-il, ça paraît si bête qu'on se demande pourquoi des générations de philosophes et de savants se sont cassé la tête à expliquer le contraire. »

— À cause des langues naturelles, supposé-je, et de leur complexité. Tous les penseurs qui se sont engagés dans cette voie, et je t'assure qu'il n'en manque pas dans l'Occident Moderne, ont négligé ou sous-estimé le langage ordinaire. Je te renvoie à ta thèse sur le Non-Aristotélisme.

« Tu comprends alors que c'est un réel problème pour les mathématiques. » Précise Manzi. « Les langages des mathématiques visent en effet le double et contradictoire objectif de faire le raisonnement à notre place, et de nous le rendre en même temps intuitif. »

En me resservant, j'ajoute interrogateur : « C'est également un problème politique, puisqu'il est aussi celui de la contrainte, non ? »

« Tous les problèmes politiques viennent de ceux des mathématiques, même en Occident » répond-il en me regardant attentivement remplir mon assiette. « Prends simplement Hobbes ou Leibniz. »

Manzi est amusé de me voir manger avec des baguettes. « Ton voyage par la Chine t'a beaucoup marqué », plaisante-t-il. « Non » rectifié-je. « Dans ma jeunesse je me suis cassé le poignet, et j'ai pris goût depuis à la cuisine asiatique. On a besoin d'une seule main et on ne se salit pas les doigts. C'est très pratique en plus pour lire en mangeant. »

Comme il rit, je rajoute : « Tu sais, les habitudes alimentaires changent beaucoup en Europe. Le couscous, par exemple, est devenu le plat favori des Français. Les restaurants le proposent tous les vendredis en plat du jour. »

« Le jour de la prière ? » S'étonne-t-il. « Je croyais que le *jour du Seigneur* était le dimanche pour les Chrétiens. »

« Oui, mais le vendredi est jour de jeûne » dis-je la bouche encore pleine. « Et ils jeûnent avec du couscous ? » demande-t-il en éclatant de rire.

Le 10 mai

L'Évangile Palanzi de Baruch

On considère généralement la Gnose comme un phénomène presque exclusivement égyptien couvrant les premiers siècles du Christianisme. Pourquoi ? — Parce que la majeure partie des manuscrits gnostiques ont été découverts en Égypte.

Et pourquoi y ont-ils été découverts. — Pour trois principales raisons. La première est que l'Égypte a mieux échappé que le reste de l'Empire aux persécutions que les Romains ont fait subir aux premiers chrétiens, puis aux hérétiques, après que Rome se soit convertie à la religion qu'elle combattait. La deuxième est que le climat chaud et sec y est particulièrement favorable à la conservation du papyrus. La troisième enfin est qu'on n'a jamais voulu chercher hors de l'Empire, d'Orient ou d'Occident, dans les profondeurs du désert d'Arabie, dans les régions du Haut-Nil et de la corne de l'Afrique, en Perse et au-delà dans le continent asiatique.

D'autre part, comme le souligne l'*Encyclopædia Universalis* : *Le mot « gnostique » est une étiquette commode qu'ont utilisée les anciens compilateurs de catalogues d'hérésies pour désigner toutes formes d'interprétation de la Bible fondées sur le rejet partiel ou total de l'interprétation reçue dans l'Église, et à laquelle ont recouru les modernes pour décrire une constante ou une convergence d'idées qui sous-tend la plus grande partie de la littérature philosophique et religieuse des premiers siècles de l'ère chrétienne.*

Ce qui s'entend généralement ici par Gnose est plus large et plus simple. C'est tout à la fois la propédeutique et l'implicite de l'Écriture Sainte. Cette gnose est constituée d'un

corpus de traditions apocryphes et de l'interprétation des écritures canoniques (*ta'wîl*) qui en est plus ou moins inspirée.

Je me suis plongé dans une édition bilingue palanzi-anglais, de *l'Évangile de Baruch* : une volumineuse liasse de feuillets photocopiés en A4, trouvée dans une boutique de la vieille ville. Le livre pourrait s'appeler « L'Odyssée de Jésus », tant sont saisissants les points communs avec Ulysse et ses aventures maritimes. Même la langue, très belle s'il faut en croire la traduction, n'est pas sans rappeler Homère.

On n'y trouve cependant pas trace d'irrationnel ni, bien évidemment, des dieux. Les misères qu'ils provoquaient sont maintenant causées par les prêtres et les princes. Comme l'antique héros, face à des forces qui dépassent les siennes et celles de ses compagnons, Jésus (*Î'sâ*) fait preuve de la même endurance et de la même ingéniosité. Attentif aux siens, attentif à ceux qui l'aident et à ceux qu'il combat, comme attentif aux choses, sa pénétration égale sa détermination.

Son Père ne l'aide-t-il donc pas ? C'est ce que lui demande le roi des Abyssins : *Pourquoi n'envoie-t-Il pas des armées d'anges sous tes ordres ? — Avec la permission de Qui crois-tu que je sois venu jusqu'à toi ?* répond-il.

Tout ceci n'est pas sans me faire penser à *l'Exégèse sur l'Âme*, un texte parmi ceux trouvés dans la région de Nag' Hammadi en Haute Égypte, en 1945. Ils constituent la collection gnostique du Caire qui compte treize livres. *L'Exégèse sur l'Âme* fait partie du second, qui contient six autres manuscrits importants, dont *Le Livre Secret de Jean*, *l'Évangile de Thomas*, celui de Philippe et le *Livre de Thomas l'Athlète*. L'ouvrage prétend démontrer l'identité de vue concernant la destination de l'âme entre les prophètes juifs et Homère.

Le 11 mai

Évangile Palanzi de Baruch

Alors que la ville aux murs blancs, au-delà de la solide poupe de bois, disparaissait déjà sous la frange des vagues, Nérias, le vaillant timonier, s'adressa au clairvoyant Î'sâ que le vent du large, agitant ses cheveux, faisait ressembler à un lion.

Nérias. — Ô Seigneur, réponds-moi. Le Père parla pour créer l'homme afin que chacun sût qu'il n'avait pas été créé pour le monde, mais le monde pour lui. En réalité je vois le monde fait pour nous demeurer, tandis que nous disparaissions.

Î'sâ aux bras puissants et au cœur généreux répondit par ces mots.

Î'sâ. — Vois les vagues qui vont mourir sur les digues du port d'Al Dawha (Doha, sur le Golfe Persique). Un jour pourtant, la digue, le port, la ville tout entière ne seront plus, quand les vagues déferleront encore. Vois par les yeux de la certitude : Les immortels sont morts quand les mortels vivent toujours. Regarde la vie comme si elle devait ne jamais finir, regarde la mort comme si elle t'attendait maintenant, et n'hésite pas, tel la vague que l'écume couronne.

Baruch, XLI, 30-37.

Un passage antérieur qui décrit la sortie du port est, sous un autre aspect, plus intéressant encore. Pour profiter d'un vent du désert, Î'sâ fait virer la vergue à l'aide des drisses, pour l'abaisser sur le bord, alors que le timonier met la barre dans la même direction, de manière à emprisonner toute sa force. La description d'une telle manœuvre fait soupçonner que l'ouvrage serait assez tardif, au moins contemporain des premières felouques.

Cahier V

Rencontres inopinées

Le 12 mai

Délicieuse odeur de terre humide ce matin après l'orage de la nuit, où vient se mêler par endroits celle du feu de bois.

L'arc du Marmat

L'arc est fait de lamelles de bois collées les unes sur les autres à chaud par une résine végétale. L'arme est relativement lourde pour sa taille généralement inférieure à quatre-vingt-dix centimètres. Une fois fini, l'arc est convenablement poli, et recouvert à chaud d'une dernière couche de colle qui lui donne un aspect vitrifié, assez semblable à celui des arcs modernes de compétition.

On a utilisé très tôt des balanciers pour stabiliser le tir, dès le seizième siècle. Pourquoi perfectionner encore l'arc quand les armes à feu étaient déjà depuis longtemps connues en Asie ? Car longtemps, les mousquets, trop lourds, encombrants, bruyants, lents à charger et à armer, ne purent rivaliser avec la rapidité des flèches et leur précision.

Au musée de la guerre où je suis retourné ce matin, j'en ai essayé un. On en construit toujours, qu'on emploie pour la chasse et même pour la pêche en rivière. Dans la cour du musée, sous l'œil vigilant d'un gardien qui veille à prévenir tout accident, et qui prodigue les conseils élémentaires, quelques arcs, un pas de tir et une cible sont mis à la disposition du public.

L'arme est lourde, ai-je dit, et passablement épuisante à bander. Mon premier tir se fige dans la pelouse bien avant la cible, et l'aurait largement évité s'il avait été plus puissant.

Un officier en tenue de combat qui vient d'entrer dans la cour s'approche de moi pour me montrer comment m'y prendre. Trop préoccupé par le tir pour lui prêter une réelle attention, une part obscure de moi se dit pourtant quelque chose comme : « Quel bel officier ! » Ce qui distraitemment me surprend, car de ma vie, je n'ai jamais nourri de goût particulier pour les beaux militaires.

Pendant qu'une voix ferme, où se mêlent pourtant des accents d'une étrange douceur, commente le mouvement, j'admire la silhouette qui s'étire avec une saisissante élégance. Hissant l'arc au-dessus de la tête, le rabaissant en le bandant jusqu'à ce que les mains soient à hauteur des yeux, alors que le corps se projette en avant de trois pas rapides comme s'il devait tout entier s'envoler, elle décoche la flèche sans même avoir visé.

Celle-ci se plante au cœur de la cible à deux cents mètres de là. La cible est curieuse : une simple planche de bois devant laquelle une tige est plantée en terre, surmontée d'un anneau au centre duquel la flèche reste fichée.

En retrouvant Kouka

Quand la corde se détend, c'est comme si toute mes impressions éparses se rabattaient d'un coup les unes sur les autres, et je sais brusquement que l'officier est une femme.

« Kouka ? » fais-je surpris en reconnaissant l'amie que Ziddhâ m'avait présentée l'an dernier, le jour de mon départ. Droite dans sa tenue de camouflage que serre à la taille

un épais ceinturon, elle est très différente. Elle était vêtue alors d'une salopette noire, telle qu'aurait pu en porter une européenne en vacances.

Je la découvre plus grande qu'elle m'était apparue, presque de ma taille, les cheveux cachés sous un turban kaki, immobile dans une sorte de raideur militaire s'accommodant pourtant d'une totale décontraction, les épaules basses et tout le corps en repos sur une paire de godillots surmontés de guêtres de cuir.

Tous ces contrastes sont soulignés encore par le regard de ses yeux légèrement bridés, aussi droit que sa prestance, où la joyeuse surprise paraît planer, rayonnante, sur un abîme de tranquille indifférence. « Yé-Bâ ? » fait-elle aussi, car on ne peut attendre beaucoup mieux d'une palanzophone qui essaye de prononcer les initiales « j-p » avec lesquelles j'ai coutume de signer mes courriels. « Je ne t'avais pas reconnu avec tes cheveux hirsutes. » Puis elle ajoute en souriant : « Tu ressembles à Boddhidharma. »

Je n'en ai pas encore parlé dans mon journal, mais Manzi m'avait déjà trouvé un air de pirate et Hammad, de prophète. Mais Boddhidharma... Je me dis que, venant d'une bouddhiste, c'était peut-être un compliment. « Je te garde à déjeuner », tranche-t-elle en me serrant vigoureusement la main avec une force que je soupçonnais déjà.

Le 13 mai

Des nombres et des hommes

Ramener des objets aux nombres est le moyen pour l'esprit de les digérer et de les assimiler. L'algèbre est la langue par laquelle nous commandons à la nature et nous en faisons une création : la nôtre.

Ramener des objets à des nombres conduit cependant aussi à les dénombrer. Nous produisons ainsi de très grands nombres, bien trop gros pour qu'ils aient encore une signification dans notre esprit. Nous devons alors les soumettre au même travail de réduction que nous avons appliqué aux objets.

Plusieurs milliards d'humains, plusieurs dizaines de milliards si l'on compte aussi les générations passées et qui valent toujours pour ce qu'elles ont transmis, constituent des nombres qui ne veulent plus rien dire. Le million de Marseillais, les centaines de milliers de Bolgobolis, font déjà des nombres trop élevés pour être intuitifs.

Prenons plutôt le nombre "16", par exemple. Il peut correspondre à un cercle familial, à un dîner d'amis, à un groupe de recherche, un séminaire, un atelier, un peloton, bref, il dénombre un groupe dans lequel la relation peut être qualifiée d'intime. Élevons-le à la puissance "8", et nous approchons déjà de la population de la planète.

N'est-ce qu'une vue de l'esprit ? Si l'on veut, mais comprenons laquelle. Elle veut dire que celui qui participe au cercle familial peut ensuite dîner avec des amis, puis rejoindre ses compagnons de travail, etc. Huit niveaux à peine sont nécessaires pour que se maillent ainsi toutes les relations humaines à l'échelle de la planète, et le nombre des hommes devient alors très intuitif. Énoncez-le en *bibinaire* pour qu'il le devienne totalement : "HAHOHOHOHOHOHOHO".

Kouka m'a surpris alors que je saisisais ces notes, car je suis finalement resté dormir chez elle.

Nuit du 13 au 14 mai

Couché tard

Un feu dans la montagne en pleine nuit ? Peu probable en cette saison, avec la pluie d'avant-hier et cette forte odeur d'herbe et de terre qui plane sur la ville. Pourtant, de la terrasse de ma chambre d'hôtel, à l'est, sur l'ubac de la vallée de l'Ardor, un feu semble prendre et grandir rapidement.

La nuit est obscure et l'humidité donne au ciel des lueurs rouges. Je ne distingue rien du paysage. Je vois seulement une grande flamme immobile s'élever comme une corne : ce n'est donc pas du feu.

C'est la lune qui se lève à son dernier quartier, je ne sais dire si c'est des nuages ou des monts. Le temps de bourrer ma pipe et d'en tirer deux ou trois bouffées, elle est toute sortie. La nuit s'en trouve brutalement changée. J'étais dans une sorte de quelque part indéfini, et maintenant, je sais exactement où je me trouve.

Je vois mentalement la situation du soleil, sous mes pieds, qui éclaire son flanc, et qui doit descendre, à l'heure qu'il est, sur la rade de Marseille.

Mars ne doit pas être bien loin en cette période. Je ne tarde pas, en effet, à voir une étoile rouge vif qui me confirme que le ciel est en train de se dégager, le vent commence d'ailleurs à me faire voler les cheveux dans les yeux.

Le 14 mai

Levé tôt

Le vent de la nuit est complètement tombé, et les forêts gorgées d'eau ont noyé de brume toute la vallée de l'Ardor que domine Bolgobol. Le parc ibn Rochd en est métamorphosé au petit matin. Ni ombre ni surface ensoleillée, tout est baigné d'une lumière douce, dont les tons dorés laissent deviner que la couche brumeuse est légère et qu'elle va bientôt dévoiler un ciel clair.

Des bancs de brume planent encore de l'autre côté du lac. Ils agrandissent l'espace proche en masquant le lointain, et tout en est changé. Seul à la buvette, j'ai déjà commandé mon déjeuner quand Manzi me rejoint.

Un courriel reçu la veille

Delivered-To: online.fr-j-p.depetris@free.fr - Date: Fri, 13 May 2004 16:54:46 +0200.

From: Hervé Delboy <delboy@club-internet.fr>

Subject: traité de la terre céleste

Cher Monsieur,

J'ai beaucoup apprécié votre texte où vous citez Alphidius, l'un des vieux auteurs avec Artephius et Senior. Peut-être serez-vous intéressé par ces pages où je développe quelques idées sur l'alchimie :

<<http://perso.club-internet.fr/hdelboy/>>

Bien cordialement,

Hervé Delboy

« Alphidius est un très grand savant » m'affirme Manzi à qui je viens de faire lire ce courriel. « Comment le connais-tu ? »

Le Traité de la Terre Céleste

Le site de Hervé Delboy est un monument sur l'alchimie et l'hermétisme. L'édition en est soignée. J'en ai déjà lu l'équivalent de plusieurs dizaines de pages imprimées, et n'ai rencontré que deux coquilles. Les liens internes qui ne fonctionnent pas sont malheureusement très nombreux, et l'on ne s'en étonne plus lorsqu'on jette un coup d'œil au code source.

Qu'importe, je suis surpris qu'un auteur si bien accompli me soit totalement inconnu, et je n'en suis que plus satisfait qu'il ait apprécié mon ouvrage. *Ce Traité de la Terre Céleste*⁵ a été écrit il y a maintenant plus de vingt ans. Je m'y étais amusé à utiliser des formes anciennes pour énoncer des idées neuves.

Son titre fait explicitement référencer au *Traité du Ciel Terrestre*, un célèbre ouvrage d'alchimie du moyen âge. Le « ciel terrestre » désignait les métaux, qu'il était alors d'usage d'associer à des planètes : Mars pour le fer, Vénus pour le cuivre, la lune pour l'argent, etc. Quant à la forme de mon écrit, elle épouse celle de *La Tourbe des Philosophes*. Comme ce dernier ouvrage, qui ne contient pas un mot de son auteur, il est fait d'un collage de citations d'origines diverses qui dialoguent entre elles et reconstituent une pensée originale.

Je n'y cite pas directement Alphidius ; seul un court passage le mentionne au second degré.

Alphidius

« Je dois t'avouer, Manzi, que je ne sais strictement rien d'Alphidius. » Dis-je. « Je ne savais même pas qu'il était Arabe. Je connais seulement ce qu'en ont dit d'autres auteurs, notamment Salomon Trimosin qui le cite plusieurs fois dans le *Splendor Solis*. Il y est généralement question de listes de corps chimiques non identifiables dans leurs dénominations anciennes. »

« Alphidius était un matérialiste atomiste, lointain héritier de Démocrite. » M'apprend-il. « Il avait une façon très originale d'associer la musique à la chimie. Il affirmait que les proportions de matière et de température devaient progresser comme les intervalles musicaux. »

« Quelles proportions ? » M'étonné-je. « En poids, en volume ? Étalonnées comment ? »

« Eh bien, explique-t-il, je suppose que la température était étalonnée par une tige de mercure, comme on le fait aujourd'hui. La technique en est connue depuis Héron d'Alexandrie. Quant au calcul du poids spécifique, on devait utiliser une balance hydraulique. Elle mesurait en même temps le poids et le volume déplacé par le corps immergé, selon la loi d'Archimède. C'est le principe d'Al Khâzini : *Tout corps plus petit de la même substance entretient le même rapport avec son poids qu'un corps plus gros de la même substance.* »

« Je ne suis malheureusement pas en mesure de te renseigner davantage, confesse-t-il, et je crains que personne ne le soit jamais. On ne connaît de lui qu'une version latine du *Liber Météorum*, qui, malgré son titre, est moins une critique des *Météorologiques* d'Aristote, que *De la génération et de la corruption*. Je ne crois pas qu'il demeure autre chose de lui que des citations faites par d'autres auteurs. Il semble qu'il avait une conception de la matière très proche de celle que Mendeleïev a établi au dix-neuvième siècle. Il existait pour lui quelques dizaines de corps simples avec lesquels étaient constitués les corps composés. »

5 http://jdepétris.free.fr/Livres/terre_celeste/apropos.html

Ils font ici des fromages très proches par le goût et la forme de ce qu'on appelle chez moi la *brousse*. Ils le mangent souvent accompagné de raisins secs, une spécialité du pays qui en produit abondamment dans les territoires très ensoleillés de l'est et au sud, près de la mer d'Argod, et d'une sorte de pâtisserie qu'ils appellent le *melt*. Le melt est une sorte de petit pain couvert de graines de sésame, de tournesol ou de pavot, ou de toutes à la fois. Il rappellerait le pain italien s'il n'était légèrement plus salé. Comme il est fréquent en Asie, on joue ici d'étonnant accords avec le salé et le sucré.

« Alphidius distinguait les éléments par leurs masses atomiques, qu'il n'avait naturellement pas la possibilité de calculer, continue Manzi. Il était cependant en mesure d'établir une relation entre la densité des corps et leur réaction à la température. C'est sur ce point qu'il observa des proportions comparables à celles des intervalles musicaux. »

« Tu veux dire que ce serait à partir de là que les mathématiques auraient déplacé leur terrain d'expérimentation privilégié de la musique à la chimie ? »

« Il est évident que les mathématiques et la chimie ont fortement progressé ensemble entre le dixième et le onzième siècle. » Je sais que Manzi aime venir déjeuner ici lorsqu'il donne des cours le matin à l'université toute proche, et y tenir des conversations comme nous le faisons. « Ce qui est admirable dans l'Occident Moderne, ajoute-t-il, c'est que les savants ne l'ont pas découvert en accédant à d'anciens savoirs qui leur étaient devenus inaccessibles, et dont de toute façon ils ne se souciaient pas. Ils y sont parvenus au contraire en oubliant ce qu'ils savaient. »

Alchimie et grammaire

Mon propre titre, *Traité de la Terre Céleste*, fait implicitement allusion à la révolution copernicienne qui a définitivement placé la terre... dans le ciel, et j'en tire les conséquences à l'aide de paroles d'auteurs aussi bien postérieurs qu'antérieurs.

Je devrais peut être préciser que mon approche de l'alchimie consiste à la prendre plutôt comme un genre littéraire. « Tu pourrais préciser cette dernière remarque » me demande Manzi.

« On connaît surtout l'alchimie par les éditions en latin et en langues vernaculaire, pontifié-je un peu, qui se sont multipliées en Europe Occidentale après l'introduction de l'imprimerie. Je suis admiratif pour ceux qui cherchent, et parfois semblent trouver, une consistance chimique dans ces écrits mal traduits et parfois carrément apocryphes. Je ne suis pas moins surpris par ceux qui y cherchent une cohérence spirituelle. Moi, je leur trouve surtout un point commun : une extraordinaire invention littéraire. Elle fait subir à la langue un traitement si étonnant qu'on pourrait y chercher le noyau de l'expérience alchimique elle-même. » Je sens à son écoute que Manzi a saisi là une graine d'idée qui va peut-être germer dans son esprit, et dont je ne devrais pas tarder, quand je n'y penserai plus, à avoir les échos.

« Je doute que notre ami Delboy me suive entièrement dans cette voie, continué-je. J'en apprécie d'autant plus son jugement. Ta propre approche se situe à mi-chemin, puisque ton séminaire qui regroupe des linguistes, des mathématiciens et des chimistes, cherche justement à interroger la matière pour éclairer le sens des mots. »

« En fait, répond-il, nous désoccultons l'occultisme, qui n'a en réalité été occulté que par la répression obscurantiste et doctrinaire. »

Le 15 mai

Deux courriels de Ziddhâ

Tu ne comprends pas ce qu'est le Marmat parce que tu veux le saisir dans l'espace bidimensionnel de la politique internationale. Les frontières de celle-ci ont une réalité : ce qui sépare les humains sur un même territoire quand les uns sont étrangers et les autres citoyens ; ce qui fait que le cours de la vie humaine et du sang n'a pas la même côte selon la portion de surface à laquelle ils sont rattachés.

Si tu penses plutôt la frontière en trois ou quatre dimensions, elle prend déjà une figure et une consistance tout autre. Tu dois la penser dans l'espace multidimensionnel de la topologie.

Voici la traduction partielle du dernier courriel que m'a envoyé Ziddhâ. Je crois avoir déjà dit dans mon journal de l'an dernier que *Marmat* vient du palanzi *marmon* (col). Le Marmat serait donc, dans un espace à n dimensions, ce que la topologie appelle un *point col* ? Ou encore, plus généralement, ce qu'elle désigne du joli non *d'attracteur étrange* ?

Encore une fois, je reste d'abord séduit par l'usage des mots, la pression qu'ils permettent à la pensée d'exercer pour tordre les rapports entre les choses. Le sens littéral du mot *trope* désignait aussi en grec l'acte de bander un arc.

En sauvegardant ces dernières notes sur mon serveur, je relève un nouveau courriel de Ziddhâ. Manzi et Douha descendent pour quelques jours à Tangaar, la ville dans laquelle je suis arrivé pour mon premier voyage. Ils nous proposent d'y aller avec eux.

Ils doivent assister à un congrès de chercheurs, et c'est une excellente occasion de profiter des deux places qui restent dans la voiture pour découvrir des régions qui me sont encore inconnues.

Je leur confirme que nous partirons ensemble demain soir.

PÈLERINAGE DANS LE DARMIR

Cahier VI

En chemin vers la Mer d'Argod

Le 17 mai

Première étape à Khârandal

La chaleur a fini par arriver. Pas de nuage dans le ciel, pas de vent. À la mi-mai, le soleil est aussi haut qu'à la mi-juillet. Dans ce pays, loin de toute mer, au cœur du continent, rien ne vient rafraîchir l'air.

Le nom de mer est un peu excessif pour cette succession de grands lacs qu'est la mer d'Argod. À l'évidence, elle en bénéficie parce que son eau est salée. La ville de Tangaar est bâtie sur ses rives.

Pour rejoindre Tangaar, on pourrait suivre la vallée de l'Ardor qui va se jeter dans la mer d'Argod. Ce serait faire un grand détour par le sud-est, où son cours fait un long coude sinueux avant de revenir nord-ouest, et multiplier notre trajet par trois. Traverser la chaîne de l'Ourgith n'est pourtant pas un choix qui s'impose, tant le relief est découpé, et les routes difficiles. C'est pourtant celui que nous avons fait hier. Nous sommes partis le soir pour éviter la chaleur de la journée.

Nous avons dormi dans une grange près de Nefer, et le froid nous a réveillé ce matin. À huit heures, nous avons déjà dépassé les deux mille cinq cents mètres, avant de voir définitivement le soleil s'installer au-dessus des cimes.

La mer d'Argod est constituée de cinq grands lacs reliés par des bras plus ou moins longs, qui s'enroulent autour de la péninsule du Darmir. C'est là qu'est le tombeau de Jésus, à l'embouchure de la vallée du Bénérophon sur le premier lac. Tangaar est complètement de l'autre côté, sur les rives du dernier, de loin le plus grand. L'Ardor se jette, à mi-chemin, dans le second.

Lors de mon premier voyage, le car avait remonté la rive de la mer d'Argod, puis la vallée de l'Ardor jusqu'à Bolgobol. Le trajet avait duré douze heures presque sans arrêt. Je crains déjà que celui-ci dure plus longtemps. Nous sommes à peine arrivés avant midi à Khârandal.

Khârandal

La source unique et l'alchimie

L'alchimie désigne la science ayant pour objet les proportions et les mesures imparties à tout ce qui implique la proportion et les mesures parmi les corps physiques et les concepts métaphysiques, dans l'ordre sensible et dans l'ordre intelligible. Son pouvoir souverain réside dans les transmutations, je veux dire les changements d'états qu'affecte la source unique (al 'ayn al wâhida).

J'ai acheté à Khârandal une édition arabe de *Al Kîmîyâ as Sa'âdat (L'Alchimie de la Félicité)* de Muhyiddin Ibn 'Arabî. Cet ouvrage n'est qu'un chapitre du monumental *Kitab al foûhât am Makkîa (Livre des conquêtes spirituelles de la Mecque)*, le cent soixante-septième de la section deux. L'ensemble contient six sections qui remplissent 2500 pages dans l'édition imprimée du Caire. Dans celle-ci, qui est particulièrement

tassée d'une écriture fine, le livre que j'ai acheté n'en occupe pas vingt-quatre, m'apprend la préface.

Khârandal n'est qu'un petit bourg, un grand village, accroché à mi-pente du mont Bast, à l'entrée d'une vallée adjacente à celle que nous avons suivie. Un vent puissant, quoique lent, le balaie en permanence et résonne étrangement entre ses murs et les roches où ils sont vertigineusement accrochés.

Les habitants ont un air farouche et sévère sous leurs larges turbans, et portent tous au moins un poignard à la ceinture. Beaucoup se promènent avec un fusil.

Le regard glacé du boulanger n'était pas très rassurant quand je regardais les livres en vente sur une étagère. Une lueur de curiosité s'est allumée dans son regard quand je lui ai présenté celui que j'avais choisi.

« Vous arrivez de loin ? » m'a-t-il demandé en Anglais, sur un ton très poli mais certainement pas amical. Plutôt que de répondre « from Bolgobol », j'ai dit en arabe « du lointain Occident (*Maghreb*) ».

« Comme Ibn 'Arabî. » M'a-t-il alors répondu avec une politesse cette foi modulée d'un discret sourire, sans chercher d'avantage à savoir si je venais d'Europe ou d'Afrique. D'ailleurs, Ibn 'Arabî était un Européen.

Mohyiddin abû Bakr Muhammad Ibn 'Arabî al Hâtimi est né le 27 ramadan 560 (le sept août 1165 des poissons) dans la ville de Murcia en Andalousie. Au cours de son enfance, ses parents se sont installés dans la capitale des Almoravides, Séville, dont il est devenu, très jeune, secrétaire à la chancellerie.

Sa carrière administrative s'est arrêtée là, où elle avait commencé. Il s'en détourna pour le soufisme. Il devint disciple de Abû Ja'far al'Uraynî. Beaucoup d'autres maîtres lui succédèrent, car Ibn 'Arabî n'était pas homme à n'en suivre qu'un seul. Il circula jusqu'à la fin du douzième siècle entre l'Andalousie et le Maroc, et il commença à écrire son œuvre à Fez, avec son *Kitab al Isrâ*.

Le jeune homme, il n'avait pas alors trente-cinq ans, devint encombrant pour les *foqahâ* (les juristes), qui n'avaient que méfiance pour les soufis, dont l'usage du langage était pour le moins aux antipodes du leur — les uns l'utilisant pour déployer du sens à l'infini, les autres pour en restreindre l'interprétation (*ijtihâd*) jusqu'à l'extraction de règles normatives et compulsives.

Ibn 'Arabî partit alors pour l'Orient. Il joignit le Caire, Damas, Jérusalem, avec pour but le pèlerinage à la Mecque. Il y demeura deux ans, de 1201 à 1203. Il y épousa la fille d'un maître soufi d'Ispahan, Nizam 'Ayn ash Shams, qui tint à peu près pour lui la place de Béatrice pour Dante, à la différence que leur amour n'était pas platonique. Il lui dédia sa plus belle œuvre versifiée : *L'Interprète des ardents désirs*. À cette époque, il commença à rédiger son immense *Livre des conquêtes spirituelles de la Mecque*, dont je ne connaissais, jusqu'à ce jour, que le chapitre sur l'amour.

En 1203, il partit pour l'Anatolie et se fixa à Qonya, capitale du pouvoir seljouquide. Puis il s'installa définitivement à Damas après 1224, où il vécut paisiblement jusqu'au 28 rabi 638 (15 novembre 1240). Que le lecteur se rassure ici sur mon érudition, je n'ai fait que traduire et résumer la préface du livre.

Al Kîmîyâ As sa'âdat

Al Kîmîyâ as sa'âdat est et n'est pas un véritable ouvrage d'alchimie. Il l'est en ce qu'Ibn 'Arabî y déploie toutes les topiques de l'Art d'Hermès relatives aux métaux et aux ciels. Il ne l'est pas quant à son propos. Il oppose à chaque pas la recherche analytique

fondée sur la lecture ou l'observation de la nature, à celle fondée sur l'intuition immédiate de la *Réalité Prophétique*. Aussi, aux métaux auxquels sont associés les corps célestes, il associe également les Prophètes.

Le premier ciel, celui de la lune et de l'argent, est aussi celui d'Adam. Le second, celui de mercure et du métal du même nom, est le ciel de Jésus « auprès duquel se trouve Jean le Baptiste ». C'est où j'en suis dans ma lecture.

Deux pèlerins s'élèvent donc de ciel en ciel jusqu'au dévoilement (*mi'râj*) de la réalité (*al hacq*). Ils sont conduits chacun par un autre personnage qui est comme leur double parfait. On peut songer au « patron en dedans » de Montaigne, ou au *dharmakaya* du Bouddhisme, ou au *deviens ce que tu es* de Pindare.

Le premier pèlerin se laisse guider par cet archétype de lui-même, qui, plus ou moins confusément, prend tour à tour le visage des Prophètes successifs. Le second ne lui prête aucune confiance et n'entend se servir que de ses capacités analytiques.

« Tout ce qu'obtient l'un », au cours de ce voyage céleste, « l'autre l'obtient aussi, mais tout ce qu'obtient ce dernier » par la vision immédiate que lui offre son guide « le premier ne peut l'obtenir. Lorsqu'il réintègre son corps, il ne peut l'admettre pour vrai. C'est que, durant ce voyage, il se trouve comme un dormeur qui rêve. Sachant pertinemment qu'il a dormi, il se dit "cela n'est pas vrai !" lorsqu'il se réveille pour reprendre ses activités... »

Voilà ce que nous en dit l'auteur dès le ciel d'Adam. Et il continue. « En fait, il est tenaillé par l'angoisse que ce qui lui est arrivé dans son rêve s'empare vraiment de lui. Alors le malheureux est incapable de progresser plus avant, et c'est précisément ce qui le tourmente. Il n'en va pas de même pour l'adepte, car ce dernier perçoit cette ascension en y adhérant intimement, puisqu'il l'expérimente sous cet aspect que seul connaît celui qui l'éprouve personnellement. »

Tout cela m'a conduit à la fin de l'après-midi. Nous nous sommes séparés après avoir dîné — j'apprécie la qualité de mes amis de ne pas imposer leur présence. Je me suis installé dans la voiture, portières ouvertes à l'ombre d'un tilleul, pour lire et pour prendre des notes sur mon portable branché sur la batterie. Nous repartons à six heures après une légère collation.

Le 18 mai

Jésus maître de l'alchimie

... Car en vérité, Jésus détient les deux voies de la science alchimique : celle de la production qui consiste pour Jésus dans l'acte de créer l'oiseau d'argile et dans l'acte de souffler...

« Non, je me suis trompé. Ce que je voulais vous lire est plus haut » dis-je à mes amis.

À quel verbe se rapporte la parole « avec la permission de Dieu » ? L'agent de l'opération, est-ce « yakûn » (il devient), ou est-ce « tanfukhu » (tu souffles) ? Pour les hommes de Dieu, l'agent est « yakûn », alors que pour les affirmateurs des causes et pour les maîtres des états mystiques, l'agent est « tanfukhu ». Eh bien celui qui pénètre en ce ciel et va se consocier à Jésus et à Jean Baptiste, il sait cela de source certaine. Mais cela échappe fatalement au théoricien, je veux dire que savourer une telle gnose est hors de sa portée.

« Eh bien, me demande Manzi, que ne comprends-tu pas ? C'est une allusion à la troisième sourate du Coran où Î'sâ modèle la forme d'un oiseau, souffle dans l'argile, et

la forme devient vivante et s'envole. » Cela, je l'avais bien compris. « Non, ce sont ces *maîtres des états mystiques (ashâb al ahwâl)* dont je me demande ce qu'ils sont. »

« *Ahwâl* veut dire *hâl* (états spirituels) » me renseigne Douha bien inutilement. « Je le sais, mais qui sont ces *maîtres* qui se distinguent des *hommes de Dieu*, et sont mis sur le même plan que les *affirmateurs de causes* ? »

En roulant vers la mer d'Argod

« Es-tu sûr d'avoir bien lu ma thèse sur la pensée non-aristotélicienne » me demande Manzi. « Je parle justement de la deuxième partie de ce texte, en opposant la lecture qu'en avait fait Asin Palacio dans *La Eschatologia musulmana en la Divina Comedia* en 1943, à celle d'Henri Corbin dans *Avicenne et le récit visionnaire*. Palacio parle d'un *ingénieux artifice littéraire* et d'une *ascension allégorique*, quand l'autre veut y voir la description d'une expérience initiatique... naïve, si j'ose dire. Ce passage te montre à l'évidence que le soufisme d'Ibn 'Arabî se tient à l'écart d'un déterminisme aristotélien d'inspiration motazilite, et tout autant d'un mysticisme *stricto sensu* que l'on ne s'attendrait que trop à lui voir opposer. »

« Comme je le montre dans ma thèse, soufisme est la traduction arabe du sophisme grec. Quel qu'ait été le rapport entre ce récit et une quelconque expérience initiatique qu'aurait faite son auteur, ce serait une attitude bien naïve envers le langage de croire qu'il pourrait la transmettre. Tout au plus aurait-elle été le détonateur et le guide de sa rédaction. Elle n'en serait pas moins demeurée une expérience privée. »

« Comme tu l'as très bien noté toi-même l'an dernier dans ton journal ([À Bolgobol cahier 1](#)) après avoir lu mon travail, continue-t-il, le soufisme est loin d'être le contre-pied de la posture rationnelle et froide des *affirmateurs des causes*, un contre-pied mystique et extatique. Le passage que tu as relevé le montre bien. Il en est plutôt le prolongement radical au-delà de la confiance naïve dans la cognition et ses prothèses linguistiques. »

« Ibn 'Arabî met bien en œuvre une fiction littéraire, et avec une maîtrise singulièrement savante. Ce qu'il s'en sert à montrer serait difficilement paraphrasable dans un autre type de discours. »

« Tu te souviens de l'idée centrale de ma thèse ? » Reprend-il après avoir négocié un périlleux virage sur le large chemin caillouteux qui tient lieu de route depuis des kilomètres, et qui nous offre un court instant une vue vertigineuse sur le fond de la vallée. « L'aristotélisme pose que l'énoncé ne peut pas s'appliquer à lui-même. C'est là le point nodal de l'*Organon* et des *Réfutations sophistiques*. C'est précisément ce que dépasse le sophisme en tant que matérialisme du langage (voir [À Bolgobol fin du cahier 14](#)). Ce que critique le plus ce texte, derrière l'analytique aristotélienne ou la recherche d'états extatiques, c'est bien le mode d'énoncé de la raison discursive. »

« Tu ne vas quand même pas, plaisanté-je, faire de Ibn 'Arabî le précurseur du Surréalisme ou de l'Empirisme logique ? »

« Tu sais bien, Jean-Pierre, que je ne dis pas cela » me répond Manzi avec le plus grand sérieux. « Si je le disais, je penserais que le champ, sitôt ouvert, serait parcouru. Et ce n'est absolument pas ce que je dis. »

« Pourquoi, demande Ziddhâ, l'sâ est-il toujours associé à l'alchimie ? »

En approchant de la mer

Il est évident que le double théorème d'incomplétude de Gödel est un sophisme. Cela, un simple bachelier pourrait le comprendre et le démontrer : il prétend prouver par l'arithmétique l'inconsistance de l'arithmétique.

Il serait donc facile de réfuter Gödel au nom de la logique aristotélicienne. C'est plutôt alors la logique aristotélicienne qui est mise au péril de l'arithmétique.

Je me souviens de cette réponse de Douha. Mais comment elle en est arrivée là en répondant à Ziddhâ, c'est ce dont je ne parviens plus à me souvenir.

Ces conversations savantes ne m'ont pas détourné de la beauté sauvage des paysages. Elles m'auraient plutôt aidé à la goûter plus intensément. Tant pis. Ce ne sera rien que pour mes yeux.

Le 19 mai

Amkhûra devant la mer d'Argod

Après notre départ hier de Kharandal, nous sommes arrivés trop tard à Amkhûra pour qu'il soit raisonnable de continuer notre route en pleine nuit. Nous avons dîné et pris des chambres d'hôtel.

Je me suis baigné ce matin dans l'eau encore froide. L'air non plus n'était pas très chaud. Je n'ai croisé personne.

Amkhûra est sur la route du tombeau d'Îs'â. On trouve dans les boutiques de petites barques dont l'unique mât porte une vigie aux deux tiers de sa hauteur. Évidemment, vu de profil, un mat coupé d'une vigie, cela ressemble à une croix.

Le congrès des chercheurs

Manzi et Douha sont partis pour assister à un congrès dont je commence à peine à comprendre l'objet. Des chercheurs sont venus de toutes les universités du Marmat pour tenter de mettre de l'ordre dans la notion de scientificité, et critiquer la façon selon laquelle elle donne lieu à un statut.

Pour Manzi et Douha, la scientificité se définit moins par le contenu d'un savoir que par une méthode fondée sur l'expérience, l'inférence et la réduction mathématique. Sa stricte application peut bien ou non donner lieu à un statut ou à un financement. En aucun cas, l'inverse n'est admissible, qui ferait du financement et du statut le critère de scientificité.

C'est évident, me direz-vous, et personne ne chercherait à justifier le contraire. « Le justifier, peut-être pas, me répond Douha, mais pour ce qui est de faire le contraire, c'est plutôt la règle courante. »

La question revêt une importance particulière pour les chercheurs de la région, comme pour ceux de la plus grande partie de la planète, qui se voient contraints de faire « valider » leurs travaux par les institutions scientifiques occidentales qui en décident les critères un peu trop unilatéralement à leur goût.

Il est vrai que l'adjectif « national » qui accompagne généralement les substantifs « recherche », « éducation », « science »... devrait davantage éveiller la méfiance, plutôt que l'endormir, tant les deux termes sont en principe contradictoires. La brevetabilité des découvertes qui en fait immédiatement des produits et des moyens de production industriels, n'arrange rien.

Manzi et Douha comptent parmi les chercheurs les plus radicaux. C'est la notion même de « vérité » qu'ils remettent en cause.

Cahier VII

Bref passage à Tangaar

Le 20 mai

Coucher de soleil sur la route

Depuis longtemps, je n'avais plus vu de coucher de soleil sur la mer. La région est relativement plate autour de la mer d'Argod, surtout à l'ouest, sur l'autre rive invisible d'ici. Là-bas sont d'immenses marécages où la limite entre la terre et l'eau est imprécise, puis qui cèdent rapidement la place au désert. Aussi la mer d'Argod, semble plus vaste qu'elle n'est. On ne voit, au nord que les lointaines cimes blanches de la péninsule du Darmir.

Dans l'air sec, très vite, à peine le soleil devenu une goutte de sang qui s'écrase sur l'horizon, la lumière se perd. On voit alors, juste au dessus de lui, le fin croissant de la nouvelle lune. Depuis un temps si long qu'on peut l'appeler toujours, de tels spectacles rythment le quotidien, depuis bien avant l'homme. Aussi, je me demande pourquoi il fallut si longtemps pour voir la terre tourner autour du soleil.

Je dis bien « voir ». C'est visible au point qu'il me faut un réel effort d'imagination pour m'efforcer de « voir » autrement. Si des hommes ont cru la terre immobile, ce n'est pourtant pas faute d'avoir observé, calculé et cherché à comprendre. Les Indiens et les Chinois avaient déjà calculé le mouvement de la terre, pourquoi les savants arabes, turcs et mongols, ne l'admettaient-ils pas ?

« C'est un peu plus complexe » me répond Douha sans tourner la tête, car elle tient le volant à côté de Manzi. « Les astronomes de langue arabe connaissaient cette hypothèse. Beaucoup l'ont étudiée sans la réfuter ni l'admettre non plus. Ils la jugeaient indécidable. »

« Indécidable, c'est vite dit, lancé-je, quand tu songes à la difficulté de modéliser le mouvement des planètes en prenant la terre comme un point fixe. »

« Oui et non, fait-elle. La représentation sur le papier est peut-être plus complexe, mais songe à ce que serait un astrolabe héliocentrique, et quelle serait son utilité. Tu ne peux pas dissocier la connaissance de son usage pratique. »

« Les astronomes étaient d'ailleurs très prudents sur le rapport entre leur modèle et la réalité. » Reprend Manzi. « Dans son *Livre sur tous les procédés de la réalisation de l'astrolabe*, Al Bîrûnî montre que les observations et les mesures qui servent à prouver le géocentrisme peuvent aussi bien justifier le contraire. Ils n'analysent que des mouvements réciproques, et ne permettent pas de définir ce qui pourrait faire fonction de point fixe. »

« Al Bîrûnî, précise Douha, avait même calculé la vitesse de rotation de la terre, si c'était elle qui tournait. C'est ce qui le fit justement trancher finalement pour le géocentrisme. Il n'avait aucun moyen d'expliquer comment les oiseaux, avec une telle vitesse, pouvaient voler indifféremment dans toutes les directions. »

« Évidemment, songé-je, sans une formule de l'accélération qui suppose conservation de l'énergie, et tant qu'on en restait aux paradigmes de la physique d'Aristote, c'était inconcevable. »

« Pourtant, continué-je, n'importe quel archer tirant à cheval fait l'expérience que sa flèche conserve l'énergie. Il fait cette expérience, ou il rate sa cible. Plus simplement encore, il suffit de lancer sa monture au galop pour ressentir une forte poussée en arrière, et la voir cesser presque immédiatement alors que la vitesse se conserve et même continue de s'accroître. »

« En somme, n'importe quel bon cavalier peut arrêter sa monture pour regarder la terre tourner au coucher du soleil, sans plus d'analyse ni de calcul. »

« Il semble donc, conclut Ziddhâ, que les intellectuels musulmans, juifs et chrétiens étaient de piètres cavaliers, et de médiocres archers. L'histoire des guerres entre les empires d'Occident et d'Extrême Orient en confirme l'hypothèse. »

Le soleil est passé sous l'horizon. Pendant un instant, les vieux murs sableux d'un village tout proche ont pris un éclat rouge qu'aucune photo tirée sur du papier ne pourrait rendre, seulement peut-être l'écran d'un ordinateur, dont la lumière vient du dedans.

« Ne vous y trompez pas, reprend Manzi, les savants de langue arabe n'en étaient pas restés à la physique d'Aristote. Elle fut critiquée et améliorée bien avant l'Égire et la généralisation de l'arabe comme langue scientifique. Des auteurs grecs et syriaques en avaient déjà bien mis à mal certaines prémisses. »

« Naturellement, admet Douha, on reste dans les paradigmes de l'aristotélisme : *mouvement naturel, contrainte, lieu naturel*. Un mobile adopte un *mouvement contraint*, et si la contrainte cesse, l'objet reprend son *mouvement naturel*. Cette conception a cependant été pondérée par Jean Philipon au sixième siècle à Alexandrie, qui suppose une transmission de la force d'un corps à un autre. C'est le concept de *kuwwa*. »

« *Kuwwa* ne veut pas dire *force*, relevé-je, mais puissance, potentialité, et même virtualité quand les philosophes l'opposent à l'acte, *af fi'l*. »

« C'est bien le problème, reprend Manzi. Les physiciens arabes ont mêlé en un seul les concepts de force et de puissance. Malgré leur souci philologique, la morphologie de l'arabe a entraîné leurs traductions dans des jeux de langage qui ont limité leur analyse. Pour autant, *al kuwwa* n'est pas la traduction de l'*impetus* scolastique. »

« Toute science, et cela Avicenne et Al Farabi le savaient très bien, reprend-il, repose largement sur celle du langage. La mathématique elle-même en est une, et elle suppose pour propédeutique, une science de la langue ordinaire. Ils le savaient si bien que tous leurs ouvrages commencent par là. »

Nous arrivons à Tangaar dans un bleu de Prusse qui se répand uniformément sur la mer, la terre, le ciel et les installations portuaires.

« Chut. Écoutez. » Dis-je à mes amis.

Dans l'habitacle, on n'entend plus que le bruit du moteur et des roues sur l'asphalte. L'humidité de la mer, dont nous sépare seulement une large bande de gravier et une plage caillouteuse, à la fois porte et étouffe les sons.

« Écoutez quoi ? » Demande Ziddhâ.

« Ce bleu. »

La nébulosité lointaine a commencé à se changer en brume. Les lampes des chantiers s'allument peu à peu avec les premières étoiles. Nous continuons encore à nous taire.

Le 21 mai

Jésus et la chimie

Pourquoi la tradition associe-t-elle Jésus à la chimie ? Cette question continue à me tourner en tête. Ils sont indissociables pour les Chrétiens, qui de toute façon associent leur messie à toute chose, ils le sont aussi pour les Musulmans, et même pour les alchimistes juifs. L'épisode de l'oiseau d'argile dans le Coran me semble insuffisant pour l'expliquer.

Je soupçonnerais plutôt que l'alchimie et le Christianisme soient apparus à la même époque dans la même région : le cœur du monde hellénistique, alors sous domination romaine. Marie était une contemporaine du Christ, non pas sa mère, ni celle qui vint vivre en pleine forêt dans la *Baume* qui domine Marseille, Marie la juive, la chymiste, celle qui donna son nom au bain-marie.

Le mot chimie est réputé venir de l'arabe (*Kam* : combien, adverbe de quantité), ou d'une langue voisine. Il désignait une science des proportions et des mesures. Zozime d'Alexandrie compte parmi les premiers qui l'ont pratiquée. Des auteurs la font souvent remonter à Aristote et à son traité *De la Génération et de la corruption*, ou encore au *Traité de l'âme*.

Traduit du syriaque au grec, puis en latin, le mot s'écrivait naturellement *chymia*, et se prononçait *Kimia*, comme dans *chitine* ou *psychiatre*. On conserva le plus souvent l'article arabe, comme il était coutume (alambic, alcool, alcalin, albâtre, albumine...) On écrivait en français « alchymie », puis « alchimie » alors que la prononciation changeait. Le 'y' ne disparut que très tard dans les langues vernaculaires, et ne se généralisa pas avant la fin du dix-huitième siècle en France.

Dans l'*Évangile de Philippe*, les paroles de Jésus sont prolixes en paraboles sur la préparation des teintures et des parfums, qui rappellent les écrits de Zozime. La teinture des tissus et de différents matériaux était alors une grande affaire sur les rives de la Méditerranée orientale, où elle était mondialement renommée. Selon les époques et les régions, la chimie concerna plus particulièrement la pharmacie, comme au Tibet et dans la Chine des Tang, la fabrication de pierres précieuses, les alliages métalliques.

La chimie mit très longtemps à trouver sa place dans les sciences modernes, qui étaient d'abord les filles de la mécanique. La géométrie unifiait autour d'elle l'astronomie, l'optique, la dynamique, la balistique... Allez formaliser un modèle géométrique de la chimie.

« Tout ce que tu dis là, Jean-Pierre, m'a interrogé Ziddhâ, ne tient pas compte de la dimension spirituelle de l'alchimie. »

Quelle dimension spirituelle ? Je n'en vois ni plus ni moins que chez les fondateurs de la physique et des sciences modernes. Les ouvrages de Newton, de Leibniz, de Pascal, sont-ils vraiment dépourvus de considérations spirituelles ? Elles ne sont pas moins inextricablement liées à leurs recherches que dans les anciens traités de chymie. Comment le contraire serait-il seulement concevable ? Comment une science moderne se constituerait-elle sans éprouver les prémisses d'une spiritualité ?

Je suppose qu'il s'est passé, il y a deux mille ans, quelque chose de très semblable à la révolution galiléenne.

Le musée de l'écriture de Tangaar

Le musée de l'écriture de Tangaar est une très vieille fabrique de papier qui fonctionne encore partiellement. Elle est l'une des plus anciennes qui ait existé hors de

l'empire chinois. Elle fut construite vers 750 après J-C. On peut y observer la structure très singulière des roues et des engrenages des moulins chinois, différente, par la forme des pales ou des dents, de celle des fabriques que commencèrent à construire presque à la même époque les Persans et les Arabes.

La fabrique fonctionne encore et produit les types de papier qui furent utilisés à différentes époques. Le personnel est pour l'essentiel constitué d'élèves et d'étudiants stagiaires. Les ramettes sont vendues aux visiteurs, ou sont exportées dans les différentes écoles d'art et de calligraphie des environs.

Les papiers fabriqués selon les plus anciennes techniques sont lourds, épais, souples, et presque indéchirables. Ils étaient très souvent employés pour la décalcomanie par frottage sur des supports de pierre ou de bois.

Des techniques plus récentes ont produit plus tard des feuilles extrêmement fines et légères. La généralisation des pigeons voyageurs dès le dixième siècle encourageait cette évolution. Elle était déjà sensible avant. L'un des principaux avantages du papier sur le papyrus est son plus faible poids.

On dit que les écrits restent. Ils volent au contraire, et ne demandent qu'à se disperser le plus loin possible. Ces mêmes raisons firent aussi disparaître peu à peu le pinceau au profit du calame de roseau qui permet une écriture plus serrée. L'encre était fabriquée à l'aide de fines particules de carbone et de sulfate de fer liées par du blanc d'œuf pour la rendre indélébile.

Le stylo à pompe de Tangaar

En 1287, Ibn Af Firsî inventa un calame à pompe. Plusieurs exemplaires sont exposés dans des vitrines. Ils ont la forme générale d'un calame de bambou. Ils sont en métal, presque toujours en or, du moins pour ce qui est de la section et de la plume. Parfois le corps est simplement en roseau. On trouve aussi d'autres matériaux : ébonite rehaussé de mailles d'argent, pierres précieuses serties dans un guillochage d'or.

J'ai appris que le premier stylo à cartouche fut fabriqué dans les années 970 par le calife fatimide Al Mu^cizz. Le premier modèle fut perfectionné à plusieurs reprises, puis on n'en entendit plus parler. Peut-être l'objet demeurait trop cher — il était en or massif — comparé à un simple bout de roseau qu'on peut trouver partout, choisir et tailler à sa main.

Peut-être aussi, le gain de temps si cher au calife pour s'épargner le geste perpétuel de tremper le calame, était-il trop cher payé du plaisir de tailler sa pointe.

Demain nous prendrons la mer

Ziddhâ et moi n'avons rien de particulier à faire à Tangaar. Le hasard a croisé ma route avec celle d'un pêcheur arrivé dans son voilier de Gourdâl, un port sur la rive opposée à la péninsule du Darmir, et que ses affaires appellent à rentrer par la route. Il est prêt à payer pour que son embarcation soit ramenée chez lui. L'idée me vient que nous pourrions partir tous les deux, Ziddhâ et moi, et laisser ici nos amis à leur congrès.

Je n'ai pas envie de recevoir de l'argent de cet homme qui fait pourtant un point d'honneur à me payer. Je lui propose alors, avec cette somme qu'il veut me donner, de négocier pour moi un fusil à harpon, un masque et un tuba. Je les lui offrirai en repartant. Il pourra s'en servir ou les revendre. Puisque j'accepte son salaire, il n'a plus de raison de refuser un cadeau.

— Tu es sûr de savoir manœuvrer ce voilier ? S'inquiète Ziddhâ.

— Toutes les voiles fonctionnent selon le même principe.

— La mer n'est pas seulement une étendue plane, Jean-Pierre, elle a des rivages, des récifs, et d'autres embarcations la sillonnent. Es-tu certain de nous amener à bon port ?

— Si Dieu le veut, Ziddhâ.

Le 22 mai

En felouque

L'embarcation est un petit voilier de bois, de type felouque, bien moins réactif que ceux de plaisance où j'ai appris, il y a bien longtemps, à manœuvrer. Nous avons dû remonter au vent, et il n'était pas facile de le serrer pour louvoyer dans le chenal parsemé d'îles qui sépare les deux premières parties de la mer.

Le gréement est déroutant sur ces felouques quand on n'y est pas habitué. La voile triangulaire est montée sur une vergue attachée au mat. J'en ai été perturbé avant d'en découvrir les avantages. Le plus dur fut encore de sortir du port, non sans suées, sous le regard inquiet de Ziddhâ. J'en ai encore connues ce soir pour mouiller devant une petite plage de sable fin sans toucher le fond. Mais Dieu est clément et miséricordieux, et je n'ai pas non plus échoué à transpercer de mon harpon un poisson inconnu qui nous a régala. Maintenant, je pense parvenir à entrer au port et à accoster sans dommage.

La felouque dispose d'une installation électrique à la fois sophistiquée et simple. Pas de générateur ni de batterie : une petite girouette en haut du mat alimente une dynamo qui fournit l'alimentation principale. Elle est assistée par une turbine sous la coque, à la proue, que je n'ai aperçue qu'en plongeant, protégée par une petite cage métallique. J'ai donc pu utiliser mon ordinateur, notamment pour me diriger.

De la plage où nous avons fait du feu, on aperçoit sur l'autre rive le massif du Darmir assez proche. Quand nous en naviguions plus près, on n'y distinguait aucune agglomération ni rien qui ressemble à des installations industrielles ou à des terres cultivées, et, la nuit tombée, aucune lumière ne s'éclaire. À l'aube, derrière les premiers massifs couverts de forêts, on voit les lointaines cimes rocheuses que dore la lumière. La masse de leur reflet sur la mer que le vent strie, est étrangement sombre.

La peinture à la souris

Comme je n'ai pas d'appareil photo, j'ai tenté de reproduire le paysage avec un logiciel d'image de synthèse. J'ai téléchargé la carte de la région de Tangaar que j'avais d'abord utilisée pour naviguer. À Tangaar, le Bureau de Cartographie permet de télécharger en source libre des cartes topographiques en deux formats : *Digital Elevation Model* (DEM) et *Spatial Data Transfer Standard*. Mon logiciel peut lire les deux.

J'aurais pu directement la modéliser en trois dimensions si j'avais fait le choix d'une vue aérienne. Pour un panorama à partir du sol, la perspective était trop lointaine, et j'ai dû tricher. J'ai écrasé longitudinalement les massifs rocheux du fond. J'ai placé devant eux des pentes boisées, et une côte plus escarpée au sud-est.

Avec méthode, j'ai réussi assez rapidement. Le plus dur fut d'aligner le plan d'eau et les différents massifs. Ce n'est pas très évident quand on utilise une vue en "fils de fer". Si la base des montagnes lointaines n'était pas cachée par le premier plan, on les verrait flotter très au-dessus du sol.

J'ai trouvé presque sans m'y reprendre la bonne orientation du jour, le ton doré de la lumière, la luminosité de l'eau, la nébulosité, la densité des ombres... La vue finale restait un peu pâlotte. Je l'ai parfaite avec un traitement d'image.

À ma grande surprise, tout cela ne m'a guère pris plus d'une heure. Je doute d'ailleurs que j'y sois parvenu en beaucoup plus de temps. Le geste juste ne tolère ni le tâtonnement ni l'hésitation.

Depuis l'an dernier que je me suis familiarisé avec l'image de synthèse, je me rends compte que la différence avec le dessin à vue est minime, du moins une fois la technique assimilée.

C'est le fruit d'un long travail que de parvenir à ramener le monde réel que l'on a sous les yeux à des surfaces de couleurs. Si nous en sommes capables, les techniques particulières qui consistent à peindre à main levée, à tracer des lignes de fuite, où à dessiner des lignes en trois dimensions à l'aide d'un logiciel, ne constituent pas des activités cognitives de natures bien différentes.

Certes, on pourrait bien dire que le processeur fait ici le travail à la place du peintre. À ce compte, on pourrait aussi bien dire que ses organes sensoriels font ce même travail pour lui. Pourtant, le processeur pas plus que nos organes ne font grand chose, ne font du moins l'essentiel. Dans tous les cas, l'essentiel est notre capacité de « voyance ».

Le programme, le processeur font le travail que leur commande celui qui voit. Ils font aussi bien le patient et machinal travail de la main quand le rendu passe lentement de taches floues aux pixels apparents, à une image lissée. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que ce travail n'était pas si essentiel ? La part d'automatisme, d'application de règles ou le jeu du hasard n'y est pas profondément différente.

J'observe que mes images de synthèse ont un air de famille avec ce que je pourrais faire avec de l'huile et des pinceaux. Je m'en rends compte dans leurs faiblesses qu'elles ne m'aident finalement pas tant à dépasser.

C'est très visible dans une autre image faite à partir de mes souvenirs du trajet vers la mer d'Argod. Je ne suis pas arrivé à distinguer nettement les arbres de la roche au premier plan. Malgré le rendu numérique, la vue reste confuse. Curieusement, l'image en acquiert une facture manuelle. Ce n'est pas le cas de la dernière, comme on peut s'en rendre compte⁶.

6 <http://jdepétris.free.fr/Livres/retour/images/3d.html>

Cahier VIII

Face au Darmir

Le 23 mai

La thèse de Ziddhâ

Sur le pont du voilier, Ziddhâ ne se dénude pas comme moi pour profiter du soleil, au contraire, elle cache jusqu'à son nez sous son large foulard. « Trop de soleil est mauvais pour la peau, un peu lui fait du bien » ai-je beau lui dire.

Ziddhâ m'a parlé de sa thèse de doctorat : *Matière et langage*. Elle travaille en ce moment sur le chapitre consacré à l'éthique : *Éthique matérialiste et éthique du bien-dire*. Elle travaille lentement. L'an dernier, elle en était au chapitre sur le formalisme et l'intuitionnisme. J'y ai travaillé avec elle lorsque nous sommes partis ensemble dans la vallée de l'Oumrouat.

Le formalisme mathématique de Hilbert est un genre de nominalisme qui identifie la mathématique à son langage : les objets mathématiques sont des objets linguistiques, et la discipline est entièrement autothélique.

On peut résumer cela en disant que s'il y a dans les mathématiques matière à expérience, celle-ci ne saurait être que linguistique, ou du moins sémantique. Pour une grande part, c'est une évidence. Pour autant, cette expérience aboutit à la démonstration, c'est à dire à un « c'est ça », dans lequel le « ç » et le « ça » ne veulent pas dire grand chose d'autre qu'un « voilà » (un « vois là »). Je force à peine la traduction du vocabulaire propre de Ziddhâ : *It's this ; that is*.

La conception hilbertienne semble assez facile à tirer vers un matérialisme linguistique. Pour autant nous ne sommes pas très loin d'un idéalisme du signe. Inversement, l'intuitionnisme de Gödel semble de prime abord avoir quelque affinité avec l'idéalisme platonicien. Pourtant l'intuition laisse ici entière la question de la nature ce qui est effectivement intuitionné.

Or le plus intéressant dans cette impasse où était tombée la philosophie des mathématiques au début du vingtième siècle, est la façon dont un disciple de Hilbert, Von Neumann, perturbé par les théories de Gödel, déplaça entièrement la question en inventant l'informatique. C'est à dire en introduisant dans un dispositif matériel tout ce qui relevait d'un formalisme mathématique, avec le succès que l'on connaît.

— Dis-moi, Ziddhâ, c'est nouveau cette idée de rajouter à ta thèse un chapitre sur l'éthique. Tu ne m'en avais pas parlé l'an dernier.

— L'an dernier, je n'y songeais pas encore. C'est toi qui m'en a donné l'idée.

— Moi ?

La crise du matérialisme au vingtième siècle

La mécanique quantique a provoqué une crise du matérialisme depuis la fin du dix-neuvième siècle. Jusque là, deux voies conduisaient à la connaissance de la matière : la chimie et la mécanique. La grande révolution scientifique de la modernité n'avait emprunté que la seconde. La première, la chimie, avait fait de grands progrès à la fin du Moyen Âge, mais elle demeurait irréductible aux modèles géométriques des nouvelles sciences. La mécanique quantique a produit les nouveaux paradigmes qui font des deux disciplines une seule. Elle a unifié la chimie moléculaire et la mécanique des particules.

La connaissance de la matière a évolué, or cette matière elle-même finit par se dissoudre dans cette connaissance.

Qu'était la matière dans l'antique chimie ? Elle était des corps composés que l'on cherchait à purifier jusqu'aux éléments les plus simples ; elle était des corps purs que l'on cherchait à fusionner, à marier pour fabriquer des matériaux composites. On ignorait cependant combien existaient de corps simples.

La chimie s'occupait de matériaux plus que d'une problématique matière. Cette « matière » n'a jamais été qu'une abstraction générique des différents matériaux, comme on dit « le nombre » alors que nous ne connaissons que des nombres particuliers, ou « la couleur » quand n'existent que des couleurs particulières. On pouvait toujours imaginer une matière unique dont seraient faits les multiples matériaux. Une telle conception s'accorde cependant fort mal avec le matérialisme, qui suppose au contraire un nombre fini de matériaux pouvant donner cours à une combinatoire.

La physique ne connaît pas non plus une matière unique, mais des matériaux que caractérisent leurs propriétés mécaniques. Cependant, elle cherche des lois qui s'appliquent universellement à tous. Cette physique s'est affinée en quatre siècles, jusqu'à pouvoir déterminer l'ensemble des éléments simples par leurs propriétés mécaniques.

En cela, il n'y a jamais eu de crise réelle du matérialisme, sauf à en faire la croyance en une matière unique et transcendante. Justement, la réalité de la matière n'a jamais été ailleurs que dans les matériaux, dans les propriétés chimiques et mécaniques des matériaux, et la capacité pour l'homme de les percevoir et de les utiliser.

Bien sûr, on apprécie mieux ces remarques en grimant sur le pont en bois d'un voilier chauffé par le soleil, après avoir surgi de l'eau glacée avec un poisson qui s'agite encore à la pointe de son harpon.

Le port de Gourdâl

La vallée du Bénarophon se jette dans la mer d'Argod, de l'autre côté du port de Gourdâl. La mer ici n'est presque plus salée. On l'appelle le Lac Supérieur. La vallée du Bénarophon s'enfonce en direction du nord-ouest. Elle est coupée après son premier quart par la vallée du Darmir qui donne son nom à la péninsule, à peu près orientée sud-ouest.

On trouve dans Gourdâl l'architecture militaire traditionnelle tassarde, avec ses épaisses tours de pierres surmontées de bulbes pointus. Le bois ici est plus utilisé dans la construction, même des remparts, et donne à la ville un air différent des autres régions. La péninsule du Darmir est peu peuplée, très boisée, et il est assez facile de faire flotter des troncs jusqu'à la mer.

J'ai bien fait d'accepter la proposition du pêcheur. Son bateau n'est pas bien gros mais permet d'y dormir confortablement sous le pont. En accostant à la tombée du jour, nous n'avons pas eu à chercher un hébergement. J'ai échangé à l'auberge trois beaux poissons contre deux repas.

L'Évangile de Thomas

Jésus a dit : Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille. Si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles. Mais moi je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté.

Évangile selon Thomas, 29

Thomas a été appelé « l'apôtre des Parthes ». Les historiens sont divisés pour décider s'il partit d'abord pour la Perse, puis prêcha au-delà de l'Anatolie et de l'Indus, ou s'il descendit d'abord en Égypte, remonta le Nil et s'embarqua d'Afrique vers le Golfe Persique. Ce sur quoi presque tous s'accordent est que son évangile est le plus ancien, et le seul écrit par un apôtre ayant côtoyé Jésus.

On connaît surtout sa version copte retrouvée en Égypte. Il en existe une plus ancienne en farsi. On suppose que la version originale était en araméen.

L'Évangile copte de Thomas appartenait aux Ophites, une église gnostique qui était la branche égyptienne des Naassènes (de l'hébreux *nahash*, serpent), proches des *Cainistes*, appelés encore *Béni Khaïn*. Ils tenaient en grande estime le serpent qui avait offert à l'homme le fruit de la connaissance.

Ses disciples lui demandèrent : Qui es-tu, toi qui nous dit cela ? Il leur répondit : D'après ce que je vous dis, vous ne savez pas qui je suis ? Vous êtes devenus comme les Juifs, car ils aiment l'arbre et haïssent le fruit. - Évangile selon Thomas, 43

L'Évangile selon Thomas ne contient aucune information biographique. On n'y trouve que des paroles de Jésus, la plupart conformes ou ressemblantes à celles des quatre évangiles romains.

— *Dis à mes frères qu'ils partagent les biens avec moi. — Ô homme, qui a fait de moi un partageur ? Se tournant vers ses disciples : Suis-je donc un partageur ?*

Le Christianisme antique au Marmat

Il a existé aux premiers siècles dans le Marmat une littérature constituée de recueils de paroles de Jésus, comparables aux *Hadith* du Prophète. On ne possède aucune indication historique fiable sur eux. Ils contiennent aussi parfois des paroles attribuées aux quatre frères de Jésus : Jacques, Joseph, Simon et Jude.

Simon : Après ma mort, serais-je près de toi en présence du Père ?

Îs'â : Quand tu m'as rejoint, Simon, t'ai-je dit que je t'enseignerai ce qui est après la mort. - Évangile palanzi de Jude

Ces paroles attribuées à Îs'â et son frère rappellent celles du Bouddha Gautama à un disciple qui l'interrogeait sur la réincarnation. Ceci ne plaide pas beaucoup en faveur de leur authenticité.

Le Christianisme se serait introduit dans le Marmat bien avant l'Islam, du vivant de Jésus, après sa fuite de Jérusalem. Le Bouddhisme a cependant largement dominé la vie spirituelle jusqu'au douzième siècle.

Il semblerait que le Bouddhisme et le Christianisme ne furent jamais réellement en concurrence. Les deux traditions sont sur des plans trop différents. Elles n'ont pas le même objet, pas les mêmes pratiques, pas les mêmes concepts, les mêmes méthodes ni les mêmes buts. Chrétiens et Bouddhistes pouvaient entendre et assimiler bien des choses les uns des autres ; les deux traditions n'en suivaient pas moins leur voie sur des plans différents.

Le Bouddhisme était tout prêt à assimiler Jésus, et voulut même en faire de son vivant un Boddhisatva. Lui-même parut de son vivant s'y refuser. L'Évangile palanzi éminemment apocryphe de Jude, le frère de Jésus, lui prête ces paroles : « N'écoutez pas ceux qui me disent parfait. Les créatures du Père sont imparfaites, car elles sont libres et vivantes. Combien plus ses enfants. »

Son frère Jacques aurait dit aussi : « Ne vous souciez pas de l'Éveil. En rêvant, Îs'â marcha sur l'eau. La lumière du Père se révèle sous des images. Si tu vois l'image, tu ne

vois pas la lumière qu'elle cache. Si tu voyais la lumière, elle te cacherait l'image. Le mouvement du rêve brûle l'image dans la lumière. »

Petit déjeuner à Gourdal

J'étais déjà éveillé sur le pont quand la prière de l'aube a retenti. D'ici, j'ai du mal à évaluer la taille de la ville. Elle ressemble à un vieux village de pêcheurs surgi du fond des temps.

Les vieux murs, dont un soleil qui n'a pas encore pointé rosit les pierres, se reflètent dans l'eau.

Si je tourne la tête dans la direction du jour, je vois les installations portuaires plus modernes, avec leurs hangars et leurs grues, où s'alignent de petits cargos en ombres chinoises.

J'ai faim.

On ne mange pas ici des escargots, on mange des criquets. Ça me convient très bien ; je n'ai jamais pu ingurgiter ces mollusques, de quelque façon qu'ils aient été cuisinés, et la simple idée de le faire m'écoeure. Je ne répugnais pas de manger des insectes crus quand j'étais tout petit, à la grande horreur de ma mère lorsqu'elle s'en aperçut et tenta de m'en inculquer la répulsion.

Ici, on ne mange pas les criquets crus. On les fait cuire, et on les vend dans des cornets de papiers ou des barquettes comme des frites. J'en ai pris une double assiette avec de la salade pour petit-déjeuner.

Voir un port sans voiliers de plaisance, sans coques blanches et couleurs vives, voilà à quoi je n'étais plus habitué.

Un chevalier du Marmat

À l'auberge, j'ai fait la connaissance d'un chevalier. Abou l'Gabor est un petit quinquagénaire rondouillard qui a encore belle prestance. Il porte une paire de fines moustaches aux pointes dressées, et le manteau à capuchon de laine traditionnel du Marmat. Son crâne est serré dans un turban de soie noire où est épinglée une sorte de camée surmonté d'un court plumet. C'est un étrange bijou de pierre noire où est taillé un lézard aux contorsions soulignées d'une fin sertissage d'argent qui, le long des doigts et de la queue, rejoint la monture.

Il porte sur la bedaine un long sabre et un poignard. Il paraît pourtant pacifique, même doux, poussant la politesse à la préciosité. Quelque chose du rapace dans les yeux et le nez, que renforce encore la barre de ses sourcils sur un regard acéré, contraste avec cet air débonnaire et un perpétuel sourire de bouddha.

Qu'est-ce qu'un chevalier dans la république contemporaine du Gourpa ? C'est bien ce que je ne suis jamais arrivé à savoir au cours de mes voyages. Je n'étais même pas certain qu'il en existât encore, et voilà que j'en tiens un devant moi.

La chevalerie du Marmat s'apparenterait-elle à un ordre honorifique, comme chez nous la Légion d'Honneur, à une fraternité secrète comme la Franc-maçonnerie, ou aux vestiges d'une vieille aristocratie ? À rien de tout cela semble-t-il.

« Être chevalier, m'assure mon voisin de table, c'est être en possession de capacités qui ne sont pas celles de tout le monde. » Voilà qui nourrit ma curiosité. Quelle sorte de capacités ? Physiques, intellectuelles, spirituelles ?

Un chevalier doit être un lettré, un parfait maître d'arme et un homme de foi. « Si tout ceci est nécessaire, ce ne saurait être essentiel, » affirme-t-il. « Ce qui fait un chevalier, c'est qu'en tout acte, il met sa vie dans la balance, sinon il n'accorde même pas

son intérêt. » Cela reste pour moi abstrait. « Ça ne l'est pas pour les gens d'ici, croyez-moi. »

« Non, répond-il à mon étonnement. Il ne s'agit ni d'effrayer les gens ni de les dominer d'une façon quelconque. C'est une question de posture devant la vie. »

« Si vous cessez d'accorder de l'importance à ce pour quoi vous ne sauriez être prêt à mourir, mon ami, ajoute-t-il avec un sourire jubilatoire, vous verrez naturellement votre sagesse et votre bravoure devenir plus tranchantes et acérées qu'une lame d'acier. Votre esprit deviendra plus libre et plus vif, et votre corps plus détendu et plus prompt. » Il achève sa phrase manifestement très satisfait de lui.

J'avais tenté l'an dernier d'en apprendre plus sur la chevalerie du Marmat et, de là, d'en comprendre mieux ce que fut la chevalerie au cours du Moyen Âge dans toutes les civilisations.

« Aussi loin que vous remontiez dans l'histoire, me dit-il, la chevalerie repose sur une posture personnelle, pas sur une appartenance à une quelconque caste ou communauté. Elle est avant tout une quête et une initiation. Elle suppose donc aussi un armement personnel. » Cet homme ne cesse de me surprendre. Qu'entend-il par là ?

« Pensez à l'armée des Huns, mon ami. Leurs chevaux étaient rapides et leurs arcs puissants. Pensez-vous que ces armes eussent suffi contre des armées qui les dominaient par la tactique, la stratégie, la discipline et la logistique ? La supériorité des Huns tenait à ce que chacun constituait avec son cheval, son arc et son sabre, une unité parfaitement autonome, légère, rapide, et opératoire même en tout petit nombre et coupée de tout commandement. »

« Les empires devaient occuper et administrer les territoires conquis. Les Huns n'avaient qu'à détruire les conditions de cette administration. À cela de petites unités suffisaient, annihilant l'ennemi si elles réussissaient, ou se dispersant sans perte si elles échouaient. »

« Les armées des empires étaient bien incapables de se battre ainsi. Sans état-major ni encadrement, on aurait retrouvé chaque légionnaire endormi sous le robinet d'un tonneau d'alcool ou le ventre d'une prostituée. » Finit-il en un petit rire.

— Vous faites donc remonter aux Huns la chevalerie ?

— Pas si vite, mon ami. Demandez-vous d'abord pourquoi les Huns n'avaient pas à occuper et administrer les territoires conquis.

Sur ces entrefaites, Ziddhâ est arrivée pour emprunter mon portable, et nous nous sommes replongés dans une longue conversation sur l'histoire mondiale du premier millénaire.

Les grandes invasions

En 114, l'empereur romain Trajan envahit l'empire parthe des Indes. En 115, les légions romaines écrasèrent la révolte juive d'Égypte. À peu près à la même époque, elles envahirent la Mésopotamie.

De 132 à 135, Hadrien écrasa la révolte conduite par Simeon Ben Koseva en Palestine. Il fit aussi construire le mur d'Angleterre qui marqua la frontière septentrionale de l'empire romain à son apogée.

Pendant le siècle et demi qui suivit, Rome aura été un immense, riche et puissant empire, bien administré et bien protégé. Le peuple avait du pain et des jeux ; et les lions du cirque, des hommes libres.

La *Pax Romana* fut pour les esprits une paix des cimetières. Jamais sur une aussi longue durée, un empire ne demeura aussi stérile pour ce qui est des sciences, des techniques et des arts.

J'ai appris beaucoup avec mon nouvel ami que j'ai revu l'après-midi. Plus exactement, j'ai moins acquis des informations neuves, qu'un autre regard qui les renouvelle.

« Vous êtes très savant sur la fin du monde antique en Occident, me disait Abou l'Gabor, mais vous cloisonnez trop l'histoire des grandes invasions de celle du Christianisme primitif. Vous ethnicisez trop les premières, et ramenez trop les secondes aux seules décisions de conciles. »

« Vous séparez artificiellement cette première époque de celle de l'explosion de l'Islam, et vous l'isolez aussi de l'histoire des autres civilisations. » Continua-t-il avec son curieux mélange de politesse et de satisfaction excessives. « Avec un peu de jugeote, mon ami, vous en savez assez pour en comprendre bien davantage. »

Abou l'Gabor est un puits de science, et j'ai pris quelques notes sur ce qu'il m'a appris. Il n'a pas cessé lui-même d'écrire pendant que je parlais.

Cahier IX *À Bal Godour*

Le 24 mai

Bal Godour

Gador nous a gracieusement offert l'hospitalité à Bal Godour chez sa femme. La ferme où ils vivent est à la sortie de cette petite agglomération qu'un massif rocheux sépare de Gourdal où nous avons débarqué hier.

Bal Godour serait une condensation de *Bab al Jadid Dur*, « Porte de la Nouvelle Maison », prononcé comme en palanzi : « bab ol gadid dour ». Selon le même principe, d'autres ont vu dans le nom de Bolgobol la déformation et la condensation de « Porte du Nouveau Temple ». Ce qui est sûr, c'est que *bor* signifie bien *porte* en palanzi, et que *bol* ou *bal*, en est la forme génitive.

À dix kilomètres à peine au sud-ouest de Gourdal, Bal Godour est au fond d'une petite plaine côtière cernée par un massif escarpé. Sa situation lui a permis de ne pas être absorbé au fil des temps par la croissance de l'agglomération. Elle lui a aussi interdit de se développer.

De Bal Gobur, on peut se rendre assez facilement à Gourdal par la mer ou par la terre. Quoique raide et sinueuse, la route est large et bien goudronnée. Même à pieds, nous disait Eda, la femme d'Abou l'Gador, il est rare qu'on ait à marcher plus d'un kilomètre avant qu'une voiture ne s'arrête et qu'on vous offre de monter.

Eda est une quinquagénaire qui a conservé la silhouette de sa jeunesse et qui cache coquettement ses cheveux blancs sous son voile. Elle porte sur son mari un regard béat d'admiration, quoi qu'il dise ou qu'il fasse. Elle est pourtant une femme intelligente et cultivée qui ne manque pas de sens critique. Elle ne dépend en rien de lui. Ici tout lui appartient, et même son homme paraît être sa propriété, à l'évidence la plus chère.

Abou l'Gabor a une façon bien à lui de se placer très au-delà de toute possession. Quand il tourne vers Eda son regard de rapace, et lui parle avec son sourire de bouddha, on sent bien qu'il ne voit pas les rides de son visage.

« Qui fait l'ange fait la bête » dit l'adage. Moi, je penserais plutôt l'inverse.

La conversion des Huns au Bouddhisme

Fo T'ou Teng était un missionnaire bouddhiste d'origine kouchan. Il s'installa en 310 à Luoyang, capitale de la Chine occidentale des Jin. L'année suivante, elle était prise par les Huns sous les ordres de Shi Le, qui fonda plus tard la dynastie des Zhao. Fo T'ou Teng devint son conseiller, et initia les Huns au Bouddhisme. Il fit de Ye, la capitale des Zhao, un important centre spirituel.

Ceci se passait un siècle avant l'invasion de l'Europe.

Le Nestorianisme et l'Église d'Asie

J'ai utilisé le début de la matinée à saisir et mettre au propre les notes prises hier à Gourdal avec Gador. Je les ai saisies de bon matin chez lui, me connectant à l'occasion sur l'internet pour chercher des compléments d'information, puis je suis descendu les mettre au propre sur le port.

Le patriarche Nestorius de Constantinople fut condamné par le concile d'Éphèse en 431, pour avoir affirmé que le Christ (*Kristos*, l'oïnt) était un homme et donc, en aucun cas, un dieu. Un demi-siècle plus tard, l'Église de Perse adopta ses thèses officiellement. Elle n'avait pour autant aucun rapport particulier avec Nestorius, ni ne paraissait le connaître davantage. C'est la seule raison pour laquelle on l'appela l'Église Nestorienne : elle-même s'appelait l'Église d'Orient. Elle s'étendit en Asie centrale, en Inde et Jusqu'en Chine.

Bien que les Chrétiens de Perse fussent nombreux et que leur église fut la première à offrir un enseignement théologique à l'université, la dynastie Sassanide (224-632) demeura manichéenne. Partout d'ailleurs où l'Église d'Orient s'étendit, elle fut en opposition plus ou moins ouverte avec le pouvoir. L'entrée de l'empire Perse dans la Communauté (*umma*) musulmane y améliora cependant grandement la situation des Chrétiens. Ils fournirent les principaux traducteurs des textes grecs en Arabe. Peu après, alors que depuis longtemps les Églises de l'Inde du Sud étaient bien implantées, Timothée créa une nouvelle province ecclésiastique au Tibet et sacra un évêque pour la Chine.

La stèle de Si Ngan Fou, érigée en 781, permet de dater en l'an 635 les débuts de l'évangélisation de la Chine. L'Église d'Orient atteint son apogée aux temps du patriarche mongol Yahballaha III (1281-1317). Elle comptait alors quelques deux cents cinquante diocèses, de Chypre à la Mandchourie et du Turkestan à Java.

L'Église d'Orient ne parvint presque jamais à convertir des Musulmans, aussi elle dirigea ses efforts missionnaires dans des régions où le monothéisme n'avait pas encore pénétré. La plupart du temps elle ouvrait ainsi les portes à l'Islam.

L'empire Gupta

La dynastie Gupta a commencé dans le Magadha, ancien nom de Patna, aujourd'hui l'état du Bihar de la République Indienne. Elle réussit à faire cesser les désordres qui régnaient depuis les invasions d'occidentaux dans le nord-ouest au début de l'ère chrétienne. Elle unifia entre 320 et 455 les contrées situées entre l'Himalaya et le fleuve Narmada, au sud. Son déclin commença à l'arrivée des Huns vers 510.

Candragupta I^{er} (prononcer « Tchandragoupta »), souverain d'un territoire resté hors de portée des Occidentaux (Saka, Ksaharata, Kusana), incarnait la tradition indienne face aux étrangers, comme le Candragupta de la dynastie Maurya, roi de Magadha à la fin du quatrième siècle avant J.-C. (Voir mon premier journal de voyage à Bolgobol.) L'année de son avènement (320) fut le point de départ d'une ère qui dura jusqu'au treizième siècle dans l'Inde centrale et au Népal.

Son successeur Samudragupta (335-375) entreprit une série de campagnes à travers l'Aryavarta des Aryens, c'est-à-dire la plaine indo-gangétique, et le Dekkan. Candragupta II (375-414) défit les Saka en 388. Il leur prit la Bactriane, à l'ouest, et il augmenta ses possessions du Bengale à l'est. Quand il étendit son influence sur le Dekkan, l'empire atteignit sa plus grande extension.

L'unité territoriale, la stabilité politique et économique, la tolérance religieuse favorisèrent un épanouissement des lettres et des arts sans précédent. La cour impériale et les maisons aristocratiques protégeaient les artistes, les philosophes et les poètes. Samudragupta lui-même eut le titre de « prince des poètes », et il fut représenté sur ses monnaies sous l'apparence d'un joueur de vina (harpe indienne). Le célèbre poète et dramaturge Kalidasa a sans doute vécu dans l'entourage de Candragupta II à Ujjain. Ses œuvres reflètent l'idéal brahmanique de son époque.

En 454, un an après la mort d'Attila, sous Kumaragupta premier (419-455), l'empire fut attaqué par les Huns Hephtalites descendus de l'Hindukush, et alliés à des rois du Dekkan.

Budhagupta conserva le contrôle de l'empire sur le Bengale au Malava. Les Huns attaquèrent cette dernière province en 484. Leur chef Toramana remporta la victoire d'Eran en 510, qui marqua le début de la chute des Gupta.

Le mythe de l'extériorité

Le vent du sud déchire et balaie un ciel couvert. Des zones sombres et d'autres claires courent sur la mer et les côtes. L'écran de l'ordinateur paraît s'éclaircir quand l'ombre d'un nuage bas passe sur moi, et s'assombrir quand revient le soleil, précédé et suivi par une petite rafale.

Ces légers coups de vent, je les vois de très loin s'avancer en ridant la surface de l'eau, et c'est comme si mon toucher s'étendait jusqu'à l'horizon.

J'ai écrit directement ces lignes au clavier devant la mer, sur le port de Bal Godour.

Impression directe et savoir

Bal Godour dégage une impression contradictoire d'isolement dans son écrin rocheux, et de proximité avec la ville qui en est à peine cachée. On la sent proche pourtant dans ce petit espace côtier ; l'étroite plaine qui s'élève très vite pour céder la place aux éboulis et à la forêt, serait bien insuffisante à elle seule pour nourrir le gros village.

Les magasins sur le port, proposent trop d'objets de décoration, de souvenirs, ou de vêtements peu adaptés à la vie en plein air. Il y a aussi trop de restaurants et de cafés. Beaucoup d'habitants gagnent leur vie ailleurs. Des marins et des dockers, s'entassent sur des embarcations qui appareillent au matin et rentrent le soir. D'autres personnes viennent ici se détendre et n'y habitent pas.

Le concept de porte

Le concept de « bor » (porte), au contraire de chez nous, ne contient pas en palanzi l'idée d'ouverture et de fermeture. Il désigne plutôt une limite et le passage par où la traverser.

« Bor » aurait la même racine aryenne qui a donné « bord ». J'ai peine à le croire, car le français « bord » vient du francique, où il signifiait « planche ». C'est l'origine du mot « bordel », littéralement : cabane en planche. Il peut aussi venir de l'occitan « bordiga », enceinte de bois en croisillons destinée à maintenir captif le poisson. Il est bien aussi possible que « bord » soit dérivé de l'arabe « burdj », fortin, qui a donné l'allemand « Burg » et « Burger » (citoyen), avant de passer dans le français sous la forme de « bourg » et de « bourgeois ». Abou l'Gador a été bien en peine de me donner le mot aryen qui serait à l'origine de tous ceux-ci.

La dissertation de Gannah

Gannah, la fille d'Eda et d'Abou l'Gador, m'a montré le sujet de sa dissertation de philosophie : *Le bout, comme le côté, font partie de ces choses dont, lorsqu'on en a une, on peut être certain d'en avoir au moins une deuxième. Ceci est-il plutôt une observation naturelle ou une observation grammaticale ?*

Gannah m'interroge sur mon étonnement. « Si j'avais eu à traiter un tel sujet à ton âge, lui expliqué-je, j'aurais été très embarrassé faute d'avoir un seul philosophe auquel me référer. »

« Desquels te servirais-tu aujourd'hui ? », me demande-t-elle. « De Wittgenstein et de Gorgias, d'abord... » Dis-je. Puis, en réfléchissant un peu : « Je ferais peut-être aussi allusion à *la Logique* d'Arnaud et de Nicole, à leur critique de la dialectique et à leur usage des concepts de *definitio nomini* et de *definitio rei*. »

« Pour moi, c'est du latin », me répond-elle.

Agdoul

Agdoul est le fils d'Abou l'Gabor. Il est étudiant à Tangaar. Il entend bien suivre les pas de son père dans la chevalerie, tout en menant des études d'ingénieur et en se consacrant à son œuvre plastique. Ce n'est pas pour lui du dilettantisme : ces voies n'en font qu'une, et forment un alliage consistant.

Agdoul habite un petit bungalow, pour ne pas dire une cabane, attenante à l'écurie. De là, il veille sur les quatre montures qu'il entraîne quand il n'est pas à Tangaar. Ce ne sont pas ses parents qui l'ont cantonné là. Il en a de toute évidence fait son repère de longue date.

L'unique pièce est pauvre, quoique chaude. Le sol, les murs, le lit, sont couverts de tapis ou de tissus matelassés. Un sabre et un arc sont accrochés au-dessus de l'ordinateur. Une selle et un harnachement jonchent le sol devant le lit.

L'œuvre plastique d'Agdoul

« L'image numérique est en train de bouleverser le jugement esthétique, » nous dit Agdoul. « La photographie avait déjà commencé à le faire aux temps de l'impressionnisme, malgré une étanche frontière vite tracée avec les arts plastiques. L'image numérique maintenant balaie cette frontière. »

Les images qu'il nous montre sur mon écran pourraient être qualifiées de réalisme fantastique : formes hyperréalistes aux textures d'écaille, de fourrure ou de plume, se contorsionnant à la surface de mers aux rivages hiératiques. Textures, reflets, transparences, diffraction. Il en résulte une impression sonore, plus encore que cinématique.

« Baisse la résolution » me demande-t-il. Je passe à 256 couleurs et à 640 points par pouce. L'image n'en est pas changée. La machine avec laquelle il travaille n'est d'ailleurs pas très puissante, moins que la mienne. Ses 116 mégahertz lui suffisent amplement. Même gonflée, sa mémoire vive ne dépasse pas 48 mégaoctets.

« Comment conçois-tu ce bouleversement du jugement ? » Lui demande Ziddhâ.

« L'image numérique ne renvoie pas la lumière, constaté-je d'abord. La lumière vient de l'intérieur, comme d'un vitrail. — Il n'y a pas d'intérieur, me corrige Agdoul. Lumière et image sont de simples variables numériques. »

Cette remarque me rappelle les notes que j'ai prises ce matin sur le port. Je conçois mieux ce que je tentais de saisir : que le monde n'est pas proprement extérieur.

« Cette autonomie de l'image envers son support, insiste-t-il, lui donne comme un surcroît de réalité, même quand elle est imprimée, et même quand l'impression n'est pas très bonne. Elle a une réalité, pas seulement un effet réaliste. »

J'observe qu'il a le regard de son père, d'une attentive acuité, qui me paraît moins contraster maintenant avec ce même air débonnaire.

Je n'ai pas le temps de lui demander ce qu'il entend par réalité : « L'image réelle n'a ici aucun objet virtuel, continue-t-il. Il n'existe donc pas davantage d'objet réel qui produirait une image virtuelle. Objet réel et image virtuelle ne sont rien d'autre au fond que des algorithmes, des objets mentaux. »

Sans doute : une surface optique ne saurait tracer la limite entre un intérieur et un extérieur.

« Sinon, ajoute-t-il comme s'il lisait mes pensées, ils ne seraient que des points lumineux sur un écran, ou encore des points colorés sur du papier. Prétendre que nous voyons ces points n'a pas de sens. C'est comme si l'on disait qu'en écoutant de la musique on entend des touches pressées ou des cordes pincées. C'est tout sauf cela que l'on voit ou entend. »

Le 25 mai

Rencontre à Gourdal

J'ai accompagné Agdouï à Gourdâl où il devait prendre le train pour Tangaar. Dans le hall de la gare, après avoir quitté le quai, j'aperçois une silhouette qui m'est familière : Hammad Fardouzi, l'imam de la vallée de Bor Argod. J'avais complètement oublié qu'il devait venir en pèlerinage sur le tombeau de Jésus.

J'avais même oublié que l'étrange figure du Christ (*Kristos*, l'oint) dans le Marmat avait largement contribué à m'attirer où je suis.

Je me demande bien pourquoi Leonard Cohen a pu chanter, dans *Suzanne*, un Jésus si proche de celui-là :

Et Jésus était un marin quand il marcha sur l'eau.

Et il veilla longtemps du haut d'une tour de bois solitaire.

Et quand il fut certain que seuls les hommes ivres le voyaient,

Il dit : « Tous les hommes seront des marins maintenant jusqu'à ce que la mer les libère. »

Mais lui, lui-même, fut brisé, bien avant que le ciel ne s'ouvre, il sombra sous votre sagesse comme une pierre.

J'ai interrogé Hammad, lui qui est un savant, sur la signification de ces vers. À cause de son faible niveau d'anglais, j'ai dû les lui traduire en arabe, qu'il connaît mieux que le français.

« Beaucoup de phrases débutent par *wa* et *lakin* », observe-t-il. « Et alors ? »

« Ce sont des conjonctions de coordination, en anglais », m'explique-t-il. « Les conjonctions servent, comme leur nom l'indique, à coordonner des propositions. Aussi on ne les emploie pas, dans les langues européennes, pour débiter une phrase. »

« En arabe, c'est différent, poursuit-il en français, ces mots servent souvent d'attaque pour la pensée. Ils ont une similitude grammaticale avec des adverbes comme "alors", ou "par". » Et il se met à réciter la sourate de *l'Aube* (*Wa al douha...*) « Beaucoup de phrases du Coran, continue-t-il en arabe, débutent par *wa* ou par *lakin*. On dirait que le texte que tu m'as traduit a été écrit directement en arabe ou dans une langue sémitique. »

« Ça m'étonnerait, mais tu me fais remarque que le mode *parfait* avec lequel j'ai traduit le *preterit* anglais lui donne une ampleur dans laquelle il semble mieux déployer sa signification. »

Encore une fois, je constate la rapidité avec laquelle ici tous les sujets de conversations finissent par en venir au style et à la grammaire. Comme j'en fais la remarque, Hammad m'apprend qu'à la table derrière, dans le petit café où il m'a entraîné pour attendre sa femme Jamila, le groupe de cheminots commente une traduction d'un

poème de l'arabe en palanzi. L'un d'eux a trouvé l'artifice de changer l'ordre des mots de sorte que la rime tombe sur les déclinaisons verbales et non plus nominales.

Cahier X *À propos de temps et de musique*

Le 26 mai

Un barbare en Asie

Mon pêcheur n'est toujours pas rentré. L'un de ses fils m'assure que je peux continuer à me servir du voilier. J'ai alors pensé convoyer Hammad et sa femme pour la dernière partie de leur trajet.

Je tiens à payer la location, mais le fils s'y refuse. Comprenant qu'ici les négociations financières se mènent d'une façon tout opposée à ce qui se pratique presque partout ailleurs sur la planète, j'insiste jusqu'à ce qu'il cède, après avoir toutefois sensiblement diminué la somme que je proposais.

Dans son ouvrage *Un Barbare en Asie*, Henri Michaux écrivait : « Au dix-huitième siècle, un grand auteur chinois se creusa la tête. Il voulait un récit absolument fantastique, brisant les lois du monde. Que trouva-t-il ? Ceci : son héros, sorte de Gulliver, arrive dans un pays où les marchands essayaient de vendre à des prix ridiculement bas, et où les clients insistaient pour payer des prix exorbitants. »

Finalement, son auteur était peut-être bien venu voyager dans la région, au-delà du Turkestan.

Le temps, la durée et le tempo

Nous allons donc embarquer tous les quatre vers le Darmir. Ziddhâ et moi laisserons ensuite nos pèlerins finir seuls leur voyage et nous les attendrons pour le retour. Enfin, peut-être, car Hammad est bien incapable de me donner une date.

« Ne nous attendez pas si vous voulez rentrer. » Est-ce parce qu'il ne souhaite pas vraiment notre présence ? Je le comprendrais sans m'en vexer, compte tenu du caractère spirituel de leur voyage. Pourtant je ne le crois pas. Il me le dirait sans autre manière. Il ne veut pas se fixer de temps.

Pour une raison ou pour une autre, dans le Marmat, on sait quand on est parti, on ne sait jamais quand on va arriver. Il est très dur d'avoir un emploi du temps serré. L'ordinateur personnel rend alors de très grands services, et je suppose que ce n'est pas la moindre raison de son succès ici. Avec l'ordinateur personnel et l'internet, il n'est plus nécessaire d'avoir ses proches, ses collaborateurs ou ses compagnons sous les yeux.

L'internet a largement pris la place du téléphone filaire, qui était déjà bien développé. Le téléphone portable, lui, est presque totalement ignoré. On n'a pas ici un caractère à aimer être dérangé. On sait que chacun trouvera l'occasion de relever quotidiennement son courrier, et c'est bien mieux que de l'interrompre quoi qu'il fasse, le réveiller ou le sortir de la douche.

On n'a même pas tenté ici de découvrir combien le temps perdu au téléphone peut devenir vertigineux. C'est en réalité moins du temps comme durée, que le temps comme tempo, comme rythme, comme mesure qui est le plus cruellement détruit. (Que serait la durée sans la mesure ?)

Restez longtemps à portée de sonnerie, et vous verrez que le téléphone ne tarde pas à défaire le schème spatiotemporel sur lequel se trame votre rapport au réel. Votre appréhension de ce qui compte ou non à vos yeux, des causes ou des effets lointains ou

proches, et même votre capacité de réflexion ou votre attention perpétuellement interrompue, se brisent.

Le contenu d'une conversation téléphonique est généralement faible pour une durée excessive. On parle souvent plusieurs minutes pour ce qui s'écrirait en trois lignes, et je crois que personne ne saurait dire au combiné ce qu'il pourrait rédiger en un feuillet.

Le pire est que l'intoxiqué finit par ne plus savoir lire. « passez-moi un coup de fil que l'on se voit » m'a-t-on parfois répondu à un courriel dont le texte et les pièces jointes étaient parfaitement circonstanciés.

Je ne crache pas volontiers sur une occasion de trinquer, mais il ne s'agit jamais de cela. Je sais aussi qu'il est toujours possible de meubler une conversation, ou d'impressionner son interlocuteur par de belles paroles. Il l'est beaucoup moins d'aligner des phrases par écrit quand on n'a rien à dire, ni quelqu'un en face de soi dont on guette les réactions, et dont on sait qu'il pourra relire et réfléchir.

Je reçois chaque jour des dizaines de courriels. Quelques-uns sont de la publicité que je peux jeter sans lire. Le reste est très largement constitué d'informations ou de débat qui n'attendent pas de réponses particulières. Dans le cas inverse, quelques mots suffisent qui ne demandent pas de longues réflexions. Sauf pièces jointes volumineuses, lentes à transiter, cela s'expédie en un quart d'heure.

Seuls quelques rares messages m'entraînent à des lectures, des réflexions et une rédaction longues et attentives, que je dois parfois étaler sur plusieurs jours. Voilà ce dont l'usager du téléphone finit par se rendre incapable.

La transmission de données à la vitesse de la lumière ne peut faire oublier que le temps de recherche, de réflexion et d'écriture est à peu près incompressible. Justement, il n'est pas qu'une durée, il est aussi un mouvement, un rythme, une mesure, qu'il n'est pas avisé d'interrompre.

Il n'est pas recommandé de relever son courrier quand on songe à quelque autre chose, ou encore lorsqu'on s'apprête à se coucher. Une impression désagréable et déstabilisante peut advenir que l'esprit se brise et s'éparpille dans la multitude de propos et de préoccupations parcellaires.

Il est à l'inverse des moments où cette diversité nous renforce, relativisant au contraire les trop nombreuses sollicitations, nous ramenant à nous-mêmes qui en sommes le pivot, et nous unifiant davantage.

Oui, je suppose que ce n'est pas notre présence qui troublerait Hammad dans son recueillement ; seulement la perte de son temps, de son tempo.

Cofarnagh

« Il n'y a jamais eu de chevalerie dans le Marmat, Jean-Pierre. » M'assure Hammad.
« Ton hôte a dû s'amuser de toi. »

Pourquoi rien n'est-il jamais simple et clair, et ne peut-on jamais être sûr de rien ? A-t-il seulement existé une chevalerie en Europe ? Et qu'est-ce que cela pouvait-il bien vouloir dire ? « La chevalerie est d'origine romaine, continue-t-il. Tu devrais le savoir mieux que moi. »

Nous avons accosté en fin d'après-midi sur l'île de Cofarnagh, à mi-chemin entre les deux rives, et nous allons y passer la nuit.

« Les chevaliers romains étaient des patriciens, » reprend-il en ramassant du bois sec près de moi pendant que je vide les poissons. « Ils possédaient leurs chevaux et s'équipaient à leur frais pour la guerre. C'est toi-même qui me l'a appris l'an dernier, en

me parlant de ce chevalier marseillais qui était aussi un philosophe stoïcien venu en Orient. » (Voir *À Bolgobol* [Cahier 31](#))

Lui ai-je vraiment dit cela, dont je ne me souviens plus, et ne suis plus du tout sûr ? « Alors pourquoi Attila a-t-il passé des années à Rome pour y enseigner la tactique de cavalerie ? Demandé-je. « Ça ne prouve rien » me répond-il. Je l'admets

« L'histoire est insondable, » ajoute-t-il en marchant avec moi vers les femmes qui ont ramené du bateau des condiments et des couverts. « Comme une image fractale, son dessin change selon la distance à laquelle on la regarde. Il n'y a aucune limite en un sens comme dans l'autre. Il n'y a donc aucun point d'où nous pourrions voir l'Histoire vraie. »

L'île de Cofarnagh n'est pas bien grande : à peine plus d'une centaine d'hectares. On arrive de l'est en face d'une falaise de basalte sombre fendue par le milieu, d'où un petit torrent tombe en chute.

Devant elle, un large cône de déjections datant du pléistocène s'avance sur la mer, traversé par une incision torrentielle. Nous avons accosté là pour profiter de l'eau douce, ignorant le village, invisible d'ici, sur l'étroite plaine côtière plus loin au nord-ouest.

Où le cours d'eau rejoint la mer, les courants ont dessiné une petite crique sablonneuse. Nous y avons échoué le voilier.

Croire aux faits

« C'est surtout, dis-je en l'aidant à allumer le feu, que l'histoire est moins celle des événements que des rêves qui les ont suscités, et des nouveaux qui les programment. Les historiens croient souvent qu'ils vont découvrir l'histoire véritable derrière les textes qui en témoignent. Mais il n'y a rien derrière, sinon des faits bruts et dépourvus de sens. Dans le meilleur des cas, on découvrira des techniques, mais il nous manquera la trace des cheminements de l'esprit qui les auront fait émerger. Pour comprendre l'histoire, on doit cesser de croire aux faits. »

« Aux fées ? » s'étonne Hammad.

Dans la République Tasgarde, les richesses appartiennent aux femmes

Dans la République Tasgarde, la plus grande partie des richesses est possédée par les femmes. C'est surprenant : les hommes ne possèdent presque rien. Ils habitent chez elles et, s'ils doivent se séparer, ils quittent le domicile les mains vides, peut-être avec leur voiture, leur vélo ou leur cheval.

Ils ne se retrouvent pas pour autant à la rue. Tous les hommes ont un toit quelque part : garage, atelier, magasin, bureau, laboratoire... où ils ont installé un coin habitable dans une dépendance ou une mezzanine. Ils ont aussi parfois des foyers collectifs près de leur entreprise, souvent aussi des lieux loués à plusieurs. Ils y ont leur établi, leur fusil, leur canne à pêche, leur ordinateur...

Ils en sont rarement propriétaires. On ne sait la plupart du temps à qui ces lieux appartiennent. Ils les louent à plusieurs, se les prêtent, s'hébergent dans leurs déplacements, en changeant...

Mon hôte n'était pas une exception. Ce sont généralement les femmes qui héritent les biens immobiliers à leur mariage, créant ainsi une transmission matrilineaire des biens. Hammad lui-même habite chez Jamila et a gardé un pied-à-terre attenant à la mosquée de sa vallée. Nous avons été logés chez elle l'an dernier.

Cette manière de vivre s'est fortement accentuée chez les deux dernières générations. Elle est un retour aux modes de vie traditionnels. Les hommes d'ici, et peut-être d'ailleurs, ont toujours été attirés par des activités et des mœurs collectives. Les femmes, elles, sont plus préoccupées de leur confort ménager et de leur propre progéniture. Il en résulte à la fois un renforcement des différences entre les sexes et une relative égalité.

Cette dernière avait commencé à être menacée par un mode de vie qui s'occidentalisa depuis le dix-neuvième siècle. Il donnait une importance démesurée au couple tout en faisant de l'homme le chef absolu du ménage, détenteur de tous les droits et de tous les biens, tout en le dépouillant de ses penchants virils.

La seule propriété qui intéresse réellement un homme est celle de ses moyens de production, c'est à dire celle qui garantit un pouvoir et détermine la nature de celui-ci. Si un tel pouvoir s'exerce sur d'autres hommes, il génère au moins autant de dépendance pour qui en profite que pour qui le subit. Ici, comme ailleurs sans doute, les hommes ont plutôt le goût d'accroître leur pouvoir commun sur le monde, de s'entraider et d'élaborer des projets trop ambitieux pour l'individu seul.

Les rapports amoureux viennent opportunément leur rappeler qu'ils sont des personnes à part entière et les prévenir de s'oublier dans une entité collective. En même temps, ces amants qui leur échappent, guérissent les femmes de la morbide fascination que ne manque d'exercer sur elles un enfant.

La Perse et la Grèce

Les Perses conquièrent la Grèce d'Orient. La conquête de la Perse par Alexandre était tout aussi bien, n'en soyons pas dupes, la conquête complète de la Grèce par les Perses. Alexandre se fit pour l'essentiel le successeur de Darius, et l'Empire Hellénistique était toujours pour l'essentiel l'empire Iranien.

En fin politique, Alexandre cultiva l'ambiguïté sur qui était conquis et qui était le conquérant. Il encouragea les mariages et les diverses alliances pour que la question devienne proprement indécidable. Il excentra même la capitale à Alexandrie. Le véritable centre demeura pourtant Persépolis. Les Athéniens finalement ne s'y trompèrent pas, et ce fut eux qui s'insurgèrent.

Loin de faire disparaître l'Empire Perse, l'Empire Hellénistique fut peut-être son apogée, à moins que ce ne soit les premiers siècles de l'Hégire.

Les cultures Perse et Grecque étaient bien plus proches que le laisserait d'abord croire la trop visible différence entre l'immense empire et les petites citées autonomes. On exagérera sans doute le despotisme théocratique de l'un par opposition à la seule démocratie athénienne, qui n'en était d'ailleurs plus une sous Alexandre.

C'est vite oublier que les citoyens libres d'Athènes tenaient une bonne part de la population en esclavage, et que Socrate y fut condamné à mort pour avoir voulu introduire d'autres cultes dans la cité. À côté, malgré le vague statut de religion impériale qu'avait son monothéisme mazdéen, la Perse pouvait être dite laïque, puisque les croyances les plus diverses y avaient droit de cité et d'ouvrir leurs écoles.

La civilisation gréco-iranienne et la musique

En fait, la différence entre la Perse et la Grèce était peut-être comparable à celle entre l'Europe et les États-Unis d'aujourd'hui, c'est à dire faible et superficielle.

Les points communs étaient plus importants. Le principal à mes yeux était encore de faire une seule discipline de la musique, des mathématiques et de la gymnastique, et de lui donner une telle importance. Les hommes la pratiquaient dans des lieux semblables : les gymnases pour les Grecs, les *zourkhanéh* (maisons de force) pour les Persans. Je crois que c'est là une constante pour tous les peuples indo-européens au-delà de la vallée de l'Indus.

Au fond, nul ne sait grand chose de cette triple discipline. Je conçois bien moi-même les rapports étroits entre la musique et les mathématiques. Je comprends aussi ce que serait l'union de la musique et de la gymnastique : la danse. Je conçois plus difficilement

ce que serait pratiquement une discipline qui ferait les trois à la fois. D'autant que les Perses semblaient la pratiquer avec des armes.

Les Perses n'étaient qu'un peuple, établi dans la région de la Chiraz actuelle, qui unifia un empire bien plus vaste, les Grecs et leur langue prirent l'intérim pendant quelques générations, entre la dynastie des Achéménides et celle des Sassanides qui, presque mille ans plus tard, se convertit à l'Islam. Là encore, la civilisation iranienne donna sans doute plus qu'elle ne reçut.

Non, en devenant musulman, le monde iranien ne devint pas arabe. Plutôt le monde arabe, et avec lui le monde méditerranéen, devint-il plus iranien, et peut-être plus grec aussi. Les plus grands philosophes hellénisants de l'Islam étaient iraniens.

La musique iranienne

Il est clair que c'est en Iran qu'est née ce qu'on peut appeler la musique arabe. À moins que ce ne soit l'Islam qui réinventa la musique iranienne en lui faisant atteindre, par la sobriété, sa plus haute pureté. Les Arabes trouvèrent en Perse une culture, notamment musicale, bien plus avancée que la leur, et des instruments de musique plus perfectionnés. Les musiciens persans se répandirent alors partout à la suite de l'Islam, avec leur notation, leur théorie et leurs instruments.

La religion d'Abraham n'a jamais été favorable à la musique ni aux arts d'agrément, qui furent toujours exclus du culte. « Pour ces raisons, dit *L'Histoire de la musique* de La Pléiade, la musique persane, à partir de l'Islam, fut réduite en fait et en théorie à la monodie. Mais combien elle s'enrichit et elle s'affina ! »

Dans un esprit pythagoricien, l'Iran a très tôt associé la musique aux sciences, lui consacrant des chapitres importants dans les traités de philosophie, avec la physique et les mathématiques. Les Musulmans épurèrent leur musique de ses vains ornements. Ils construisirent une théorie originale et renouvelèrent les bases mal établies ou oubliées.

J'ai trouvé sur le net un site de la région sur les sources iraniennes de la musique du Marmat. Il cite en les traduisant en anglais de nombreux travaux du musicologue iranien Mahdi Barkachli. (*L'Art sassanide, base de la musique arabe*, Presses Universitaires, Téhéran 1947 ; *L'Évolution de la gamme dans la musique orientale*, Compte rendu du colloque international de l'académie musicale, Marseille 1958 ; et sa collaboration à *L'Histoire de la musique*, La Pléiade, Paris 1960.)

« Comme les doigts appliqués à raccourcir les cordes, les ligatures ordinaires étaient au nombre de quatre, nommées la *sabbàba* (index), la *vastà* (médius), la *bincir* (annulaire) et la *khincir* (auriculaire). Avec la *motlaq*, la corde libre, cela faisait sur chaque corde cinq sons, mesurés de la manière suivante : *motlaq* (ut, 1/1), *sabbàba* (ré, 88/9), *vastà*, *bincir* (mi, 64/81), *khincir* (fa, 3/4). »

« L'intervalle *matlaq-bincir* (ut-mi) était une tierce majeure (81/64), restant toujours fixe, tandis que l'intervalle *matlaq-vastà* variait autour d'une tierce mineure. »

« Pour obtenir cette *vastà*, selon le principe diatonique, on prit en premier lieu un son plus grave d'un ton que celui de la *khincir* (fa), soit 32/27. C'est un son équivalent au mi-bémol de Pythagore ; entre lui et la *sabbàba* (ré) il y a 256/243, intervalle égal à celui de *bincir-khincir* (mi-fa), c'est à dire un demi-ton diatonique de Pythagore. » (*Histoire de la Musique, La Pléiade*)

Cahier XI

Pèlerinage dans le Darmir

Le 27 mai

Balinka

La péninsule du Darmir semble coupée du monde ; pas de route goudronnée, pas de voiture, pas même de vélos. Balinka n'est qu'un village au bord de la mer. Ses maisons de pierre sont pourtant hautes. Elles ont cette architecture massive si propre au Marmat. Ce sont de simples parallélépipèdes, aux larges fenêtres ouvertes sur le sud-est, qui peuvent atteindre cinq étages. Quand on les voit de la mer, échelonnées le long des pentes, elles paraissent bien plus hautes encore, monumentales, écrasantes.

Beaucoup datent du dix-septième siècle, certaines sont bien plus anciennes, m'a appris Hammad, d'autres contemporaines. Rien de précis ne les distingue. L'architecture s'est figée ici depuis très longtemps.

Je suis surpris qu'une communauté si petite ait bâti depuis tant de siècles des immeubles qui ne semblent pas à sa portée. Un bâtiment de pierre de quatre hauts étages exige une connaissance de la statique et des matériaux, ainsi que des matériels de terrassement et de levage dont je ne vois pas la trace dans ce coin perdu.

Le village s'est peut-être dépeuplé après une période de splendeur. On n'en distingue pas la trace non plus. Il devrait en rester des ruines, des maisons délabrées et abandonnées, comme dans toutes les agglomérations qui se sont vidées de leurs habitants.

Bien que tout le long de l'année beaucoup de pèlerins passent par Balinka, on n'y trouve pas d'hôtel. On loge chez l'habitant. J'ai laissé mes amis trouver leur hébergement. Moi, je reste sur le bateau. Les vagues y bercent trop agréablement mon sommeil.

Après relecture

Je relis souvent les notes de mon journal. Quelques-uns de mes proches y voient du narcissisme ; d'autres une obsession de la correction et de la retouche. Quel que puisse être le plaisir, parfois bien un peu amer, que me procureraient mon narcissisme ou mon obsessionnalité, ce ressassement m'instruit, et c'est bien cet enseignement qui nourrit ma véritable jouissance.

Tout dépend moins de ce que l'on perçoit ou apprend que de la façon dont on le recompose. Tout est donc dans la façon d'ordonner ses observations et ses réflexions, sinon elles se dessinent et s'effacent comme des rides sur l'eau, comme la forme des nuages.

Pourquoi ne pas les laisser couler et se perdre ? N'est-ce pas là au fond le secret de la vie ? Oui et non.

C'est une grande jouissance de sentir une vague envelopper et emporter son corps. C'en est sans doute une plus puissante que de la sentir durcir sous sa paume, jusqu'à soutenir son élan.

Ne nous y trompons pas : ce n'est pas seulement le geste, le mouvement, la vitesse qui ici sont en jeu ; c'est aussi l'entendement, c'est aussi ce que désigne ce vieux mot

français remis au goût du jour : *cognition*. On oublie volontiers que le cerveau est le véritable organe de la jouissance, qui coordonne tous les actes et les percepts, pour les projeter le long de la colonne vertébrale jusqu'à l'érection.

Oublions le *viagra*, les cornes de rhinocéros, les ailerons de requin et le fenouil : regardons, écoutons, sentons, touchons et agissons sur le monde. Et cessons en même temps de nous soucier de nos érections : c'est en réalité un peu plus haut que ça se passe.

Ordonner n'est pas seulement classer, comme on met des fichiers dans des dossiers, et ceux-ci dans d'autres. Et pourtant, c'est aussi cela.

Il suffit de comprendre comment fonctionne le corps : un son n'est pas une odeur. Pendant qu'un organe identifie une présence moléculaire, un autre distingue un faible ébranlement du milieu. Ce ne sont pas les mêmes choses, et nos yeux resteront insensibles à l'un comme à l'autre. Ce n'en est pas moins une réalité compacte que je diffracte ainsi, et c'est comme unité que je la perçois, la comprends et la travaille, pas comme des paquets de données que pourtant je décompose et ordonne.

Moi, corps et esprit, je décompose le monde, je range, je classe, je sépare et je hiérarchise ; et pourtant cette décomposition ne vaut que si en même temps je recompose. La hiérarchie ne vaut et ne fonctionne que si elle est immédiatement brouillée dans une « interarchie ». L'ordre ne vaut qu'à féconder le chaos.

Naturellement, c'est l'ordonnance qui crée ce chaos, et pourtant l'ordre est toujours battu de vitesse. Le chaos est toujours là avant lui. Celui qui voudrait que l'ordre ordonne le chaos, voudrait battre son ombre à la course.

La profusion du monde aurait-elle surgi, surgirait-elle encore, d'un ordre ou d'une loi, donnés par quelque principe créateur ? Ou au contraire, l'ordre serait-il une émergence du chaos ? Mon expérience quotidienne m'enseigne tout autre chose : c'est *moi* qui ordonne. (Je ne dis pas moi seul, ni même « l'homme ».)

Et ce n'est pas facile : c'est résoudre perpétuellement de petits problèmes qui n'ont en eux-mêmes rien d'exaltant. Au mieux, ils le deviendront lorsqu'ils auront produit des dispositifs de gestes machinaux, quand on fera corps avec la parole de la langue apprise patiemment, la monture domptée, l'instrument, le véhicule, le clavier, l'arme... On ne calculera plus, on ne pensera plus, on *fera corps*.

Pour en arriver là, combien de gestes auront été répétés, d'énigmes résolues, combien de tables de multiplication, de déclinaisons, de solfège, combien de gestes maladroits, de manuels et de lexiques consultés.

Nos extases seraient-elles au prix de tels efforts sans éclat ? Je ne vois pas les choses ainsi. Je crois que les extases sont dans ces efforts-là, comme ceux d'un adolescent maladroits qui tente de dégrafer un corsage.

Je fus déçu enfant, la première fois que l'on me laissa tirer au fusil dans une foire. On doit apprendre à viser, à ne pas bouger, à compenser le recul. Il ne suffit pas de tendre l'arme vers la cible en y croyant, du moins au début. On doit être patient, attentif, astucieux, réfléchi. Ça ne se fait pas seul ; ou après, plus tard. Même d'un animal domestique, on ne se fera pas obéir sans stratagèmes.

Et si l'on ne trouve pas son plaisir là, dans le tâtonnement, la recherche obstinée, la victoire patiemment gagnée, le trouvera-t-on dans le geste devenu machinal, le réflexe, la virtuosité ? Si le but était là, on ne finirait pas par l'abandonner à des machines.

Le 28 mai

En route

Il ne faudrait pas croire que la présence du tombeau de Jésus dans la vallée du Bénarophon fasse du Darmir une terre chrétienne, ni que tous les pèlerins le soient. Des fidèles de toutes les religions habitent ici ou y passent.

Il n'est pas rare de les voir partir par les chemins de terre, accompagnés d'ânes et de mulets qu'ils louent à Balinka, formant des groupes disparates. C'est à l'un d'eux que nous nous sommes intégrés.

J'ai finalement décidé de suivre les pèlerins. Ziddhâ ne comprenait pas pourquoi je m'y étais d'abord refusé. La raison en était pourtant simple : j'éprouvais une gêne à accompagner Hammad et Jamilla dans un voyage qui était pour eux spirituel, quand il était pour moi essentiellement touristique.

« Quelle importance ? » m'a demandé Hammad quand je le lui ai avoué. « Qu'il s'agit soit pour toi un personnage historique, et que tu ne croies pas un instant qu'il soit mort ici, ne change pas grand chose. Le rapport de chaque homme à sa foi est irréductible à celui d'un autre : ce n'est pas ce qui les empêchera d'être ensemble. »

Je m'en rends bien compte maintenant en voyant le groupe auquel nous nous sommes mêlés. « Souhaiterais-tu seulement satisfaire ta curiosité, a-t-il dit encore, au nom de quelle vaine pudeur t'en priverais tu ? »

Gouradyyâ

Vu l'état de la région, je ne pensais pas pouvoir utiliser mon ordinateur. Je l'ai quand même pris, n'osant pas le laisser à bord de la felouque. Les vols semblent rares dans le Marmat, mais on ne doit pas tenter le diable. Je vois pourtant, tout au long de la route, d'ingénieux dispositifs produisant l'électricité nécessaire, là hydrauliques, ici éoliens.

Un jeune couple qui voyage avec nous se révèle être adorateur de Shiva. Je suis toujours surpris que l'Islam ne soit jamais parvenu à éradiquer ces antiques croyances.

Ils m'apprennent qu'ils sont aussi musulmans. Comment est-ce possible, quand on pense qu'en Europe, on s'est égorgé pour la prédestination de la grâce ou la sainteté de Marie ? « Il est un point de l'esprit, me répond Gouradyyâ, le jeune homme, où les opposés cessent d'être perçus contradictoirement. »

Je crois bien avoir lu cette phrase chez André Breton... il me vient à l'idée qu'il l'a sans doute lui-même prise quelque part. De toute façon, pour moi, la tradition indienne est bien trop compliquée, et les théologies monothéistes aussi.

« Détrompe-toi, me reprend Gouradyyâ, c'est le monde qui est complexe ; les livres sont simples comme des contes d'enfants. Serais-tu impuissant à comprendre l'ardent désir qui unit Shiva à Parvati ? »

Pour Gouradyyâ, ça ne fait pas de doute : Jésus est un avatar de Shiva, venu « apporter le glaive », venu, après le baptême par l'eau, apporter celui par le feu. C'est pourquoi, maître en yoga, il survécut à la crucifixion ; car il ne fait pas plus l'ombre d'un doute qu'il ait été crucifié.

Apprenant que je viens de Marseille, à peu près à mi-chemin entre les Saintes-Maries-de-la-Mer et la Sainte-Baume, il pressent chez moi comme un surcroît de sainteté, dont il imagine bien recevoir une part en ma présence. Pour lui, Marie-Madeleine est l'épouse de Jésus, celle qui devint la Parvati terrestre vivant nue dans les bois, suivant la voie de l'ascèse.

Si pour lui, Jésus a survécu à la crucifixion, c'est qu'il n'est pas mort, et donc n'a pas non plus ressuscité. « Je ne comprends pas comment tu ne crois pas qu'il ait été crucifié, mais qu'il soit mort quand même, » m'a demandé Gouradyyâ, « Personne ne pense cela. »

Je ne peux tout simplement pas croire que Marie-Madeleine se soit séparée de celui qu'elle aimait, tant qu'il était vivant. Même en considérant cette histoire comme un conte, il perd pour moi toute crédibilité dès qu'advient le *noli me tangere* (ne le touche pas).

« Je ne t'aurais jamais cru si romantique. » M'a répondu Gouradyyâ. « Bien que tu aies l'âge d'être mon père, » a-t-il ajouté avec ce qui m'a paru une pointe d'ironie, « et avec tout le respect que je te dois, je crois que tu as encore beaucoup à apprendre de l'éros. »

De l'éros et de l'écriture

J'ai présenté Gouradyyâ et sa femme Sora à mes amis, et nous avons dîné tous les six dehors, près de la fontaine à l'entrée du village. Nous les avons avec plaisir écouté parler de la littérature qu'inspira « le dieu à la gorge noire ».

« Écoute, ô seigneur des eaux mêlées ! L'immobile se disperse et le mouvement demeure. » Écrivait au douzième siècle Basavanna. Ou encore, deux siècles plus tôt, Pushpadanta, dans ses hymnes au *Seigneur du Sommeil* : « Pour qui a la passion d'arracher le monde à ses peurs, même une ombre se célèbre. »

Le jour tombait déjà au début du repas, et nous avons tard dans la nuit laissé aller nos propos autour d'un feu de bois.

« Il semblerait que toutes les civilisations se soient trompées à propos de la partition sexuelle. » Dit Hammad. « Comment cela ? » S'est étonné Gouradyyâ.

« À l'exception de la chimie traditionnelle, qui mettait du sexe jusque dans les minéraux et les corps célestes, les savants ont presque toujours cru que la génération était spontanée dans sa forme élémentaire. Je pense au contraire qu'une telle partition est bien plus fondamentale à toute existence. »

Le feu nous éclairait à peine. Nous étions bien couverts et le laissions brûler lentement pour économiser les branches mortes que nous avions ramassées.

« Dans le meilleur des cas, continua Hammad en remuant la braise pour que les flammes ne s'éteignent pas, la science comprend que deux géniteurs soient nécessaires. Ceci ne dit pourtant pas pourquoi ils devraient avoir des sexes distincts ; ni, réciproquement, pourquoi cette partition devrait être expliquée par la seule reproduction. C'est cette différenciation qui est au cœur de tout. »

« Pourquoi crois-tu alors qu'elle soit si dure à penser ? » Interrogea Ziddhâ.

« À l'évidence, parce qu'on veut expliquer d'abord les différences entre l'homme et la femme, puis, de là, interrogeant l'inconnu à partir du connu, en tirer les conclusions pour les formes de vie les plus différentes. »

« Bien souvent, ce n'est pas la plus mauvaise méthode. » Lui ai-je renvoyé.

« Elle est pourtant trompeuse. » Puis il ajoute en riant : « Les diverses civilisations n'ont sans doute jamais compris le désir qui unit l'homme et la femme. »

Je me demande parfois, quand je l'entends parler ainsi, si Hammad n'est pas plus Manichéen que Musulman. Ma réflexion l'amuse aussi : « Et pourquoi pas adorateur de Shiva, ou adepte du Ying et du Yang ? Le Livre réel n'est pas plus le Coran que l'Avesta : c'est le monde. »

Devant mon étonnement, il précise en arabe : « Le Coran (la lecture) n'est pas le Livre (*al kitab*). Il est la lecture du livre (*al coran oul kitabi*). Le Livre est donné par Dieu, Glorifié soit-Il, à tous, même à l'illettré. »

Je n'ai plus envie de partager mes notes

Je ne sais pas pourquoi, je n'ai plus envie de partager mes notes de voyage avec qui que ce soit. Très peu de personnes déjà ont un mot de passe pour accéder à ce journal dans le temps où je l'écris, et je les trouve encore trop nombreuses. En serais-je venu sans m'en rendre compte à tenir un journal secret ?

Je n'ai pourtant jamais eu le goût de me confier à un journal intime. Ce que je ne saurais dire à personne, j'ai coutume de préférer le taire, ne sentant pas le besoin de mots entre moi.

Ce voyage serait-il en train de devenir initiatique ? Que non ! Pas le moins du monde : je crois même que je finis par le trouver dépourvu d'intérêt.

Non, c'est son but plutôt, qui a cessé de me distraire des paysages de plus en plus montagneux et toujours variés.

Je me rends compte que je communique moins avec mes compagnons de voyage. Nous sommes une vingtaine de personnes avec autant d'ânes et de mulets. Je ne peux parler qu'avec mes amis et le jeune couple, n'ayant aucune langue en commun avec les autres, sauf quelques bribes d'anglais que quatre ou cinq possèdent.

« Quel que soit le rapport que chacun entretient avec sa foi », comme dirait Hammad, le but de leur trajet finit par les envahir. Même Ziddhâ commence à s'en imprégner. Ça ne les rend pas compassés, ni désagréable en rien ; ils pensent seulement à là où ils vont, alors que moi, je finis par l'oublier.

Les sentiers sauvages sous les mélèzes, les lointaines roches que découpe le blanc des nuages et de la neige, les éboulis moussus, les clairières aux herbes folles, les berges caillouteuses des rivières, vident mon esprit de toute référence historique. Ce sont les jeux de lumière sur les nuages qui absorbent toute mon attention, la vie animale fugace, la loutre surprise qui plonge dans le torrent, l'envol brusque des oiseaux dans le sous-bois, les insectes que parfois j'attrape pour les observer mieux. Gouradyyâ est entomologiste, et cela nous donne encore l'occasion d'échanger quelques mots.

Marchant souvent en tête avec notre guide, nous avons tendance à nettoyer pour les autres les toiles d'araignées des chemins forestiers.

J'ai trouvé l'un de ces petits animaux sur mon bras, aussi surpris que lui. L'araignée était belle, assez grosse pour que je distingue bien ses formes. Couverte d'un fin pelage gris clair, ses deux gros yeux étaient proéminents au dessus des six autres comme de petites têtes d'aiguilles noires. La pointe de ses crochets était noire aussi. Je ne plaisante pas, je l'ai trouvée réellement belle, avec quelque chose de souple, soyeux et léger, de félin. Bien qu'immobile, son corps minuscule était parcouru d'une vivacité perceptible. Peut-être m'observait-elle aussi.

Mon guide m'a dit quelque chose. Je suppose qu'il craignait qu'elle me pique. Quoi que non dangereuses pour l'homme, elles ont un venin puissant. « Elle l'aurait déjà fait » lui ai-je répondu. Je suppose qu'il m'a compris. Je l'ai délicatement approchée d'un tronc, où elle s'est sauvée comme un chat.

Elle n'a pas paru effrayée, ai-je dit surpris. Le guide n'a pas compris, et m'a regardé étonné lui aussi.

Ces petits animaux sont d'une voracité fascinante. « Toute leurs pulsions sont orientées vers la chasse. » M'a expliqué Gouradyya. Pour féconder la femelle, le mâle plus petit, doit d'abord lui porter à manger, puis faire aussi vite qu'il peut et se sauver aussitôt. Il n'est pas rare non plus que la femelle soit dévorée par ses nouveau-nés. Il n'est pas non plus exclu qu'elle accepte son sort pour les nourrir.

« On dirait que ça vous émeut, » a demandé Ziddhâ. « Beaucoup » ai-je approuvé. « Il y a de quoi » a ajouté Sora qui marchait avec nous.

Cahier XII *Du Darnir à Bolgobol*

Le 29 mai

Le tombeau du Christ

Le tombeau du Christ n'est qu'un rocher. Il n'y a rien, seulement un petit lac glaciaire. Ce n'est même pas un rocher particulier. Il y en a partout, de plus gros, de plus beaux. Il n'émeut d'ailleurs pas particulièrement mes compagnons de voyage. Certains grimpent dessus pour regarder alentour, d'autres envoient vite quelques prières comme on écrirait des cartes postales.

Hammad a sorti son tapis et fait ses prosternations vers la Mecque. Gouradyyâ et Sora s'embrassent seulement. Et sans autre cérémonie, on s'occupe du repas. Nous mangerons ensemble au bord du ruisseau.

« Partout où des hommes s'assembleront en mon nom, je serai avec eux » dit quelqu'un en Palanzi. Hammad et Ziddhâ me traduisent immédiatement la phrase à l'oreille : en français pour la droite, en anglais pour la gauche. Évidemment, en voyant les choses ainsi, il n'est pas réellement utile de faire une affaire d'un rocher, d'y élever un mausolée, ni même de vérifier si l'on trouverait des ossements enfouis sous lui.

Je me rends compte, maintenant que nous partageons notre repas, que j'ai été moins seul dans cette marche que je ne l'ai d'abord senti. J'ai été avec les autres, dans la mesure où ils m'ont permis d'être seul avec eux.

Aristote disait dans ses *Politiques* qu'il existe des animaux sociaux et des solitaires ; l'homme est les deux. J'en viens à penser à l'étymologie du mot *Umma* (communauté des fidèles, si l'on veut).

« Dis-moi, Hammad, toi qui es savant, » lui ai-je demandé en lui prenant des mains le plat qu'on fait tourner, « *Umma* pourrait se traduire littéralement en français par *Matrie*. Pourquoi pas *Patrie* ? »

« Même les longues marches ne te fatiguent pas de poser des questions ? » m'a-t-il répondu en nous servant de l'eau fraîche.

Le premier juin

Un rêve

Hammad me semble changé depuis son pèlerinage sur le tombeau du Christ. Je le trouve plus songeur et moins loquace. « J'ai fait un rêve curieux dans la vallée du Bénarophon, » me confie-t-il.

Depuis une heure il est assis près de moi à la barre à regarder silencieusement l'horizon vers lequel la perspective étire démesurément les grands nuages. C'est aussi exactement ce que je fais moi-même.

« Au fond de la vallée, » continue-t-il, « des soldats barraient un chemin qui venait des cimes. Ils portaient des turbans verts et des barbes fournies. Ils paraissaient nerveux. Et il y avait ces paroles : *La peur descend de la montagne.* »

« Comment cela : il y avait ces paroles ? Les as-tu entendues, ou les as-tu lues ? lui demandé-je surpris par la formule. « Ni l'un, ni l'autre », me répond-il. « Je ne saurais même pas dire en quelle langue elles étaient énoncées, ni même si elles l'étaient en une particulière. »

Me voyant demeurer songeur, il ajoute : « C'est bien ce qui me trouble dans mon rêve. »

Depuis que nous faisons route ensemble, je me suis demandé si j'étais bien le compagnon qu'Hammad devait rencontrer pour faire avec lui ce pèlerinage. Comme si ses dernières paroles lui avait fait pressentir mon doute, il me rassure : « Ce n'est pas sans raison que Dieu, gloire à Lui ! t'a placé sur ma route avant de m'avoir inspiré ce rêve. »

« Et que te dit ce rêve ? » l'interrogé-je. « *La kataba* (Il n'écrit pas). » Me répond-il sans détour. Je reste silencieux en me demandant ce que peut signifier une telle affirmation pour un fidèle de la *Religion du Livre*.

Le 3 juin

À Amkhûra

Hier soir nous sommes allés danser. Des quantités de petits restaurants font bal le soir à l'estuaire de l'Ardor. Tout y paraît extrêmement improvisé. Des musiciens quittent l'orchestre pour se lancer sur la piste, d'autres viennent jouer, ou encore chanter, apparemment de leur propre initiative.

On ne danse pas en couple, du moins pas tout à fait. Les hommes se placent d'un côté, les femmes de l'autre, et tous se mêlent et se retrouvent sur un rythme plutôt sauvage. Comme dans toutes les danses traditionnelles, les couples se mélangent et se retrouvent. On a l'occasion de prendre le bras de nombreuses cavalières.

Je suis surpris que Hammad nous ait amené là. Peut-être ne savait-il pas, quand nous sommes arrivés, que le restaurant faisait bal dans la nuit.

Ce sont des jeunes gens, malgré quelques danseurs d'âges murs, qui tournent autour de nous. Je trouve que nous avons l'air, Hammad et moi, de sévères barbus, avec nos habits traditionnels, alors que la plupart des danseurs ont des vêtements européens, parfois de travail. L'estuaire de l'Ardor est un quartier pauvre.

Il me dit que l'un des airs vient d'une danse de guerre des Grecs. Elle ne se pratiquait alors qu'entre hommes. Je lui apprend que la bourrée occitane vient aussi d'une danse guerrière des Grecs.

La voix de la chanteuse, sans paraître forte, emplît complètement la nuit qui nous enveloppe. Bien sûr, elle chante sans micro. Il n'y a pas non plus d'éclairage électrique, seulement les flammes des torches, dansantes elles aussi.

Six heures dix-sept

Aube glacée dans la gare d'Amkhûra.

En route

Nous rentrons en train. Mes compagnons se sont endormis sur les banquettes après la nuit que nous avons passée à danser. Je tiens mon journal à la plume. J'aime écrire dans les trains. Celui-ci remue beaucoup et rend l'exercice difficile. Je m'applique à épouser de mon corps tout entier les soubresauts de la voiture. Ce train n'est ni le *Corail*, ni le TGV de chez moi. Il me rappelle plutôt les vieilles michelines de mon enfance.

Dans l'étroite plaine de la vallée de l'Ardor, des fumées s'élèvent. C'est la saison de brûler les herbes folles qui foisonnent. On en sent la fumée. Je suppose que nous allons bientôt rattraper les nuées d'étourneaux qui emplissaient le ciel de Tangaar.

Je pense au rêve de Hammad. Si pour lui Dieu n'a pas élu de nation, ne s'est pas donné de fils et n'écrit pas, il doit y avoir beaucoup d'idolâtres à ses yeux sur la terre.

« La peur descend de la montagne. » Cette phrase me trouble. Moi, je pense immédiatement au vertige, qu'en bon montagnard il ignore.

J'ai offert mon dépôt aux mers et aux montagnes.

Elles ont tremblé sous ce poids.

Je me demande pourquoi la langue française met « mer » et « montagne » au féminin. Je ne trouve rien de féminin aux monts enneigés que j'aperçois derrière la vitre. Dans la plupart des langues que je connais, le mot qui désigne la mer est masculin. « Eau », « vague »... ces féminins en français posent souvent des problèmes de traduction.

Conversation avec Hammad

Hammad : Ce que disait Ziddhâ l'an dernier en revenant de Bor Argod est très intéressant. (Voir *À Bolgobol* [cahier 30](#).)

Moi : Je me souviens que nous avons parlé de montagne et de vertige, et de bien d'autres choses.

Hammad : Elle disait que les religions étaient des langages de haut niveau, par opposition à ceux des mathématiques et des logiques. En est-elle arrivée seule à cette conclusion ? L'a-t-elle appris quelque part ? Ou peut-être le lui as-tu soufflé ?

Moi : Je n'avais jamais entendu une telle proposition nulle part avant. Elle est un peu une conclusion implicite de sa thèse : *Matérialisme et langage*. Il est vrai que Luther disait déjà que « la théologie est la grammaire du mot Dieu ».

Hammad : Il est pertinent de distinguer ainsi le langage de l'expérience à laquelle il sert.

« Pour le moins, ça régénère le sens du mot *conversion* », plaisanté-je. « Le problème demeure de savoir en quoi expérience et langage s'induisent mutuellement », ajoute-t-il songeur.

« Voilà encore une remarque pertinente, Hammad. Ce qui divise le plus âprement les hommes, c'est moins la diversité des langages ou encore de leurs expériences, c'est le rapport qu'ils établissent entre les deux. »

« Je ne donne pas beaucoup d'importance à l'accord ou au désaccord, me répond-il. Je suis plutôt convaincu que, quelle que soit la pertinence d'un point de vue — et qui de toute façon devient trompeur si on cherche à en boire les conséquences jusqu'à la lie —, une infinité d'autres sont possibles qui peuvent révéler d'une même chose des aspects nouveaux et intéressants. »

« Ne regrette pas ces divisions, continue-t-il. Il serait vain sinon que nous soyons si nombreux. Le vrai problème est moins celui du rapport que nous établissons entre les langages et les expériences, qu'entre ce rapport lui-même et le réel. »

Je réfléchis un moment avant d'ajouter, autant pour lui que pour moi-même : « Un double rapport donc... »

Retour en territoire connu

Nous allons cette fois passer par le grand pont de Borg Ar Panzi. Le train n'est guère plus rapide que le car pour se rendre à Bolgobol, avec ses innombrables détours.

La vue sur les gorges du Panzir s'étend sur des kilomètres, jusqu'aux chutes. De l'autre côté de la voie, j'ai le temps de reconnaître la maison de Manzi. De la fumée s'élève du jardin. Je serais pourtant surpris qu'il ne soit pas à Bolgobol aujourd'hui : les gens d'ici ne cessent de se prêter des clés.

À Borg Ar Panzi, le seul endroit d'où l'on ne voit pas le pont, c'est sur lui. L'agglomération paraît moins grande d'ici. Les habitations s'étirent très loin sur la côte qui s'évase à partir des gorges, au pied de la centrale électrique. Elles sont bien plus clairsemées qu'elles ne le paraissent d'en bas.

La voie ferrée décrit un large arc de cercle avant de rejoindre le pont, bien au-dessus de la route où je suis passé l'an dernier. On y distingue alors très bien les canalisations en à-pic du barrage à l'entrée des gorges. Une sorte de chemin couvert en béton et en pierres parcourt horizontalement la falaise d'où descendent droit deux gros tuyaux à partir de ce qui paraît être une salle de contrôle en saillie sur le vide.

Ces constructions épousent si bien la roche, que la grandeur sauvage du site se mêlant à l'architecture humaine produit quelque chose d'hybride. Il en résulte une impression comparable à celle qu'on éprouve d'en bas, dans le contraste du village tranquille et du pont gigantesque. C'est comme si ce caractère était définitivement inscrit dans le lieu, ou du moins, dans son union intime avec les hommes qui l'ont façonné.

Nous passons encore sur un pont, plus classique celui-ci, mais très haut, en face des fortifications du col du Balgar, avant de pénétrer dans le tunnel. Nous ne sommes plus loin maintenant de Bolgobol, et le jour baisse déjà.

La gare est de l'autre côté de la ville, au-dessus d'une zone industrielle. Le train passe par une série de ponts et de tunnels avec une lenteur exaspérante qui n'atténue en rien les chocs. Les étourneaux sont bien là. Bruyants, ils volent en tous sens entre les toits sur le ciel qui rougeoie.

Ces arrivées en train provoquent toujours un curieux état d'âme.

Le 4 juin

Retour à l'hôtel

Nous étions trop fatigués hier pour manger ensemble. Je suis rentré directement à l'hôtel, où j'ai fait monter un repas dans ma chambre pendant que je branchais mon ordinateur et relevais mon courrier, puis je me suis couché sans le lire.

Ce matin, en ouvrant mes volets, le chat de l'hôtel courrait sur la terrasse avec un étourneau dans la gueule.

Le soleil était déjà haut et j'avais faim. Le chat a dû le sentir, car il s'est enfui vivement avec sa proie comme si j'allais la lui prendre.

Après-midi

Cet après-midi, je me suis amusé à reproduire avec mon modeleur de paysage l'île de Copharnagh, où nous avons accosté en nous rendant dans le Darmir. Je repensais en même temps au rêve de Hammad, à nos conversations sur les langages et à mon vertige en montagne.

« Je me demande comment tu fais pour évaluer si bien les distances sur la mer » m'a demandé Hammad quand nous voguions sur le chemin du retour, « et comment tu

parviens à t'orienter sans repère. » Que fait-il du soleil, de l'ombre, de la lune et des étoiles ?

J'ai reconstitué l'île de mémoire en me servant de mes notes. Non sans mal, j'ai retrouvé la texture du basalte, fendu la falaise à la souris, étiré le cône de déjection, modelé les alluvions sableuses. Il s'en dégage pourtant une impression tropicale d'île de pirates, étrangère au lieu réel.

La mer d'Argod dégage des impressions très différentes de celles de la Méditerranée, qui m'ont profondément envahi mais que je n'arrive pas à rendre.

Il paraît évident que dans les régions montagneuses, chaque lieu soit facilement identifiable. Les reliefs sont si différents, les roches si diverses, leurs plissements, leurs failles, leurs glissements, si variés. D'où qu'on se trouve, on reconnaît toujours quelque cime bien caractéristique, et surtout toutes ces convulsions demeurent figées dans la matière minérale. Pourtant, l'angle de vue modifie à ce point les paysages, qu'ils deviennent méconnaissables et qu'on se perd facilement, alors que sur l'eau, au contraire si mouvante, les lieux sont étonnamment plus reconnaissables.

D'infimes écarts dans les températures entre l'air et la mer, ou dans les directions des vents, produisent d'autres luminosités. Le moindre endroit sur la mer change perpétuellement d'apparence, et pourtant on le reconnaît entre tous, malgré la forme toujours renouvelée des nuages, l'incessant changement d'intensité de l'azur, les bruits toujours nouveaux. Peut-être Hammad ne perçoit-il pas tout cela, les sens saturés par trop d'impressions neuves.

La mer n'a pas d'histoire : tout ne fait qu'y glisser ou bien est englouti. Et la nuit, c'est le cosmos entier qui se reflète dans l'eau noire. Pourtant le point particulier où l'on se trouve ne ressemble à nul autre tout en n'étant jamais le même. *Ô Seigneur des eaux mêlées ! l'immobile se disperse et le mouvement demeure.*

Je me demande encore, dans le rêve de Hammad, ce que signifiaient ces soldats enturbannés et barbus. Qu'était cette route ? Où conduisait-elle ? Comment la barraient-ils ? Qu'est-ce qui les rendait nerveux ?

Et que signifiaient ces paroles « la peur vient de la montagne » ? Comment pouvaient-elles être ni dites, ni écrites, ni faites de lettres, ni de phonèmes, et peut-être dans aucune langue particulière ?

Le plus curieux est que tout cela se réduisait pour Hammad dans une simple formule : *la kataba* (Il n'écrit pas), comme on résout de longs calculs dans une simple équation.

Kouka m'a invité chez elle

Après une nuit et une matinée de sommeil, Ziddhâ est partie dans la vallée de l'Oumrouat chez son père. Elle a beaucoup de travail en retard, n'ayant pratiquement rien fait pendant tout le voyage avec moi, bien qu'elle en ait eu le temps, au moins dans la felouque.

Kouka est passée me voir en fin d'après-midi à l'hôtel. Elle m'a invité à dîner.

QUELQUES TEMPS CHEZ KOUKA

Cahier XIII

Kouka et la Voie du Guerrier

Le 5 juin

Chez Kouka

On est bien, chez Kouka. Elle m'a proposé de m'installer chez elle, et j'ai abandonné mon hôtel.

Elle habite dans l'un de ces monastères-casernes traditionnels des ordres guerriers bouddhistes du Marmat. Ces unités monacales ont évolué ici depuis des siècles de manière à actualiser leurs capacités militaires, et ils constituent les meilleurs corps de l'armée tasgarde.

Son appartement est plutôt nu. C'est bien simple, il n'y a rien : un plancher dépoli, des murs blanchis à la chaux, beaucoup de plantes vertes cependant, et des jeux agréables d'ombre et de lumière.

Elle m'a laissé une cellule avec un lit très bas et dur. J'ai une petite table, basse elle aussi, où je peux poser mon ordinateur, et travailler en m'asseyant au bord de ma couche. De là, par la fenêtre la nuit, j'ai une vue sur les constellations de l'équateur.

J'ai rangé mon linge dans une penderie. Elle se réduit à une longue tringle fixée d'un mur à l'autre, cachée par un rideau d'un bleu fuchsia, qui fut peut-être noir avant d'être délavé.

Tout l'appartement est parcouru d'une odeur d'herbes sèches.

Juin

L'homme multidimensionnel

Socius signifiait en latin, *ami, camarade, associé*, (éventuellement *parent* ou encore *conjoint*), du verbe *socio, joindre, unir, mettre en commun, partager*. Ça n'a manifestement rien à voir avec ce que la langue contemporaine entend par « société ». C'est quoi la Société ? On ne saurait le dire : des appareils d'état, des sociétés commerciales, des mafias, des bandes, des organismes locaux, nationaux ou internationaux... ? Seule une « société primitive », une tribu, pourrait concilier les deux sens.

Depuis longtemps, les hommes ont cessé de vivre en tribus, en hordes, en *sociétés*, pour vivre en *cités*. La cité, c'est un entrelacs de sociétés, où l'homme se « multidimensionnalise ». Dans la cité, les rapports de travail, de famille, de voisinage, d'autorité... se dissocient, et dessinent des réseaux plus complexes.

Dans une *polis*, une société ne constitue plus un ensemble délimité, mais plutôt un fil qui s'entrecroise avec d'autres : Chaque personne est toujours de plusieurs sociétés.

Pourtant, dans la *polis*, il y a toujours des sociétés, des *socius*, qui veulent patronner les autres. Cela, naturellement, crée un conflit — pas seulement un conflit de pouvoir, que l'on retrouverait même dans la société animale — un conflit plus structurel entre le fantôme unidimensionnel de la société primitive, et la multidimensionnalité de l'homme réel qui est au cœur d'un faisceau de *socius*.

Les citées, en se soumettant les unes aux autres, ont fondé des empires, qui, par le même chemin, ébauchent un ordre mondial. Ce qu'on appelle alors « la société » demeure le fantôme de la horde primitive qui continue à hanter l'homme, et dont les sciences humaines, l'économie, la politique se font la théologie.

Voilà, couché sur le papier, le compte-rendu de la conversation que nous avons tenue, Kouka et moi au déjeuner.

Kouka

Je ne retrouve chez Kouka aucun des signes de la féminité, quelles que soient leurs variantes locales. Elle est vêtue et se conduit comme un homme, son corps est athlétique, malgré sa quarantaine passée, et elle est même parvenue le mois dernier à ce que je la prenne un court instant pour un homme. Pourtant, comme par contraste, je ne sens que plus sa féminité.

Cela tient-il à sa silhouette que souligne sa sveltesse ? Je crois que c'est plus subtil et plus subliminal.

Pour les anciens savants du Marmat, l'esprit n'était pas sexué. Seuls l'étaient le corps et l'âme. Ce doit être l'âme féminine de Kouka que je perçois mieux.

Le corps, pour eux, était physique, l'âme chimique et l'esprit logique. Je n'ai jamais très bien compris ce qu'on a essayé de m'expliquer à leur propos. J'ai seulement appris que la physique était l'étude des forces, et que le corps était fait de forces. La chimie était l'étude des atomes, de leur attraction et de leur répulsion, et que l'âme était faite de cela. La logique était l'étude des signes et des significations.

Je suis surpris qu'une femme se voue à la carrière des armes. Pour Kouka, ce n'est pas une carrière, c'est une *voie*. Celle d'abord qui lui permettait d'étudier la Doctrine des Anciens (le *Téravada*). Je n'en suis que plus surpris qu'une amie de Ziddhâ se tourne vers les plus anciennes traditions.

« Nouveauté et tradition sont des points de vue » me répond-elle. « À un disciple qui lui disait que de grands changements avaient eu lieu depuis son départ, Gautama avait demandé : "Avez-vous vaincu la souffrance et la mort ?" »

Certes, certes...

« Combattre, c'est prendre des vies », me dit-elle encore. « On doit alors comprendre qu'on ne peut pas tuer ce qui est vivant, ni tuer ce qui n'est pas vivant. La voie de guerrier est donc la voie du *rien faire*. Quand tu perçois dans ce que tu combats ce qui est déjà mort, la victoire t'est assurée. »

Pendant que je me demande ce que ça peut donner face à une batterie de missiles, elle continue : « Bien sûr, tu dois savoir renoncer à ce qui est déjà mort en toi. »

Le mot athos

Il y a un mot en palanzi, que l'on traduit généralement par « société » : *athos*.

— Assos ?! — Non, *athos* (prononcer le "th" comme en anglais). Il vient du grec *ethos*, sans doute depuis l'époque hellénistique de la satrapie grecque, et il a pris ici un sens nouveau, peut-être à cause de sa ressemblance avec *thostous*, tissage, trame, dont on se sert aussi pour traduire *web*.

L'*athos* n'est pas l'ensemble des personnes qui constituent un groupe ; c'est l'ensemble des relations que chacune peut établir avec d'autres, les vivants, mais aussi les morts et les générations futures.

Le mot est de la même racine que *thosky* (a, ol), qui signifie « grammaire » au masculin et « littérature » au féminin pluriel : littéralement, l'infinité des énoncés que l'on peut construire avec un nombre limité de signes.

Le dharma et la lex

« Tout homme doit trouver à un moment ou à un autre, sa place dans le monde. Il sait alors qu'il est où il doit être, et il sait ce qu'il doit faire » dit Kouka.

Voilà une idée qui est totalement étrangère à l'Occident. Elle est pourtant assez banale dans le Marmat. Elle est de l'ordre de ces évidences que l'on n'interroge plus, comme « le plus important c'est la santé ». « Il a trouvé sa voie » dit-on ici, comme chez nous « il a une bonne situation ».

Je le sais bien, on peut dire aussi, dans les rues de Marseille ou de San Francisco « il a trouvé sa voie », comme à Bolgobol, « il a une bonne situation ». On peut toujours tout dire. Ce n'est pourtant pas exactement la même chose.

La différence ? Je crois qu'elle est dans le vieux concept sanskrit de *dharma*. *Dharma*, ça ne se traduit pas. Les langues occidentales ont aussi de ces mots venus directement du grec ou du latin. *Dharma* a été adopté tel quel dans presque toutes les langues orientales. On l'écrit avec d'autres lettres, on le prononce un peu différemment, mais c'est le même mot, le même concept, le même paradigme.

Dharma, on le traduira par « loi ». Parfois il sera plus juste de dire « nature », dans le sens de « c'est sa nature ». Quelquefois on traduira par « loi naturelle », fautivement à mon avis, car introduisant une confusion avec le très occidental « droit naturel ».

Pour expliquer *dharma*, je ne vois rien de mieux qu'un conte. Un scorpion se retrouva un jour, après une crue, sur une feuille de nénuphar au milieu d'une mare. Il vit alors une grenouille et lui demanda de le sauver en le ramenant sur la terre ferme. La grenouille lui répondit : « Pourquoi le ferais-je ? Tu vas me piquer avec ton dard et je mourrai. »

« Allons » lui répondit le scorpion, « je serais fou de te piquer pendant que tu nages. Je me noierais et te suivrais dans la mort. » La grenouille, trouvant l'argument incontestable, accepta de prendre le scorpion sur son dos. Dès qu'elle commença à nager vers la rive, il la piqua.

« Pourquoi ? » eut-elle le temps de demander avant de rendre l'âme. « C'est ma nature » répondit le scorpion.

On devine alors que la notion de chute libre vient d'Orient. Aucun Occidental ne saurait se convaincre qu'une chute libre soit bien libre.

Pour un Occidental, la pierre qui chute est tout sauf libre, car elle subit des quantités de contraintes qui lui sont toutes extérieures. Pour des générations de savants et de philosophes orientaux, ces contraintes ne sont en rien « extérieures » : elles *sont* la pierre. C'est à dire que si, par la pensée, nous les ôtions une à une : la gravité, la densité, la masse... il ne resterait plus de pierre du tout.

Aussi l'Occidental a tendance à considérer son indécision comme le signe certain qu'il est libre, alors que l'Oriental le reconnaîtra plutôt dans son absence de choix. Le premier considérera la liberté comme une émancipation de la *lex*, alors que l'autre y verra l'accomplissement du *dharma*, de *sa* loi, *sa* nature.

En Occident, la liberté est dangereuse : elle implique le risque de se tromper. Elle suppose toujours le choix entre un bien et un mal, un vrai et un faux, et la loi est précisément ce qui protège de cette liberté, et qui suppose toujours plus ou moins un

même principe créateur et législateur. En Orient, la liberté exclut l'idée même de faute : c'est *ma* nature.

Bien sûr, on doit se méfier de telles présentations qui ont seulement le mérite d'être simplificatrices. Les Orientaux et les Occidentaux pensent de la même façon. Karl Marx aussi bien qu'un lama sut dire : *la liberté est l'intelligence de la nécessité*, et un juge de Calcutta saura envoyer quelqu'un en prison pour avoir accompli son *dharma*. Les langues se traduisent et chacun peut en apprendre autant qu'il en est capable.

Ce que je montre là, ce sont justement les racines qui s'entrecroisent entre des jeux de langage. Elles ne sont jamais totalement innocentes, et certaines pensées viennent spontanément à l'esprit avec certaines langues, alors que dans d'autres, les énoncer pose des problèmes épineux. (La phrase de Marx est assez dure à comprendre en Occident.)

Et puis ce concept de *lex* (pluriel *legis*), est ambigu. Il est originellement associé au principe d'un jeu d'énoncés et de règles combinatoires, en un mot de « jeu » et de « règles du jeu ». Il est proche du verbe *lego* (lire). Il y a dans ces vieilles racines latines quelque chose d'éminemment arbitraire qui va avec l'idée de loi, et que rend parfaitement la maxime *dura lex sed lex*.

Dans la vieille République Romaine, la loi est humaine, arbitrairement humaine. Sa dureté n'est jamais que celle de l'homme qui décide de l'instaurer, de la suivre et de l'imposer, ou aussi bien de l'enfreindre, de la renverser, de la changer. La *lex*, n'est jamais que la rigueur de l'homme qui donne à son comportement force et continuité. Au fond, les lois ont toujours à voir avec celles du langage, c'est à dire que les enfreindre ne les abolit pas, mais au contraire les féconde.

Cette idée très *républicaine*, et qu'illustre si bien le mythe de Romulus et de Remus, que la loi humaine se grave avec le glaive, s'accorde très bien avec les règles de la grammaire, des mathématiques, ou encore « les lois de la pensée » chères à Boole et à Xénakis. Leur conciliation avec ce que seraient des « lois naturelles », des « lois scientifiques » est plus problématique, et combien davantage avec une « loi divine ».

La loi divine n'est pas davantage la *lex* que le *dharma*. La loi divine est une pure négativité. Elle peut débiter ainsi : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu*. Dieu est toujours autre chose. Si vous arrivez à penser l'infini, eh bien vous le trouverez après l'infini. Alors il est transfini ? Non, on ne s'en tirera pas avec les lois de Kantor, il est encore après le transfini.

Avec Dieu, on a deux solutions : ou bien on ne s'en occupe pas, on se dit qu'il est « là-haut », qu'il veille au grain, alors on suit son petit bonhomme de chemin sans plus se poser de question, ni faire appel à la chimie des anxiolytiques ; où alors on cherche son intimité, on vit dans sa présence, et l'on peut s'attendre à tout, car il est la boule qui renverse tous les jeux de quilles.

L'Asie n'a jamais beaucoup aimé cette idée d'un Dieu Unique. Ses dieux, elle les laisse à leur place, dans le monde, où ils vivent leur *dharma* comme toutes les existences. Souvent elle préfère même les ranger dans les beaux-arts.

En Occident, c'est le contraire : Dieu a tout submergé. Quand la république s'est faite empire, il n'a pas tardé à se faire Saint Empire, et le latin est devenu la langue de l'Église. Rome est morte et ressuscitée dans l'Église Romaine.

Alors, évidemment, quand on veut concilier ce Dieu créateur avec la *lex*, ça pose de gros problèmes.

La Voie du Guerrier

« Je n'aime pas l'Occident, m'avoue Kouka. Je ne suis pas comme Ziddhâ, ou comme vos amis Manzi et Douha. »

« Que n'aimes-tu pas exactement Kouka ? L'Occident ou la domination mondiale de l'Occident ? L'interrogé-je. Ce n'est pas du tout la même chose, car la domination mondiale de l'Occident, je te l'assure, est en train de détruire l'Occident. »

En réalité, Kouka sait très bien ce qu'elle n'aime pas dans l'Occident. Elle n'aime pas la morale occidentale. À ma surprise, elle la connaît plutôt bien. Ce n'est pas la première fois que je peux remarquer que les gens du Marmat en ont une idée assez exacte.

« Vois-tu, m'explique-t-elle, on y est convaincu que la paix ne peut advenir que d'une lassitude de combattre. On suppose qu'il doit arriver un moment où l'on se dit qu'il est plus avantageux de déposer les armes que de continuer la lutte. »

Je comprends que c'est en effet l'exact contraire de *la Voie du Guerrier*. L'adepte du Bushido n'admettra pas de survivre à sa défaite, et considère qu'il n'a rien donné tant qu'il n'a pas tout donné.

N'est-ce pas pour autant un préjugé anti-occidental ?

« Un préjugé ? » S'exclame Kouka. « C'est le principe constitutionnel fondamental que l'Occident veut imposer à l'humanité. C'est le fondement du contrat social. »

Toute l'éthique et le droit sont fondés sur la peur que l'homme inspire à l'homme. Les animaux qui chassent en solitaire, comme le renard ou le tigre, auraient-ils peur de chasser l'intrus de leur territoire ? Ceux qui chassent en hordes craindraient-ils de repousser une horde rivale ? Le jeune étalon a-t-il peur de se battre avec le vieux chef ? Dis-moi, serait-ce la lâcheté qui nous distinguerait des bêtes ? Avons-nous proposé la paix aux loups par peur qu'ils nous mangent ? Pourtant tous les philosophes d'Occident le disent, Hobbes, Machiavel, Rousseau, Kant, et même Nietzsche.

— Même Nietzsche ?

— Oui, même la pitoyable « morale des maîtres » de Nietzsche. Après avoir osé se mesurer ils trouvent plus profitable de s'unir.

Soudain Kouka me fait peur. Ne va-t-elle pas me trancher la gorge sans hésiter si... si quoi au fait ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas déjà fait ? Pourquoi le ferait-elle ?

Cahier XIV

Le non aristotélisme au Marmat

La satrapie du Marmat

Alexandre ne mit jamais les pieds dans le Marmat. Il envoya seulement une centaine de bons guerriers, sous le commandement d'Hippias de la Phocée occidentale, l'actuelle Marseille, suivis d'autant d'hommes de lettres, d'ingénieurs et de savants venus des différentes régions de l'empire.

Ils traversèrent la mer d'Argod et débarquèrent près de Tangaar. Ils avaient amené de l'or et de riches tissus, et ils passèrent les murs sans encombre.

La population était surprise par ces guerriers qui se coupaient la barbe. Étaient-ils bien des Grecs ? Ils avaient déjà bien entendu dire que les guerriers d'Alexandre se rasaient « pour effrayer leurs adversaires », mais ils avaient eu peine à croire une idée aussi sottise.

Ils paraissaient tous être des hommes frustes et robustes qui maniaient bien leurs armes trop lourdes. Ils reconnurent vite en eux d'habiles et honnêtes négociants. Ils découvrirent aussi qu'ils étaient de remarquables fêtards et qu'ils savaient chanter des vers en s'accompagnant à la lyre. Tout cela plut aux habitants de Tangaar.

Les Grecs ne partageaient pas la même sympathie envers leurs hôtes. Ils cherchaient un pouvoir à renverser, et ils n'en trouvaient pas. Tangaar leur rappelait trop leurs vieux ennemis phéniciens, où l'on ne pouvait trouver aucune tête où frapper — pas de domination d'une caste guerrière, d'un clergé, d'une guilde de riches marchands, de politiciens entretenant leurs prébendaires. Il y avait un peu de tout cela, et ils voyaient bien que s'ils parvenaient à subjuguier les uns, ils auraient affaire aux autres.

Comme Alexandre, Hippias de Marseille connaissaient la *Politique*, les *Économiques* et l'*Éthique* d'Aristote, et il comprit vite qu'ils feraient mieux de chercher plus loin. Les Grecs partirent donc vers Bolgobol, où Hippias sentit son but s'éloigner plus encore. Pourtant, moins il voyait les moyens de l'atteindre, moins il s'en préoccupait.

Il était un solide jeune homme qui avait à peine passé la trentaine. Il s'était distingué dans les batailles, sans avoir pour autant goût à la guerre. Il était un habile négociateur, mais n'en avait pas non plus beaucoup pour le pouvoir et la richesse. Il admirait Alexandre, et ce dernier lui avait donné sa confiance en lui offrant le Marmat s'il parvenait à le conquérir avec la centaine d'homme qu'il avait placé sous son commandement. La gloire n'enthousiasmait pas non plus beaucoup Hippias. Il serait certainement resté un simple docker du Lacydon comme son père si, pendant son adolescence, il n'avait croisé la route d'un disciple de Protagoras.

Hippias était devenu ce qu'on appellerait aujourd'hui un intellectuel. C'est ce qui l'amena jusqu'à l'état-major d'Alexandre. Une bande de jeunes ne décapite pas des empires en comptant seulement sur le courage et la force des armes.

Pour Hippias, la connaissance seule avait valeur. Dès le Moyen-Orient, il avait été fasciné par les multiples facettes de la sagesse du Bouddha, dont les éclats rayonnaient loin alors, et dont il cherchait la source unique.

Alexandre avait déjà impressionné les maîtres des *deux Véhicules* par la façon dont il avait défait le Nœud Gorgien. Il remarqua aussi combien son jeune lieutenant savait gagner leur estime.

Un jour, entre Kachgar et Tachkent, alors qu'Alexandre et Hippias étaient ensemble, les maîtres d'un monastère leur avaient demandé pourquoi Aristote, contrairement à Pythagore, croyait que la terre était au centre de l'univers. Avant qu'Alexandre ne commence à expliquer ce que son précepteur lui avait appris, Hippias répondit : « Parce qu'on y est dessus, pardi. » Alexandre put alors voir l'admiration passer dans les yeux des vieux maîtres pour un si jeune sage.

Les Grecs avaient amené avec eux jusqu'à Bolgobol plusieurs mulets chargés de rouleaux manuscrits. Il y avait les ouvrages complets qu'Aristote avait déjà écrits, ceux de Gorgias, de Protagoras, d'Épicure et de Pythagore, tous disparus aujourd'hui. (On ne possède plus d'Aristote que ses cours, notés par ses élèves.)

Le Révérend Paligolinda était passé maître dans l'art de ne pas se laisser engloutir par ses émotions. Pourtant ses mains tremblèrent quand Hippias, qui avait déjà appris le palanzi, commença à lui traduire quelques pages. Les Hellènes reçurent tous les moyens pour traduire et enseigner le grec, la philosophie, et aussi la musique, la géométrie et la gymnastique. Ils eurent des élèves, et les hommes les plus savants de la troupe furent invités dans toutes les régions du Marmat.

Hippias de Marseille fonda l'Université grecque de Bolgobol, et envoya de nombreuses copies et des traductions de textes anciens du Marmat à la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. Il recherchait en même temps l'illumination auprès de Révérend Palingolinda, et commençait à oublier le but de son voyage. Aussi fut-il surpris quand on vint lui proposer de négocier l'Union du Marmat à l'Empire, et d'en devenir le satrape.

Hippias n'était pas dupe de la fragile construction des Grecs. Plus subtils que les Hébreux qui croyaient qu'allait s'effondrer seul un colosse aux pieds d'argile, ils avaient compris que la tête de l'empire était une potiche creuse. Quelle autre solution avaient-ils, maintenant qu'ils l'avaient fracassée, que de mettre le fragile crâne d'Alexandre à sa place ?

Déjà il se comportait comme un tyran, et les citées grecques d'Occident se voyaient trahies. Croyant financer la conquête de l'Orient, elles s'en découvraient les colonies. Les royaumes des Indes s'émancipaient. Tout l'empire se disloquait.

Était-il possible qu'Alexandre n'ait pas compris qu'il avait à détruire un empire théocratique, et pas à en construire un autre en s'en faisant le dieu vivant ? Avait-il besoin de s'asseoir sur le trône chancelant de Darius pour ouvrir des bibliothèques ?

Hippias ne pouvait croire qu'Alexandre se soit à ce point trompé. Il pensa donc qu'il avait délibérément joué le rôle de leurre. Darius aurait pu indéfiniment résister s'il n'avait d'abord pris sa place. Alexandre alla jusqu'à se faire proclamer « fils de Jupiter ». Il avait fait de lui-même une cible facile : un dieu vivant est aussi un dieu mortel. Il suffisait maintenant de le détruire pour que son œuvre soit accomplie. Alexandre fut assassiné à Babylone en 323 à l'âge de trente-trois ans.

Quand la nouvelle arriva à Bolgobol, les plénipotentiaires étaient en réunion autour d'Hippias, et ils restèrent tous indécis et consternés. Alors Hippias de Marseille rompit l'épais silence : « Au fond, ça ne change pas grand chose. » La civilisation hellénistique venait de naître.

Le Bouddhisme tascard et le Bibi

J'obtiens parfois de Kouka des bribes de connaissances sur la voie tascarde du Tatagatha Garba (Voir *À Bolgobol* [cahier 32](#)) :

« À priori, nous avons tendance à penser l'espace en trois dimensions. » Dit-elle. « Or, pour qu'un tel espace soit concevable, nous devons nous y déplacer, au moins mentalement, ce qui revient à lui en ajouter une quatrième, le temps. Pour penser ces quatre dimensions, qui sont celles de la causalité, nous devons nous placer dans un espace qui en possède davantage, à l'image des réseaux de nos connexions synaptiques. »

« Pour celui qui pense trois ou quatre dimensions, à quoi ressemble un espace multidimensionnel ? À un espace désordonné. En réalité, il ne l'est pas : il contient plusieurs ordres. Et on peut très bien le réduire à quatre, trois, deux, une dimensions, pour le formaliser et le concevoir plus simplement. Nous poursuivons souvent l'illusion d'obtenir un bénéfice à faire des constructions complexes. Le bénéfice est plutôt de ramener le complexe au simple. »

Kouka connaissait les vers et les travaux mathématiques d'Oumar Khayyam. Elle ignorait ceux de Boby Lapointe. Elle découvre que son système permet de penser très intuitivement des ordres complexes multidimensionnels.

Elle m'a demandé de lui traduire *Ta Kathy t'a quitté* en anglais, mais je ne m'en sors pas. Je lui ai finalement parlé de Georges Brassens, vieux complice de Boby Lapointe et longtemps secrétaire de la Fédération Anarchiste Française. Je l'ai renvoyée sur le site de Ken Knabb, qui contient des traductions anglaises de ses *Lyrics*. (Georges Brassens and the French "Renaissance of Song"⁷.)

« Tu as raison, » a-t-elle fini par me confier, « j'ai peut-être des préjugés anti-occidentaux. » Je préfère la laisser ignorer que tous les Occidentaux ne voient pas aussi intuitivement qu'elle, le rapport entre *The Laws of thought* et *Gare au gorille*.

Le combat de la grue et du serpent

Pendant que j'étais ces pages, j'ai reçu un courriel de Tai-mo à propos du [Cahier 24](#) de mon premier journal de voyage. Du dialogue dont je rends compte sur l'Aristotélisme islamique, il m'a dit : « Cette joute verbale entre Razzi et Hammad telle que tu la décris me fait penser au combat de la grue et du serpent. »

« Ah bon ? » Lui ai-je répondu. Et je viens de recevoir sa réponse :

Delivered-To: online.fr-jpdepétris@silex.fr

From: Tai-mo <Taimo@yahoo.fr>

Ton étonnement tient peut-être au fait que ce combat mythique n'est pas forcément une référence universelle. Au XIV^{ème} siècle vivait en Chine un moine taoïste du nom de Zhang San Feng. Expert en arts martiaux, il avait étudié de nombreuses années au monastère de Shaolin, pour errer ensuite sur les pentes du mont Wu Dang dans le nord du Hubei, à la recherche de la voie. (C'est dans ce même monastère que huit siècles plus tôt Bodidharma enseignait le bouddhisme Ch'an. Ta-Mo y conçut des exercices de remise en forme à l'usage des moines affaiblis par une vie sédentaire, dérivés du kalaripayat de son Kérala natal. Exercices de méditation en mouvement qui se dégraderaient au fil des générations en un art martial très efficace : le kung fu). Bref un jour que notre moine méditait sous un pin, son œil fut attiré par un étrange spectacle : une grue donnait la chasse à un serpent, enchaînant de vifs coups de becs et de rapides

7 <http://www.bopsecrets.org/recent/brassens.htm>

déplacements. Le serpent, lui, esquivaient par des mouvements lents et sinueux. L'ermite entrevit alors le principe d'un nouvel art martial, basé non plus sur l'usage exclusif des percussions et de la force brute, mais sur la souplesse, les mouvements circulaires qui permettent de « recycler » l'énergie : c'est le Wu Dang Pai, considéré comme l'ancêtre du Tai Ji Quan.

A bientôt.

t-m

The Calculus of Logic

« Le point de vue que présentent ces investigations sur la nature du langage est des plus intéressants » affirme sans vaine modestie George Boole à la fin de son court ouvrage *The Calculus of Logic*. Il continue : « Elles le présentent non pas comme une simple collection de signes, mais comme un système d'expression dont les éléments sont sujets à des lois de la pensée qu'elles représentent. Que ces lois soient aussi mathématiquement rigoureuses que celles qui gouvernent les conceptions purement mathématiques de l'espace et du temps, du nombre et de la magnitude, est une conclusion que je n'hésite pas à soumettre à l'examen le plus exact. »

Je connaissais depuis très longtemps l'algèbre de Boole, précisément depuis la classe de cinquième à douze ans, où notre professeur de mathématiques donnait le soir des cours supplémentaires au petit groupe de volontaires que de tels sujets intéressaient. Les conséquences et les présupposées philosophiques d'une telle approche des nombres avaient éveillé ma curiosité qui n'a pendant longtemps trouvé aucun aliment. Je me suis jusqu'à aujourd'hui contenté d'informations de seconde main sur George Boole.

« Pourquoi ne vas-tu pas chercher au *Project Gutenberg* ? » m'a suggéré Kouka.

On trouve sur le site *The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (PGLAF* <<http://gutenberg.net/>>), des quantités d'ouvrages, presque tous dans le domaine public, que l'on peut télécharger en *peer-to-peer* (p2p), et dont on peut faire à peu près tout ce qui est possible.

Nous sommes allés y chercher ensemble, et nous avons téléchargé ce bref et synthétique article, *The Calculus of Logic*, et son volumineux ouvrage *The Laws of Thought*.

Dialogue non aristotélicien

— Dis-moi, Kouka, si l'on dépasse quatre dimensions, on dépasse la causalité. L'admetts-tu ?

— Certainement, Jean-Pierre. La causalité est inhérente à quatre dimensions. Je dirais même que les quatre dimensions sont le fruit d'une décomposition de la causalité.

— Nous sommes bien d'accords. Il me semblait pourtant que l'enseignement de Gautama s'inscrivait entièrement dans les quatre dimensions de l'espace causal.

— C'est tout le contraire, Jean-Pierre. Dans la Vacuité de l'Esprit Éveillé, il n'y a proprement plus de dimension ; ni de distance, ni de durée, ni de changement.

— Je veux bien, Kouka, tout ce que tu veux entre quatre et aucune dimension, mais où vois-tu le soupçon d'une cinquième ?

— Ce que tu dis là est absurde, Jean-Pierre, et pas digne de toi. Comment veux-tu qu'en seulement quatre dimensions, il n'y ait pas d'autre dieu que Dieu, et qu'il ait créé le monde bien après que Parvati ait été l'épouse de Roudra, qu'elle ait sauvé ce monde de la destruction en copulant avec Shiva dont elle est l'unique amante, et que tout ceci n'ait jamais existé ?

— Comment puis-je comprendre ce que tu me réponds, Kouka, autrement que comme une pirouette ?

— Peut-être en songeant aux *Lois de la Pensée* de Boole. Où cela a-t-il mené, Jean-Pierre, de chercher à bâtir une véritable science de la pensée ?

— Je suis sûr que tu vas me le dire.

— À plusieurs impasses et à une réussite. D'un côté, on a bien dû admettre qu'il n'est pas de meilleur outil pour penser que le langage ordinaire avec sa poétique et ses tropes, et de l'autre, on a inventé l'*Intelligence Artificielle*.

— Ce nom même d'*intelligence artificielle* est déjà un trope, Kouka, dis-je, puisqu'elle n'est pas plus artificielle qu'intelligence. Elle n'est que des procès cognitifs naturels que nous effectuons sans faire appel à notre intelligence, et que nous pouvons donc transférer sur des dispositifs matériels.

— Eh, bien voilà ta réponse.

Cahier XV

Mes lectures chez Kouka

Où habite Kouka

L'appartement de Kouka n'est pas bien grand. Il fait cependant partie d'un ensemble qui contient beaucoup de parties communes. En fait, à part l'espace pour travailler et pour dormir, tout est commun.

C'est un ensemble assez désordonné de petites constructions qui communiquent à flanc de côte par des balcons et des patios. Tout converge vers une grande salle d'entraînement à toutes les formes de combat, et sur un bain, un hammam avec un large bassin.

En principe, ces habitations sont toutes occupées par des membres du même ordre guerrier. Je ne suis pourtant pas le seul à lui être étranger. On y croise bien d'autres personnes qui y sont comme moi hébergées, et les voisins du quartier entrent dans les parties communes comme dans un moulin.

Chez Kouka

Chez Kouka, dans cette petite cellule d'où la vue est belle sur des toits, des jardins et les lointaines montagnes qui en compensent l'exiguïté, il est agréable de travailler. Je lis plus que je n'écris, parfois à l'écran, parfois imprimant les feuilles qui s'entassent sur le lit, le plus souvent copiant et collant des citations, comme celle-ci trouvée à l'entrée « George Boole » de l'Encyclopédie en ligne de l'Agora :

De sa prodigieuse mémoire, Boole disait lui-même : « Cette capacité ne résulte pas tant de la force de la mémoire que de l'arrangement qui assigne une place déterminée dans l'esprit aux faits et aux idées me rendant ainsi apte à trouver rapidement ce que je cherche exactement comme l'on sait où poser la main dans une armoire bien rangée pour en retirer en un instant l'objet cherché .»

Voilà comment l'homme qui a inventé sans le savoir la syntaxe des ordinateurs a donné la première définition de la mémoire de ces derniers en croyant rendre compte de la sienne.

Je recherche surtout des informations sur le réseau d'influence de George Boole. Aussi génial qu'il ait pu être, l'homme ne travaillait pas seul. J'ai le vague souvenir d'avoir lu quelque chose sur sa correspondance avec Charles Sanders Pierce dans un livre que je n'ai plus sous la main ; je ne me souviens même plus lequel.

Ce que la citation de Boole ne précise pas, c'est qu'un tel « arrangement » n'est pas ce qu'on entend la plupart du temps par « ordre ». Il est au contraire ce que plus d'un appellerait « désordre » ; un infini croisement d'ordres possibles.

C'est en tramant de telles intersections que j'ai trouvé une citation d'Ada Lovelace dans l'ouvrage de Philippe Aigrain, *Cause commune*.

Lu dans Cause commune

[...] La machine analytique n'a pas de prétention à donner naissance à quoi que ce soit. Elle peut faire ce que nous savons lui apprendre à faire. Elle peut suivre l'analyse, mais elle n'a pas le pouvoir d'anticiper des relations analytiques ou des vérités. Son pouvoir est de nous aider à rendre disponible ce que nous connaissons déjà. [...] Mais

il est probable qu'elle exerce une influence indirecte et réciproque sur la science d'une autre façon. En distribuant et en combinant les formules de l'analyse, de telle façon qu'elles puissent devenir plus facilement et rapidement traitables par les combinaisons mécaniques de la machine, les relations et la nature de beaucoup de sujets dans cette science sont nécessairement éclairés d'une nouvelle façon, et approfondies. [...] Il y a dans toute extension des pouvoirs humains, ou toute addition au savoir humain, divers effets collatéraux, au-delà du principal effet atteint. (Ada Lovelace, 1842, traduit par l'auteur.)

Philippe Aigrain commente sa citation : « Le projet de machine analytique de Charles Babbage et les notes d'Ada Lovelace dans sa traduction en anglais d'un mémoire de Luigi Menabrea décrivant cette machine datent des années 1840. »

Philippe Aigrain, *Cause commune, L'information entre bien commun et propriété*, collection "Transversales", Fayard. Disponible au format pdf sous licence CC: <<http://causecommune.org/>>

Ada Lovelace énonce ici une idée très perspicace qui est encore loin d'avoir pénétré tous les esprits un siècle et demi plus tard. Il est évident que toutes les extensions du pouvoir humain finissent tôt ou tard par modifier profondément, non seulement les conditions qui les ont suscitées, mais aussi et surtout les rationalités et les sensibilités qui ont servi à les faire naître.

Les perspectives vertigineuses qu'offre une telle façon de voir font hésiter à s'y engager. Les fuir n'empêche pourtant pas qu'elles nous sautent tôt ou tard à la gorge. Il peut déjà être troublant d'admettre que les rationalités et les sensibilités sur lesquelles prennent appui toutes les extensions du pouvoir et du savoir humain se construisent toujours en opposition aux dogmes et aux ordres établis. Il l'est plus encore de percevoir qu'elles sont elles-mêmes des formes provisoires.

Une telle façon de voir débouche sur un si complet relativisme qu'on ne sait plus, littéralement, à quel saint se vouer. C'est comme la première fois qu'on se retrouve à l'eau. On cherche à quoi s'accrocher jusqu'au moment où l'on se convainc qu'on flotte, et qu'il n'est rien de particulier à faire pour cela.

Le 9 juin

Une étape historique

Il est une étape importante dans l'histoire de l'humanité, entre l'empire hellénistique et celui des Tang, entre le troisième siècle avant J-C et le septième, un passage au moins aussi décisif que la sortie du néolithique.

Cette période de mutation est restée inaperçue des historiens occidentaux, peut-être parce que l'Europe ne l'a jamais vraiment connue ni dépassée. Elle est le passage de l'antique citée à l'empire laïque et multiculturel.

Le 10 juin

Locution asiatique

« Quand le ciel a créé le temps, il en a fait suffisamment. »

Kouka m'a traduit cette réponse du maçon. Elle lui demandait quand il aurait fini la rampe de l'escalier qui conduit à la rue.

Le 11 juin

George Boole dans l'Encyclopédie de l'Agora

Si l'article de l'Encyclopédie de l'Agora ne m'a guère éclairé sur le réseau d'influence de George Boole, sa présentation de l'homme m'a surpris.

Biographie en résumé : Mathématicien, logicien ... et poète anglais à qui nous devons la syntaxe des ordinateurs et l'exemple d'une culture où les lettres ont autant d'importance que les sciences.

Drôle de portrait, non ? « Mathématicien, logicien... et poète », j'aurais pour ma part au moins ajouté « philosophe ». La lecture que j'ai commencée des *Lois de la pensée* me convainc que c'est encore ce que Boole était avant tout.

Après la citation que j'ai déjà faite un peu plus haut, l'article poursuit sa présentation peu conventionnelle :

Ce mathématicien anglais était un être religieux, comme l'avait été Leibniz et Newton et, quand il se tournait vers la poésie, c'était pour lire Dante ou les poètes métaphysiciens anglais, Woodsworth surtout et Keats, l'auteur de cette pensée : « La beauté est la vérité, c'est tout ce que nous savons sur terre et tout ce que nous avons besoin de savoir. »

Boole vivait dans ce climat intellectuel. Il a lui-même écrit, dans le style de Keats, un poème sur la vérité, plus précisément sur la façon dont les savants sont unis, par-delà la mort, dans et par l'amour de la vérité.

*Tous ceux qui, à l'amour de la vérité
Ont consacré la ferveur de leurs vingt ans
Et qui, faisant descendre la sagesse étoilée
Vers le clown et le paysan
Ont partagé avec autrui
Les fruits de leur contemplation
Tous ils forment dans la sphère de l'esprit
Avec nous, une indissociable constellation.*

À dix ans, George Boole savait le latin et à 14 ans il savait le grec au point de pouvoir traduire des poèmes comme « Le printemps de Méléagre » ; sa traduction qui fut publiée dans le journal de sa ville natale, Lincoln, provoqua un débat qui donne une assez juste idée de la vie intellectuelle dans une petite ville anglaise du XIXe siècle. Étonné de la difficulté du défi relevé par un adolescent autodidacte, et qui plus est issu d'une famille modeste, un éminent citoyen de la place lança une accusation de plagiat. Des citoyens plus éminents encore prirent la défense du jeune fils de cordonnier ; d'attaques en répliques le débat dura plusieurs semaines ; ce qui prouve que le propriétaire du journal en question ne craignait nullement d'ennuyer ses lecteurs par une affaire à laquelle on ne ferait même pas écho dans les pages littéraires de nos grands quotidiens.

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/George_Boole

Il était un être religieux, est-il précisé. Je n'en suis pas autrement étonné, constatant encore une fois que ceux qui ont le plus profondément bouleversé les dogmes les plus solides et les cultes établis, étaient presque toujours religieux jusqu'au mysticisme, voire au fanatisme.

Voilà qui donnerait raison aux thèses de Ken Knabb, dont j'avais lu, peu après sa parution en 1974, la perspicace brochure *La réalisation et la suppression de la religion*. En passant sur son site avec Kouka pour chercher des traductions anglaises de chansons

de Georges Brassens, j'en ai profité pour en télécharger la version française en source libre. Je l'ai imprimée sous la forme d'un petit livret A5. (Il faudra que je pense à signaler quelques coquilles à l'auteur.)

La réalisation et la suppression de la religion

« Pour ce qui est de la connerie, en quantité autant qu'en diversité, » écrit Ken Knabb au début de son ouvrage, « aucune autre activité humaine ne surpasse la religion. Si, de plus, on prend en compte sa complicité avec la domination de classe tout au long de l'histoire, on ne s'étonnera pas qu'elle se soit attiré le mépris et la haine d'un nombre toujours croissant de gens, en particulier des révolutionnaires. »

« Les situationnistes ont repris la critique radicale de la religion, abandonnée par la gauche, et l'ont élargie à ses formes modernes et sécularisées — le spectacle, la loyauté sacrificielle aux leaders ou aux idéologies, etc. Mais leur attachement à une position unilatérale et non dialectique envers la religion a reflété et renforcé certains défauts du mouvement situationniste. Se développant à partir de la perspective selon laquelle, pour être dépassé, l'art doit être à la fois réalisé et supprimé, la théorie situationniste n'a pas su voir qu'une position analogue devait être adoptée à l'égard de la religion. »

« Quand les situationnistes traitent de la religion, » dit-il dans la même page, « [...] il leur arrive d'admettre vaguement un Jakob Böhme ou une Fraternité du Libre Esprit dans leur panthéon, parce que l'I.S. les a cités avec approbation ; mais jamais rien qui les toucherait intimement. Des questions qui mériteraient un examen et un débat sont laissées de côté parce qu'elles ont été monopolisées par la religion ou parce qu'elles se sont trouvées formulées en des termes à connotation religieuse. [...] Pour des gens qui veulent "dépasser tous les acquis culturels" et réaliser "l'homme total", les situationnistes sont souvent étonnamment ignorants des traits les plus élémentaires de la religion. »

Il résume un peu plus loin le sens de son approche : « À mesure que nous développons une critique plus radicale, plus profonde de la religion, on peut envisager des interventions sur les terrains religieux analogues à celles que faisait l'I.S. à ses débuts sur les terrains artistique et intellectuel ; attaquer, par exemple, une néo-religion non pas seulement dans la perspective "matérialiste" classique, mais parce qu'elle ne va pas assez loin dans ses propres termes, parce qu'elle n'est pas, pour ainsi dire, assez "religieuse". »

Ken Knabb, 1977. *Réalisation et suppression de la religion*. Traduit de l'américain par l'auteur et des amis français. Bureau of Public Secrets, PO Box 1044, Berkeley CA 94701, USA⁸.

Le sabre dans le Marmat

J'aime regarder les moines guerriers pratiquer le sabre. L'arme blanche tient ici une place centrale dans la culture. J'en ai déjà parlé lors de mon premier voyage (Voir [Cahier 23](#)).

Presque tout le monde ici pratique plus ou moins le sabre. Dès la petite école, c'est une discipline incontournable. Qu'il demeure au cœur de l'entraînement militaire me laisse toutefois songeur.

« Si un jour les USA décident de vous attaquer à l'arme blanche, ai-je dit à Kouka, ils n'ont aucune chance. »

J'attendais une réponse. Elle s'est contentée de rire.

8 www.bopsecrets.org

Initiation au maniement du sabre

Kouka a bien voulu me donner une petite initiation au maniement du sabre. On se vêt pour cela d'une armure matelassée et d'un heaume, lui aussi rembourré. On utilise des sabres de bambou. On fait bien, car les moines guerriers se battent avec une brutalité stupéfiante.

À la première passe, Kouka se jette sur moi avec un cri terrible. Pendant que de la pointe elle frappe violemment la base de mon pommeau et m'arrache l'arme des mains, un violent coup d'épaule dans la poitrine me projette à trois mètres le souffle court, et son sabre est sur ma gorge avant que l'ai le temps de bouger.

Je me suis moins laissé surprendre par la suite, sans être capable pour autant de parer plus de trois coups. « Tu n'es pas si maladroit, me dit-elle. Quand tu t'abandonnes complètement, tu trouves de bonnes postures. Tu n'arrives à rien parce que tu t'es convaincu que tu ne peux pas me battre. Ne pense plus à moi. Essaie de retrouver ta posture quand tu écris. »

Cahier XVI

Toujours chez Kouka

Jun 2004

Dire, c'est taire

Je reprends les notes que j'avais laissées éparées depuis quelques temps. Ce léger décalage, ce léger pli du temps me permet de mieux percevoir tout ce qu'on tait en écrivant.

Dire, c'est taire. Voilà comment devrait débiter tout traité de grammaire, de rhétorique, de linguistique, de poétique, de sémantique, de mathématiques, de musique, de logique... Apprendre à écrire est donc d'abord apprendre à se taire.

Soit dit entre nous (je peux expliquer en privé pourquoi il est préférable de ne pas ébruiter la chose), c'est ce qui fait la différence entre ce qu'on a appelé « le premier Wittgenstein » et le second ; entre la dernière phrase du *Tractatus*, « ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire », et tous les travaux qui suivent. Après son premier livre, Wittgenstein avait tout simplement appris à écrire. (Ce qu'on peut dire, on doit le taire.)

les lignes qui suivent sont à peu près tout ce que je retiendrai d'une conversation avec Kouka que j'avais commencé à transcrire. Le reste, je le tais.

« Quelle heure est-il ? » demandé-je. J'ai quitté ma montre à cause de la chaleur sur le balcon en début d'après-midi. Kouka jette un nouveau coup d'œil à la sienne qu'elle vient de regarder. «

C'est bien ce que je pensais, remarqué-je à haute voix, "deux heures moins le quart", ça ne veut absolument rien dire, pas plus que la position de deux aiguilles sur un cadran. »

« Qu'entends-tu par là ? » Me demande Kouka.

« Tu viens de jeter les yeux sur le cadran de ta montre et tu paraissais satisfaite de ce que tu avais appris. Pourtant, quand je t'interroge tu dois regarder à nouveau. Alors je me demande ce que tu avais réellement vu, et ce que tu dois vérifier. »

On peut mesurer tout ce qui doit être tu, voyageant si loin de chez soi, pour retenir une telle anecdote.

Kouka y avait pourtant vu une profonde remarque qui lui rappelait je ne sais quel Koan où il est question de pêche au filet et d'un moine qu'on jette à l'eau pour attraper les poissons qui semblent si proches à peine sous la surface.

Pythéas le navigateur

Depuis que je suis chez elle, j'utilise souvent l'ordinateur de Kouka pour naviguer sur le net et pour corriger mes pages avant de les mettre en ligne. Elle est l'une des rares ici à utiliser une interface en anglais, plutôt que d'avoir localisé son système.

Son navigateur, intégré à leur Unix local, s'appelle Pythéas — une discrète référence au Marmat hellénistique. Il est une merveille de sécurité et d'ergonomie. De plus, un module peut indiquer les fautes de code pour le *html*, les *css* et même le *javascript*.

Quand on ouvre le menu « About Pytheas », un lien renvoie à l'entrée de Wikipédia : « Pytheas est un navigateur et explorateur grec de Massilia (la Marseille antique) qui aurait effectué vers 340 avant J.-C. un voyage dans les mers du nord de l'Europe. [...] »

Pendant très longtemps, il fut considéré comme un menteur, un affabulateur puis comme le premier explorateur scientifique. Il avait aussi établi à quatorze minutes près la latitude de Marseille à l'aide d'un bâton de gnomon. Depuis, les astronomes ont donné son nom à un cratère lunaire. »

Pythéas avait écrit un livre, *De l'Océan*, qui brûla dans la bibliothèque d'Alexandrie. On en connaît des bribes par Pline, Erastosthène de Cyrène, Polybe, et surtout Strabon qui s'est évertué à le faire passer pour un affabulateur.

Pythéas y expliquait les marées par l'attraction de la lune et l'influence des équinoxes, la rotondité de la terre, dont son système de longitudes et de latitudes donnait la circonférence, exacte à 90%, l'inclinaison de la terre sur son axe, supposant l'héliocentrisme, sans parler de la description des baleines. Il y avait de quoi asseoir pour des siècles la réputation de blagueurs des Marseillais !

J'apprends aussi qu'un exemplaire du livre avait été amené par Hippias, et qu'il se trouve toujours à la bibliothèque de Bolgobol. Un autre lien permet d'en télécharger une traduction en palanzi sous la forme d'un fichier EPS.

On doit aussi à Pythéas la durée fixe des heures. La journée se divisait avant en douze heures de jour et douze heures de nuit. La durée des heures variait donc selon les saisons. Pythéas avait navigué jusqu'à la hauteur de l'Islande — sans doute la terre qu'il appela Thulée —, où le jour en hiver dure deux heures, ce qui rendait ce système aberrant. C'est ce qu'affirme Wikipédia, et qui me semble au moins aussi aberrant.

En effet, comment aurait-on mesuré des heures à durée variable avant ? Pour savoir l'heure, on se fiait à la latitude du soleil, et on la mesurait avec des cadrans solaires — je mets au défi quiconque de m'expliquer ce que serait une mesure sans méthode pour mesurer.

Où a-t-on vu que des cadrans solaires marquaient des heures plus longues en été qu'en hiver ? On en trouve encore partout sur terre, aux façades de vieux monuments à Marseille comme à Bolgobol, et il est facile de le vérifier. Ils donnent l'heure locale avec une parfaite exactitude, et aucun encore ne s'est dérégulé.

C'est incroyable comme on ne peut jamais se fier à ce qu'on entend ou à ce qu'on lit. Heureusement, avec un peu de vigilance, il n'est jamais très dur de vérifier à l'aide de moyens très simples qu'on a toujours à sa portée. En l'occurrence, un bâton suffit, ou même le montant de sa fenêtre.

J'espère que celui qui me lit entendra bien cela. Je ne serai pas toujours derrière lui pour réveiller son sens critique, ni seulement pour identifier les erreurs dont je pourrais me faire le colporteur.

Kouka et le Bouddhisme

Kouka s'est détournée très jeune de la religion. Le mot qu'elle emploie pour me dire cela désigne explicitement l'Islam, mais ce n'est pas « Islam », ni « religion ». Il entend aussi que le Bouddhisme n'est pas pour Kouka une religion, plutôt un chemin pour en sortir.

Kouka n'aime pas le sens tragique de la religion. Moi non plus.

Il n'en faut pas plus à Kouka pour vouloir se convaincre que je suis bouddhiste : « Pourquoi le cacher ? »

« Tu as étudié et pratiqué bien plus que des gens qui s'en tiennent scrupuleusement aux rituels. » Dit-elle encore.

Je cite les *Dialogues dans le Rêve* de Bûsô pour lui expliquer que celui qui respecte les rituels pénètre des arcanes plus subtils, et que j'ai souvent plus appris du simple fidèle que du sage et du théologien.

« Et comment le saurais-tu, si tu n'étais avancé dans la voie ? » Me répond-elle. Que puis-je faire d'autre que hausser les épaules ?

« Vous autres, Occidentaux, vous pensez en terme d'appartenance quand il s'agit d'acquisition » dit-elle. « Vous voulez vous intégrer, vous assimiler, vous incorporer, quand c'est à chacun qu'il appartient d'intégrer, d'assimiler, d'incorporer. Doit-on devenir britannique pour parler anglais ? »

Quand je lui réponds « alors pourquoi veux-tu que je sois bouddhiste ? » elle hausse les épaules à son tour.

Le déséquilibre de la terreur

J'ai relu la description que j'avais faite de Kouka lors de ma première rencontre l'an dernier. (Voir *À Bolgobol*, fin du [cahier 32](#)) Je l'avais décidément mal vue. Assise, elle m'avait paru moins grande. Sa large salopette cachait son corps svelte. Je l'avais pourtant crue plus jeune ; on interprète toujours plus qu'on ne voit.

Dans la hiérarchie militaire, Kouka a un grade correspondant à commandant. Elle est discrète sur ses fonctions. « Les avions, les chars et même les missiles, c'est du folklore, » m'a-t-elle quand même dit. « La guerre, c'est le contrôle de la stratosphère par la commande numérique, et les opérations de commando sur le terrain. »

D'après Kouka le véritable danger mondial aujourd'hui est la surestimation par l'OTAN de la supériorité militaire que lui donneraient ses armes de destruction massive. « L'OTAN a été construite sur l'équilibre de la terreur, m'explique-t-elle, et il n'y a plus d'équilibre. Elle ne sert qu'à terroriser le monde, c'est à dire à rien, car l'humanité n'a pas besoin d'elle pour avoir peur. Il lui suffit d'ignorer *les Quatre Nobles vérités*. »

Les raccourcis de Kouka me sidèrent parfois. « Ne faites vous pas alors le jeu de l'OTAN avec vos alliés, en ayant signé le Traité de Shanghaï ? » Lui demandé-je. « Non, répond-elle péremptoire, mais nous avons du mal à convaincre nos partenaires de l'efficacité de nos méthodes pour combattre la terreur » ajoute-t-elle plus soucieuses.

— Les Quatre Nobles Vérités ? Risqué-je.

Kouka rit.

Les constructions du Marmat

Les Marmaty, c'est ainsi qu'on appelle les habitants du Marmat, ont un point commun avec les Romains : la construction robuste. Même le neuf est solide et paraît destiné à durer toujours. Le terrain instable des montagnes et les fortes variations climatiques l'imposent. Et puis on ne manque pas de pierre à bâtir.

Aussi, même si la démographie s'accroît comme partout ailleurs et entraîne la construction, les bâtiments neufs sont plus rares que dans les autres pays. Ils ne se distinguent pas non plus beaucoup des vieux.

Les Marmaty ont une prédilection pour tout ce qui paraît vieux. Si une chose a traversé le temps, c'est qu'elle est solide. Ils aiment ce qui est solide, et ils prisent les traces d'usure qui en témoignent.

Les villes en ont un petit air misérable et vieillissant, quand on n'y est pas habitué. Comme je l'ai déjà dit, l'on voit moins qu'on n'interprète.

Nul doute que le Marmaty ne voie pas comme nous. Il voit de la richesse où nous ne la voyons pas. Et devant les grands immeubles de béton des villes modernes, les

tubulaires, le plexiglas et l'aluminium, il serait saisi de compassion pour ceux qui y vivent.

L'industrie

Les bâtiments ne sont non plus jamais très grands dans le Marmat. Pour l'industrie, c'est plus sensible encore. Ils ne la concentrent pas. C'est pourquoi aussi leurs voies de circulations sont si peu développées. Ils préfèrent produire sur place.

Les gains de productivité qu'apporterait la concentration sont compensés par les économies de logistique. De toute façon, le gigantisme industriel amène toujours moins de productivité depuis le déclin du fordisme.

En somme, le Marmat a toutes les apparences du sous-développement. Elles sont finalement trompeuses. On achète ici en moyenne à peu près une paire de chaussures par an, mais si l'on sait qu'elles durent des années sans réparation, et qu'il y a des cordonniers partout, on en vient à se demander ce qu'ils en font.

Si l'on ne se laisse pas prendre au miroir aux alouettes de l'économie de marché, le Marmat est plutôt riche. Les gens sont bien vêtus, confortablement logés, correctement nourris et en bonne santé. Ils sont aussi plutôt cultivés, lettrés et ingénieux. Je ne crois pas qu'ils seraient chagrinés s'ils savaient qu'avec leurs vestes élimées et leurs cheveux en bataille, ils se feraient refouler à l'entrée d'une boîte de nuit en Europe.

Si l'on ne voit pas leur richesse, ce n'est pas eux qui la cachent. Ils la connaissent très bien, et ne demandent qu'à la faire connaître. Le nouveau régime rêvait même de la négociier bon pris dans le marché international. Leur véritable richesse, c'est leur force de travail, c'est à dire leurs connaissances, leurs techniques et leur ingéniosité.

Le nouveau régime ne comprenait en fait pas mieux l'économie que l'ancien. Il voulait coter les bourses du travail sur le marché mondial. Il semblerait que l'OMC ne soit toujours pas parvenue à saisir ce qu'il entendait par là — moi non plus d'ailleurs.

Ça ne dérangeait pas vraiment les opérateurs internationaux que les ouvriers soient les principaux actionnaires de leurs industries. Qu'ils soient organisés dans des syndicats puissants aurait même pu les rassurer. Ce qui littéralement les terrifia, c'est que les conseils ouvriers se moquaient bien de leurs dividendes. Ils voulaient posséder les actions pour imposer leur politique industrielle.

Le nouveau régime eut beau plaider qu'on ne pouvait pas faire plus libéral, il ne tarda pas à paraître pire que l'ancien aux yeux des investisseurs étrangers qui avaient pourtant favorisé et salué son avènement.

Les bourses du travail

Dans la République du Gourpa, les bourses jouent envers le travail un rôle similaire à celui des marchés boursiers mondiaux envers ses produits. On y cote la valeur du travail. Naturellement, on cherche aussi à l'accroître, et l'on gère son marché à cette fin.

Accroître la valeur du travail, cela ne peut avoir qu'une signification : le même nombre de travailleurs, dans le même temps, produit plus de richesses. Une telle progression a nécessairement une série de conséquences : soit on consomme plus de richesses, soit on travaille moins longtemps, soit le nombre des travailleurs diminue, et celui des chômeurs augmente.

Ces trois conséquences posent des problèmes. Consommer plus de richesses peut revenir à détruire celles de la nature. Travailler moins laisse ouvertes des questions plus complexes encore.

Que fait un homme qui ne travaille pas ? Il se distrait ? C'est à dire qu'il s'ennuie. Il est donc fort probable qu'il choisisse plutôt de travailler encore. Il cesse seulement de travailler pour gagner sa vie. Pour autant, son ouvrage désintéressé ne sera pas sans incidence sur le marché du travail.

C'est la fonction des bourses que de protéger les richesses naturelles tout en empêchant qu'elles deviennent la propriété de quiconque, et surtout de faire en sorte que le travail gratuit participe à l'accroissement de la valeur du travail, et non l'inverse.

Cette seconde question n'est pas des plus simples. Prenons un exemple précis : vous écrivez un jeu de scripts pour contrôler les espaces insécables quand vous exportez en html à partir de votre traitement de texte. Il est inutile qu'un autre ait à refaire le même travail, et vous allez le laisser en téléchargement libre sur votre site. N'allez-vous pas ainsi mettre sur la paille les programmeurs de votre application ?

C'est un casse-tête, allez-vous dire. Ce n'en est pas un pour les bourses du travail. Leur calcul est très simple : Est-ce que ça permet d'atteindre le même résultat avec moins de travail ? Dans ce cas, chacun pourra y trouver son compte. Sinon, tout le monde y perd.

Il n'a pas fallu longtemps au nouveau régime pour comprendre qu'il allait dans une direction opposée à celle du marché mondial et des législations internationales. Cette opposition est particulièrement nette avec la politique énergétique.

Chacun sait que l'énergie est partout, et qu'il suffit d'une simple dynamo sur la roue de son vélo pour éclairer sa route. Il est donc plus avantageux pour les bourses du travail de populariser les connaissances nécessaires à l'extraction de l'énergie avec les moyens les plus simples, que d'en faire un monopole étatique ou financier. C'est en même temps un moyen de protéger les ressources naturelles tout en accroissant la force de travail de chacun, c'est à dire ses connaissances, ses aptitudes et son ingéniosité.

DANS LES ENVIRONS DE BOLGOBOL
Cahier XVII
Cinq jours dans la vallée de l'Oumrouat

Le 18 juin

Surpris par la pluie

La pluie nous a surpris en vue de la vallée de l'Oumrouat. J'y monte avec Ziddhâ pour finir la semaine.

Les nuages ont surgi avec une étonnante rapidité. Le ciel semblait pourtant se dégager à la sortie de Bolgobol, et l'air était encore transparent quand de grosses gouttes ont commencé à tomber. Maintenant que nous grimpons la route en lacets qui conduit à la vallée, ce sont des trombes qui noient l'asphalte et font déborder les fossés. Je n'y vois presque plus rien derrière le pare-brise.

« Rassure-toi, moi non plus » me dit Ziddhâ. Cet aveu ne me rassure en rien et j'insiste pour qu'on se gare sur le premier chemin de traverse. C'est sur le terre-plein qui prolonge un virage que finalement elle s'arrête, sous les branches d'un platane centenaire.

Le platanes ici n'est pas un arbre urbain comme en Europe, où il a été tardivement introduit d'Anatolie pour ombrager les boulevards et les places. Ici, il est un arbre sauvage. Depuis l'antiquité, on l'a utilisé comme bois d'œuvre, de bien meilleure qualité que le mélèze ou le sapin.

Aujourd'hui, tous les conseils sont unanimes pour limiter son usage par des réglementations draconiennes. Des forêts entières ont disparu au cours des siècles, et les meubles en platane sont devenus des objets de luxe, si ce n'est des pièces de musée.

Des filets d'eau ruissellent sur le vieux tableau de bord que la rouille a depuis longtemps commencé à attaquer, et je ne sais où mettre mes jambes.

Ziddhâ est revenue à Bolgobol en début de semaine. Elle est très liée à Kouka. J'occupe la chambre où elle loge souvent pour rester proche de l'université. Je leur ai proposé de retourner à l'hôtel pour la lui laisser. Elle préfère aller loger chez son ami Salmon qu'elle m'a présenté l'an dernier, et dont elle paraît très proche aussi, bien que la nature exacte de leur relation me demeure opaque.

Ziddhâ semble ravie que je m'entende avec Kouka. L'idée m'avait traversé l'esprit que c'était un habile moyen pour mettre une distance avec moi, d'entamer un éloignement. À l'évidence, non.

La pluie crée une étrange torpeur que ne dérange même pas l'eau qui coule sur mes jambes. J'ai ôté mes chaussures pour les garder au sec.

La terre gorgée dégage des odeurs envoûtantes. Elles se mêlent dans l'habitable à celle de ma pipe et d'une légère senteur d'essence. Cette torpeur n'est pas celle des sens qui irriguent toute pensée.

Le 19 juin

Chez Ziddhâ

La maison est encore froide, bien que Ziddhâ ait déjà chauffé la semaine dernière. Ses murs de pierre épais, enfoncés dans la pente, gardent longtemps la fraîcheur de l'hiver où elle demeure inhabitée.

Les petits radiateurs électriques sont pratiques mais peu efficaces. Nous avons fait un feu de bois.

Les mœurs du Marmat et la personne

Je comprends beaucoup mieux les mœurs du Marmat que lors de mon premier voyage. Elles sont fondées sur la personne.

La personne ici se définit moins par l'appartenance à un groupe — l'individu, la partie indivise du groupe —, que par sa relation à une autre. Cette relation, on la possède. Voilà ce qui fait cette différence, difficile à percevoir au début.

La relation entre Ziddhâ et Manzi, par exemple, est moins cette amitié qui peut lier un professeur et son élève, que celle entre maître et disciple. Ziddhâ possède un maître en Manzi, et lui une disciple.

On n'appartient pas à une famille, on possède un enfant, un père, une mère, la sienne ou celle de son enfant ; on n'appartient pas à une entreprise, on possède un métier ; on n'appartient pas à un parti, on possède une vision politique ; et l'on se possède les uns les autres, ou plutôt ses relations électives.

On possède, on n'appartient pas : c'est plus absolu. De telles relations n'entrent pas en concurrence. Aussi, ni on ne les montre, ni on ne les cache. C'est pourquoi on ne les perçoit pas tout de suite.

Le 20 juin

L'homme et la terre

« Tu crois vraiment que l'évolution de l'humanité va avec une diminution de la quantité des objets dont elle s'encombre ? Interrogé-je Ziddhâ. Un simple regard sur l'histoire tendrait à accréditer le contraire. »

Cette idée qu'elle vient de me développer, ce n'est pas la première fois que je l'entends dans le Marmat. Bien des populations qui se sont fixées dans la région sont d'origine nomade. Les Huns, les Mongols d'un côté, les Arabes de l'autre, ont souvent été pris pour modèle, laissant imaginer une évolution possible, voire souhaitable, vers le dépouillement et la mobilité.

Une telle conception du progrès suppose qu'il ne soit pas uniforme ni constant, et qu'il soit contrebalancé par le concept inverse de « régrès ». C'est en effet un néologisme que j'ai souvent entendu ici employer en anglais : *regress*. L'humanité régresse en s'encombrant d'objets inutiles, en s'y attachant et s'y immobilisant.

Il est évident qu'un simple regard sur l'histoire convainc aussi bien que l'humanité régresse presque aussi souvent qu'elle progresse ; que les civilisations s'élèvent, avancent fièrement comme des vagues sur une grève en laissant croire qu'elles vont tout submerger, puis se couchent et refluent lamentablement. Pourtant l'ingéniosité humaine finit toujours par avancer, emportant l'obstacle où la dernière vague s'était brisée. Ziddhâ n'affirme pas le contraire.

— En tout cas, si l'on veut se débarrasser des vains objets pour courir les chemins, ce n'est pas difficile, dis-je.

— Détrompe-toi, Jean-Pierre. Créer un monde où la circulation des hommes soit plus libre, comme l'ont fait Attila, Taramana ou Gengis Khan, impose de grands progrès technologiques, sinon ce serait perdre la civilisation, les lettres, les arts, tout.

Voilà un point de vue très intéressant que personne ne m'avait encore énoncé clairement. Ziddhâ m'a l'air d'avoir des idées bien précises à ce propos, et je me demande d'où elle les tient. Ma question la laisse songeuse. Quand je m'attendais à entendre le nom et les ouvrages d'auteurs dont j'ignorais l'existence, elle me cite son père, Razzi.

Razzi

Razzi semble avoir pour sa fille un grand prestige. Je m'en étais déjà aperçu l'an dernier, et je m'en inquiétais un peu lorsque j'ai dû le rencontrer. Il est vrai que l'homme ne manque pas de prestance, de culture et d'énergie. Il est l'un des responsables du syndicat des mineurs de l'Oumrouat.

Il m'avait impressionné en tenant tête à l'imam Fardouzi dans une querelle sur l'avéroïsme et la tradition aristotélicienne. C'est à cette joute à laquelle Tai-mo faisait allusion dans son courriel en la comparant au combat de la grue et du serpent.

Razzi, lui, a un type caucasien, c'est de sa mère que Ziddhâ tient ses yeux légèrement bridés.

Feux au crépuscule

La pluie récente est une bonne occasion de nettoyer les herbes folles et les ronces sans danger. Coupées, on les met en tas pour les brûler.

Quand tombe la fraîcheur du soir, on se rapproche des foyers qui crépitent. En longues langues, la fumée trace des arabesques entre les derniers rameaux encore verts. Laitieuse, elle est par endroits parcourue de tons roux lumineux.

Des corneilles tournoient encore très haut au-dessus d'elle. On se hâte pour finir avant la nuit.

Le 21 juin

À l'aube

Un chat du voisinage, comme la veille, attend le soleil devant la maison. Il tourne la tête vers moi, méditatif, quand je m'assois près de lui. Il repose sur son fessier, les pattes antérieures tendues.

Des brumes courent dans l'étroite plaine qui s'étend vers l'est, et font comme des coups de gomme sur la pente boisée au-delà de la rivière.

Il fait froid, et c'est à peine si le soleil réchauffe quand il tombe sur nous. Le chat regarde d'une curieuse façon, déplaçant légèrement la tête d'un point lointain à l'autre.

Lorsque ces animaux nous regardent, on se dit quelquefois qu'il ne leur manque que la parole. Quand on regarde ensemble la même chose, on se dit que non.

Lecture d'Ibn Khaldoun

Quand Ibn Khaldoun rencontra Timour Lang, ils avaient tous deux passé les soixante-dix ans. Les deux Hommes se séduisirent par leur savoir, leur sagesse et leur regard sur le monde.

Ibn Khaldoun venait d'une vieille famille bourgeoise de la lointaine Espagne, élevé dans l'or et la soie. Il aimait pourtant la compagnie des nomades dont il finit par partager la vie, et le galop des chevaux. Il était trop vieux quand les Mongols entrèrent en Syrie

pour fuir aussi vite que ses compagnons arabes. Il fut pris et fit ainsi la rencontre qui paraît, à le lire, la plus importante de sa vie.

Ibn Khaldoun et Timour Lang avaient sans se connaître une conception très voisine de la civilisation, qu'ils voyaient comme un foyer allumé par les étincelles des sabres.

Timour Lang était musulman, bien que sa mère fût chrétienne et son grand-père bouddhiste. Les deux hommes étaient instruits. Ils étaient pourtant si différents, originaires de mondes si éloignés et dans des camps ennemis, qu'il est quand même étonnant qu'ils aient partagé des visions si proches.

Quand le ciel a créé le temps, il en a fait suffisamment

Dans le village à l'entrée de la vallée, à trois ou quatre kilomètres du hameau de Ziddhâ, je me suis réfugié au petit bar ombragé. Il me plaît de savoir qu'où je suis, personne ne saurait me trouver.

Un homme nettoie la rue avec une majestueuse lenteur. Il s'interrompt perpétuellement pour échanger quelques mots avec chaque passant. Je pense à la phrase du maçon, l'autre jour, chez Kouka.

Le 22 juin

L'histoire considérée d'un point de vue végétal et social

La petite maison est bien ensoleillée sur l'adret de la vallée de l'Oumrouat, un peu à l'écart du hameau Al Tawil. La source qui jaillit au pied de la bâtisse alimente un rideau de verdure qui la cache largement au regard. On la voit surtout de l'autre côté de la plaine, où son toit d'ardoise domine les autres.

Noyers, tilleuls, cognassiers ombragent des framboisiers et des ronces couvertes de mûres. On trouve des mûriers blancs aussi. Ils ont été introduits dans le Marmat pour nourrir les vers à soie dont l'élevage s'est pratiqué dans tout le sud du pays. Beaucoup de petites magnaneries sont aujourd'hui en ruine.

Le secret de fabrication de la soie fut volé aux Chinois, et les vers aussi. Ce ne fut pas une mince affaire que d'acclimater ces fragiles animaux dans la région.

Je ne pense pas qu'il y ait un autre cas où cette précieuse technique ait été dérobée. Partout ailleurs, je crois, elle fut introduite par les Chinois eux-mêmes — je me demande encore pourquoi.

C'est sous François Premier que des ingénieurs vinrent dans le sud de la France installer des magnaneries et former leur personnel. Ils offrirent même les dispositifs d'impression des tissus. La faïence aussi fut introduite, et la décoration provençale traditionnelle reste profondément imprégnée de celle de la Chine des Ming. Pourquoi les Chinois choisirent-ils de transférer leur technologie en France ? Qu'y gagnaient-ils ? Qu'obtenaient-ils en échange ?

Le commerce de la soie et de la faïence, il est vrai, enrichissait moins les producteurs que les négociants des empires du grand Mogol et des Ottomans, plus soucieux jusque là d'écraser l'Europe que d'y ouvrir des marchés. Il valait peut-être mieux produire en France sous licence chinoise.

Ce coup de pouce extrême-oriental fut fondateur pour la France qui, soyons sérieux, n'existait pas avant. Son territoire actuel était une mosaïque de fœodalités suzeraines des Plantagenets d'Angleterre, du duché d'Auvergne et des Flandres, de la couronne de France, de princes italiens ou de Rome. La guerre de religion qui s'en suivit fut la véritable fondation de la France, et sa rupture avec le Saint Empire autant qu'avec les

Hauts Alliés d'Angleterre et de Hollande, bien que les deux camps restassent longtemps présents dans le royaume unifié.

Le résultat ne se fit pas attendre : dès la fin du seizième siècle, des grèves pour les huit heures éclatèrent dans les magnaneries de la région d'Alès. La lutte ouvrière moderne naissait, que les Chinois bien plus tard acclimatèrent à leur tour chez eux aussi facilement que le ver à soie dans le Midi.

Il y a aussi quelques poiriers plus bas sous le jardin. Les poires ne sont pas mûres. Elles ne deviennent pas bien grosses de toute façon, et restent dures et vertes. Je les aime ainsi. Elles avaient une saveur délicieuse l'an dernier quand je les ai goûtées.

On appelle *mûre* la baie qui est le fruit de la ronce, ou *mûre sauvage*. Le framboisier est une espèce de ronce cultivée. Le mûrier, lui, est un arbre ou arbuste des régions tempérées de l'Asie et de l'Amérique, à suc laiteux et à feuilles caduques. Il existe des mûriers blancs et des noirs. Ce sont les feuilles des mûriers blancs qui nourrissent les vers à soie. On appelle aussi *mûre* le fruit du mûrier, il ressemble à celui de la ronce.

Tous ces végétaux font partie de l'ordre des *rosacées*, famille de plantes dialypétales à nombreuses étamines, généralement pourvues d'un double calice, comme le rosier et la plupart des arbres fruitiers des régions tempérées (cerisier, pêcher, poirier, cognassier, prunier...).

Cahier XVIII

La cartographie magnétique de l'Oumrouat

Le 23 juin

Protection des connaissances et plein emploi comme facteurs de décadence

Un historien chinois des dynasties Jin (troisième - cinquième siècle), avait écrit : « Les instruments astronomiques ont été en usage depuis les plus anciens temps, transmis de génération en génération, et sévèrement gardés par les astronomes officiels. Les érudits ont donc eu peu l'occasion de les examiner, et c'est la raison pour laquelle les théories cosmologiques non orthodoxes ont pu se répandre et se développer. »

Razzi a trouvé sans peine cette citation sur son disque dur pour m'illustrer ses idées très précises sur le *régrès* des civilisations. Deux facteurs sont pour lui décisif dans le déclin des empires : la protection des connaissances et la lutte contre le chômage.

Le progrès suppose donc de vaincre une double crainte : que les connaissances tombent entre toutes des mains, au risque que leur usage ne soit plus contrôlé ni n'assure le pouvoir de ceux qui en possèdent les titres, et qu'une part croissante de la main d'œuvre demeure inoccupé.

« Il est clair, m'explique Razzi, que ces deux craintes n'en font qu'une : la connaissance entre les mains de travailleurs serait vite utilisée à épargner du travail, et le temps gagné serait vite utilisé à acquérir et à accroître les connaissances, qui à leur tour serviraient à épargner du travail, et ainsi à l'infini. »

Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Je me demande seulement s'il ne s'agit pas moins d'une crainte de quelques profiteurs que de penchants plus largement partagés. Nous n'avons tous que trop le penchant chimérique de nous instruire sans effort, et de nous abrutir dans des tâches épargnant toute réflexion. Bref, ce qu'on appelle « travail » la plupart du temps, n'est qu'une forme de la paresse.

« Peut-être bien, » me répond Razzi. « Le résultat est le même : s'instruire sans effort est se remplir la tête de sottise, et le travail de brute est trop peu productif pour une civilisation développée. »

L'attraction magnétique et gravitationnelle

Razzi ne va pas à la mine ce matin. Il m'a prêté un cheval pour que je l'accompagne. Nous allons dans la montagne relever les mesures de capteurs magnétiques.

On sait (sinon on va l'apprendre) que la pression exercée sur les roches engendre des champs magnétiques. Une telle observation pourrait bien entraîner la physique à un saut qualitatif décisif, si l'on arrivait à ramener à un même principe l'attraction gravitationnelle et magnétique.

En un tel domaine, on n'a rien trouvé tant qu'on n'a pas de mesures. La différence d'échelle est si grande entre les champs magnétiques et gravitationnels, qu'on ne sait comment les unifier. On a d'un côté des équations trop théoriques, trop complexes et trop éloignées de toute intuition, et de l'autre des observations et des réalisations trop empiriques.

Une équipe de chercheurs, en collaboration avec le conseil des mineurs de l'Oumrouat a décidé d'installer des capteurs dans toute la vallée pour en dresser une carte magnétique, et en observer toutes les variations. On en espère des avancées

théoriques, et en même temps, ce qui n'est pas négligeable pour des mineurs, un progrès dans la prévision des secousses et des glissements de terrain. L'idée est aussi d'explorer les possibilités d'utilisation des formidables réserves d'énergie que constituent les pressions telluriques.

Au-dessus de la forêt

Le vent est fort sur le plateau, et le petit hameau Al Tawil où est restée Ziddhâ, paraît minuscule de l'autre côté de la vallée. Nous sommes maintenant au-dessus de la forêt, où la végétation se fait rare, réduite à des mousses et des lichens qui cèdent de plus en plus la place à la roche et à la terre nue.

Cette force tellurique et magnétique dont nous sommes partis en quête, il me semble maintenant que je la sens autour de moi très tangiblement. Les installations industrielles et portuaires du port de Marseille et de Fos, l'étendue des raffineries de Berre et Lavéra, les formes et les grues de la réparation navale, en comparaison, me semblent des jouets. Les forces que je sens me traverser, m'habiter, me constituer même, seraient bien capables, si nous apprenions à les dompter, de nous propulser jusqu'au plus loin de l'espace sidéral. C'est ce que je ressens alors.

Nous marchons à côté de nos montures pour ne pas les épuiser en grim pant dans les éboulis. Le vent fait voler en tous sens leurs crinières et nos cheveux.

« Dis-moi Razzi, vous n'avez rien trouvé de plus simple pour relever vos capteurs ? » Je l'entends rire devant moi. « On ne va jamais les relever exprès », me répond-il. « Ils sont sur le chemin qu'on emprunte pour aller chasser le jâssous (sorte de chamois du Marmat, au pelage presque noir et aux cornes semblables à celles des bouquetins). »

« Et qu'est-on en train de faire ? » Je l'entends encore rire. « Parfois, on en fait le prétexte d'une ballade en montagne, crie-t-il contre le vent. La promenade ne te plaît pas ? »

Plus loin, après les éboulis, il m'explique qu'ils vont recevoir bientôt des émetteurs qu'ils fixeront aux capteurs. « Ainsi, les changements de la carte magnétique de la vallée seront en permanence observables sur l'écran, dit-il, mais on n'est pas pressé, et on ira encore les voir pour les contrôler. » Pour ça, je lui fais confiance.

Razzi a pris son fusil. Peut-être espère-t-il qu'un troupeau de jâssâ (pluriel irrégulier de jâssous) croise notre route à portée de tir. Une telle éventualité est hautement improbable. Pour chasser de tels animaux, une équipe de montagnards aguerris est nécessaire.

Le 24 juin

D'où viennent les idées justes ?

J'ai trouvé dans la bibliothèque de Ziddhâ une version anglaise des *Essais philosophiques* de Mao Tsé-Toung, publiée en 1966 aux *Éditions de Pékin*. Elle n'était pas née. Ce doit être un livre de son père.

J'ai feuilleté les premiers écrits de l'ouvrage sur la dialectique et la contradiction. J'avais lu ces textes quand je n'avais pas vingt ans, et je ne me souvenais plus qu'ils étaient tellement imprégnés d'idéalisme — idéalisme matérialiste, et certainement pas idéalisme de la matière : un idéalisme empiriste, où je sens une lointaine parenté avec Berkeley et Hume.

J'ai relu son article de 1933 *D'où viennent les idées justes ?* Son titre comme son contenu m'ont toujours paru sonner en écho avec *Comment rendre les idées claires ?*

Charles S. Peirce avait écrit directement en français cet article en 1879 pour *la Revue Philosophique*, lors de son voyage en France au cours duquel il s'initia à l'œnologie.

Ces écrits sont très hégéliens. Peirce, de son propre aveu, était aussi très proche de Hegel à son corps défendant — mais d'un Hegel renversé.

Chez les deux auteurs je perçois comme le retournement d'un antique schéma d'une *descente* de l'esprit, d'une *chute* dans laquelle il s'incarnerait. L'esprit s'élève au contraire, comme dans la *sublimation alchimique* qui décante l'essence des matériaux bruts.

Le rôle des « masses » prend chez Mao une signification dans ce procès, que personne ne semble avoir conçu avant lui. Les masses sont, en quelque sorte, là où se perd le rapport subjectif et personnel de l'homme à la nature. Et c'est précisément dans ce moment où il se perd, qu'il se retrouve et se renforce. Le rapport de l'homme à la nature retrouve non seulement sa subjectivité envers la nature, mais aussi envers le rapport social à la nature.

Évidemment, on est plus ici dans l'expérience spirituelle que dans la théorie politique. Jusqu'à aujourd'hui l'expérience spirituelle est le seul acquis perceptible du communisme, et encore seulement pour ceux qui l'ont vécue.

Il y a cependant une autre face de l'expérience : celle où la nature est effectivement dominée par l'esprit, personnel et subjectif, ou bien se venge.

L'humour chinois

« *D'où viennent les idées justes* : Passage écrit par le camarade Mao Tsé-Toung et extrait de la « Décision du Comité central du parti communiste chinois sur quelques questions touchant le travail actuel à la campagne » (Projet), élaboré sous sa direction. » C'est ainsi qu'est présenté ce court texte de trois pages, qui clôt l'ouvrage, avec cet humour subtil, caractéristique des publications chinoises de cette époque.

« Tu penses vraiment que c'est de l'humour ? » m'a demandé Ziddhâ.

Évidemment, quoi d'autre ? Il y avait à cette époque en Chine une tendance à faire s'entrechoquer la plus vertigineuse métaphysique avec les questions quotidiennes les plus triviales. Qu'est-ce que l'humour est d'autre que ces condensations abruptes ? Le modèle en est d'ailleurs très ancien. Il n'est qu'à lire de Dogen ses *Conseils au cuisinier zen*. On y trouve déjà toute la saveur de l'agence Chine Nouvelle des années soixante.

D'où viennent les impressions ?

Devant la maison, je regarde, sur la montagne en face, jusqu'où nous sommes allés hier, Razzi et moi. La forêt monte abrupte jusqu'à une falaise que nous avons contournée. En rentrant, j'ai recherché sur l'internet la carte magnétique de la vallée. C'est très impressionnant quand on peut la comparer avec le paysage qu'on a sous les yeux, juste derrière la vitre, à la fin du jour.

Peut-être une nuit de sommeil est-elle nécessaire pour accorder tout cela plus intimement. Je vois le monde autrement depuis ce matin, après des rêves peu faciles à décrire.

La différence entre percepts et concepts est a priori évidente. Elle se brouille pourtant si l'on s'y arrête trop longtemps. Le concept pourrait n'être qu'un faisceau de percepts, de traces mnésiques simplement différées dans le temps, déplacées et liées dans la perception actuelle.

Alors la perception devient quelque chose de composite, puisqu'elle est à son tour contaminée par les concepts qui la travaillent. Concepts et percepts sont moins *différents* qu'ils ne sont *différés*.

La différence des percepts et des concepts

Le concept peut différer la sensation. C'est ce qui se passe lorsqu'en comprenant on cesse de ressentir. On critique parfois l'intellectualité ou la rationalité en disant qu'elles sont réductrices. Ce travail de réduction est nécessaire pourtant, au sens chimique, cuisinier même. Tôt ou tard cette réduction se diffère dans l'actuel, comme la réduction d'une sauce aboutit à sa dégustation.

Que goûte-t-on alors ? Qu'est-ce que ce monde que j'ai sous les yeux, ses lointains où s'étirent les nuages, ses senteurs, le vent qui rafraîchit ma peau et que j'inspire, le poids que je sens de mon corps sur la terre, qu'est-ce exactement ?

Toute cette réalité devient alors plus que réelle, en ce qu'elle n'est pas seulement perçue objectivement. Elle est *conçue* — au sens le plus littéral de naître à la vie.

Le réel naît à ma vie. Je veux dire que ce qui pourrait bien n'être que l'apparence du monde dans nos organes de perception, devient proprement son apparition réelle.

— Tu es en train de me dire que tu crées le monde ? S'inquiète Ziddhâ.

— Je ne crée pas le monde tout seul, bien sûr, la rassuré-je. Tu peux bien imaginer le monde sans moi, tu peux encore l'imaginer sans humains, peut-être sans vie, ça devient de plus en plus difficile sans bactéries, sans combustion... Que reste-t-il en fin de compte ?

— J'ai cru un moment t'entendre dire que le monde n'existerait pas si tu n'étais pas là pour le percevoir, me répond-elle.

— Bien sûr que non, Ziddhâ, comment voudrais-tu seulement que je le sache ?

Le 25 juin

Nos classiques ne sont pas ceux des autres

« Je n'ai jamais rien compris au concept de modernité », dit Manzi.

Je suis revenu à Bolgobol chez Kouka, où nous déjeunons avec Zeng, un chercheur chinois associé au projet de cartographie magnétique de la vallée de l'Oumrouat. Razzi m'a parlé de lui et m'a suggéré de le rencontrer en revenant à Bolgobol. « Il est francophone et francophile, il te rappellera le pays » m'a-t-il dit. Je suis allé le voir avec Manzi et je les ai invités à déjeuner. Kouka continue à m'héberger et elle ne rentrera que ce soir.

— Chaque fois qu'on croit comprendre la signification de "modernité" dans un contexte, continue-t-il, une autre la contredit.

— C'est un concept très européen, lui répond Zeng, qui ne peut se comprendre qu'à travers l'histoire de l'Europe récente.

Je n'avais pas fini de préparer le repas quand ils sont arrivés. Coriandre, grains de moutarde, cumin, paprika, sauge, aleth, poivre, gingembre, ail, fenouil... Ils ont chacun sorti un calepin et un stylo pour noter les noms de ces ingrédients en français, dont ils essaient en les humant, de retrouver celui qu'ils ont en chinois et en palanzi. « Ce sont des plantes traditionnelles de la cuisine française ? » m'a demandé Zeng en français. Nous conversons cependant plutôt en anglais pour Manzi.

« Le réveil de l'Europe sous la dynastie Ming (sic) s'est fait à travers un retour aux anciens, continue-t-il. La modernité se fonde sur l'attitude inverse et sa surenchère : ne s'appuyer sur rien, si ce n'est l'observation, le raisonnement et l'expérience. C'est pourquoi la modernité occidentale est essentiellement scientifique, et la science occidentale radicalement moderne. »

« D'accord, mais le mot "mode", que signifie-t-il exactement ? insiste Manzi en bon linguiste. Il a bien une définition et une étymologie. — Je suppose qu'il vient du latin *modus*, dis-je, dans le sens de *modus operandi*, *modus vivendi*. La dénotation est donc voisine de "méthode". Le *Discours sur la Méthode* de Descartes peut être regardé comme un manifeste de la modernité. »

Ce que je dis là me paraît complet. Mes compagnons restent pourtant silencieux comme s'ils attendaient la suite. Il suffit d'être écouté pour se trouver quelque chose à dire, alors je continue : « Ce qui est moderne témoigne d'un mode opératoire, et vaut principalement pour celui-ci. L'objet moderne par excellence est l'objet technologique, l'objet par l'intermédiaire duquel on s'approprie la technique, réellement ou magiquement, et qui se doit donc d'être toujours renouvelé, si ce n'est nouveau. Le classicisme, au contraire, s'en tient à la reproduction de canons établis. »

Zeng est ravi de manger avec des baguettes. Manzi est un peu emprunté. Sachant que Zeng est chinois, j'ai jugé bon de ne pas mettre de sauterelles au repas. J'ai su que j'avais bien fait quand je le lui ai dit : « C'est très aimable » m'a-t-il répondu en français.

— Tu nous fais remarquer là la principale différence entre la science européenne et la science chinoise, reprend-il.

— Tu veux dire que la science chinoise est classique ? Questionné-je.

— Non, certainement pas classique, explique-t-il, mais pas moderne non plus, car elle est fondée sur la collecte de données qui associe les hommes par-delà la vie et la mort, au fil des générations. C'est d'ailleurs presque l'étymologie de science en chinois. C'est pourquoi les découvertes scientifiques n'ont pas apporté en Chine les bouleversements qu'elles ont provoqué en Europe. Elles ont plutôt été un facteur de continuité. »

— C'est vrai, remarque Manzi, l'Occident paraît convaincu qu'on ne fait avancer le monde qu'en mouillant la chemise, alors que la Chine a toujours plutôt semblé certaine du contraire : que le progrès est dans le moindre effort.

— Dans le moindre effort physique, corrige Zeng, mais dans la patience obstinée et l'éveil attentif de l'esprit.

— En tout cas, dis-je, Zeng a raison, L'opposition entre classique et moderne est constitutive de l'Occident, et le contenu même du clivage gauche-droite en politique.

— Ce clivage m'a l'air dépassé, intervient Manzi. On assiste plutôt à une alliance entre le manque d'imagination classique et le bulldozer de la table rase moderne, pour détruire toutes les autres traditions et les autres modernités.

— Ce n'est pas nouveau, Manzi, dis-je, mais ça s'aggrave. Le contenu de la modernité dépend de ce qu'on reconnaît pour ses classiques, comme auraient dit les Surréalistes.

Cahier XIX

Le musée du parc Ibn Roshd

Le 26 juin

Zeng Chong

Zeng a la cinquantaine. Ses cheveux très noirs le font paraître plus jeune. Il porte une solide veste de cuir et des bottes de chantier comme les mineurs de l'Oumrouat. Il est coiffé d'une sorte de chapeau mou décoré d'une plume d'aigle. L'ensemble lui donne l'air farouche et robuste d'un vrai Marmaty, qu'il perd en se découvrant, et qui se change même en timide politesse quand il parle. Nous nous sommes revus aujourd'hui.

Les bateaux à roues de la mer d'Argod

Les premiers bateaux à aubes furent construits au quinzième siècle à Tangaar. Ils avaient un usage exclusivement militaire, à cause de leur rapidité, de leur maniabilité, et de leur faible capacité de transport. Les plus gros ont possédé jusqu'à dix-sept roues : huit de chaque côté, et une à l'arrière.

Elles étaient actionnées par des treuils à tambours mus par des chevaux. Quatre à huit animaux suffisaient à fournir une poussée comparable à celle de plus de cent rameurs sur une galère de Méditerranée, pour un navire mieux armé. Ils faisaient une trentaine de mètres de long pour sept à huit de large.

Les canons étaient équipés de stabilisateurs de visée à l'aide d'un ingénieux système de contre-balanciers. C'étaient des armes relativement légères, car, plutôt que des boulets perforants, on préférait utiliser des obus creux remplis de feu grégeois (composition incendiaire à base de salpêtre et de bitume, brûlant même au contact de l'eau), qui s'écrasaient sur les navires adverses.

J'ai appris cela en faisant un tour au musée, avant de rejoindre Zeng au parc Ibn Roshd. Quand je lui en ai parlé, il a tenu à me dire que les Chinois avaient inventé les premiers navires à aubes dix siècles plus tôt, et que le prince Li Gao des Tang en fit construire une flotte impressionnante qui défendait les fleuves et les lacs de l'empire. Sans la force motrice de la vapeur, les bateaux à roues n'étaient pas très adaptés à la haute mer, mais ils firent encore leur preuve contre les Occidentaux pendant la Guerre de l'Opium.

Au parc Ibn Roshd

Zeng avait déjà feuilleté mon journal en ligne, et trouvé deux réflexions sur la Chine qui lui ont paru injustes, si ce n'est erronées.

« Croire que les Chinois sont un peuple de marchands est un préjugé, dit-il. De toutes les civilisations, la Chine est certainement celle qui a donné le moins d'importance au commerce. C'est d'ailleurs ce qui en a fait pendant des siècles, la plus grande puissance. »

Ah bon.

« Ton préjugé est partiellement entretenu par les Chinois eux-mêmes. Il a toujours mieux valu en Chine être un lettré pauvre qu'un riche marchand. Les Chinois ont toujours été si méfiants et méprisants envers les commerçants, que ces derniers s'expatrièrent dans des comptoirs lointains. On en trouve partout, et c'est ce qui fait d'eux une figure emblématique pour les étrangers. »

J'avoue que je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.

Le Ji Ni Zi

Zeng m'a fait lire un passage du *Ji Ni Zi* ; un ouvrage fort ancien du quatrième ou troisième siècle avant J-C :

Le roi de Yue dit : « Puisque vous discutez des affaires humaines de manière si brillante, et que vous témoignez de tant de prudence avant d'agir, vous pourrez sans doute me dire si les phénomènes naturels ont une incidence favorable ou propice (pour l'homme) ?

Ji Ni répondit : « Ils ont certainement les deux. C'est le Yin et le Yang, présents dans toutes choses, qui leur donne tout leur ji-gang (c'est à dire leurs mélanges fixés, et leurs mouvements en rapport avec d'autres choses, dans le tissu des relations de la nature). La chance et la malchance dépendent des mouvements cycliques du soleil, de la lune, des étoiles et des planètes, des alternances répétées de corruption et de création (dans les saisons de l'année). Car le Métal, le Bois, l'Eau, le Feu et la Terre dominent alternativement, et la lune dans son mouvement de croissance et de décroissance, est sur eux particulièrement forte. Ce ne sont que des fluctuations dans la régularité essentiellement cyclique qui n'a pas de maître (ou de gouvernants que l'on pourrait par exemple implorer). Si nous les suivons, nous acquerrons la prospérité, si nous nous y opposons, nous tomberons dans l'infortune. Ainsi le sage peut prédire une destruction et donc se préparer à la contre-balancer, car, profitant du temps que prend ce développement exubérant, il peut éviter d'être atteint par les coups de l'adversité.

Des lois de la nature et des lois humaines

Voilà une fort instructive citation. Nous sommes ici bien loin du fatalisme, dans un monde pourtant surdéterminé. Loin de faire des freins à la liberté humaine, le faisceau des déterminations en est l'outil. Me reviennent en mémoire les réflexions que j'ai notées avant mon séjour dans l'Oumrouat à propos de la *lex* et du *Dharma*. Je les résume à Zeng. « Ces deux concepts sont immédiatement unifiés dans la pensée chinoise, me répond-il. » Allons donc.

« Les deux sont présents dans les concepts de *li* et de *du*, continue-t-il. Le premier désigne la bonne conduite autant que les mesures calendaires, le second est à l'origine un terme musical. L'activité juridique en Chine est inséparable de celle de mesurer, étalonner, modéliser. Les légistes se sont préoccupés de définir les poids et les mesures, la gamme chromatique, les rayons et l'écartement des roues des chars, etc... »

« Et où crois-tu que les légistes soient allés les chercher ? m'interroge-t-il. Dans le monde lui-même : les géomètres ont toujours divisé le cercle en $365^{\circ} \frac{1}{4}$, et ne l'ont pas arrondi à 360 ; les Tang ont fait mesurer la circonférence de la terre en finançant des expéditions du haut Tibet aux Philippines pour fixer la longueur du li, comme dix siècles plus tard pendant la Révolution, les Français ont eu une idée similaire pour étalonner le mètre. »

« C'est pourquoi, ajoute-t-il, le droit chinois est depuis toujours déficient en matière pénale et en décrets d'application. On a toujours été embarrassés devant l'infraction, hésitant entre le mépris taoïste, la rééducation confucéenne, ou le simple lynchage. Un empereur à même justifié ces carences, arguant qu'elle décourageait le peuple à perdre son énergie en procédures. »

« En fait, la morale et le droit n'ont jamais eu à être réconciliés, puisqu'elles gravitent autour d'un même moyeu, où se mêlent la déontologie et la technique. »

« Je comprends mieux pourquoi tu disais hier que les sciences avaient été un facteur de stabilité en Chine, alors qu'elles en étaient un de bouleversement en Europe, » dis-je. « Voilà qui ouvre des perspectives inattendues. »

Comme pour me donner raison, il continue : « Les Chinois ont toujours compris que le signifiant est dans le monde réel. » Je suis surpris par une telle conclusion et attends ses explications. « C'est comme hier quand tu cuisinais, dit-il. Manzi et moi humions et goûtions les aromates pour trouver leurs noms dans nos langues respectives. Les choses étaient alors les signifiants et les mots les signifiés, pas l'inverse. »

Les lois de la nature et celles de Dieu

Zeng utilise encore mon portable pour trouver sur son site une citation qui illustre son propos :

Les athées chinois, dit un missionnaire ne sont pas plus dociles en ce qui concerne la Providence qu'en ce qui concerne la Création. Quand nous leur apprenons que Dieu, qui créa l'univers à partir de rien, les gouverne par des lois générales, appropriées à sa Sagesse infinie, et auxquelles toutes les créatures se conforment, ils disent que ce sont des mots très ronflants [...] Si on dit que Dieu a établi des lois qui doivent être exécutées par des individus capables de les connaître, il s'ensuit que les animaux, les plantes, et, en général, tous les corps qui agissent conformément à ces lois universelles ont une connaissance de celles-ci, et donc que tous ces corps sont doués d'entendement, ce qui est absurde. (D'Argens, 1737.)

« Reconnais, conclut-il, qu'en quatre siècles les Jésuites de Rome et ceux de l'OMC n'ont pas beaucoup changé. »

Le 27 juin

Le musée du parc Ibn Roshd

Le musée du parc Ibn Roshd est bien fait. Son site aussi. Il offre des quantités d'informations dans les principales langues, qui font un complément nécessaire aux objets qui y sont exposés.

On n'y cache pas que l'histoire de la technique est fort peu connue. C'est pourtant la véritable histoire, dont la propagande des princes et des prêtres est l'écume qu'on ne connaît que trop. Elle serait plus facile à découvrir si seulement on s'en souciait, car elle laisse les traces les plus durables dans tous les aspects de la vie : les coutumes, les arts et les lettres, les batailles, les cultes, les objets utilitaires et décoratifs...

En interrogeant la technique, le moindre objet, le moindre texte, nous dit tout sur les rapports que les hommes entretiennent envers le monde et entre eux, sur celui de chacun avec l'humanité et ce qui n'est pas humain.

Les conservateurs du musée et les éditeurs du site savent montrer les mystères de la technique. Je n'aime pas ce mot, mystère, mais je n'en ai pas d'autre. Il suppose une vérité qui serait dérobée, mais qui, une fois éventée, pourrait devenir explicable et connaissable. Ce à quoi je pense serait plutôt de ces sortes d'évidences trop simples, peut-être difficiles à percevoir au début, mais qui, une fois connues, gardent quelque chose d'inépuisable.

Pourquoi une poulie accroît-elle la force de traction ? Elle l'accroît, c'est évident, incontestable et vérifiable à tout instant. C'est si évident qu'on pourrait croire en une donnée immédiate de la conscience. Ce n'en est pourtant pas une, loin de là, bien qu'elle puisse le paraître tant elle fait partie des expériences qui nous habitent, comme le levier ou la balance.

Certes, on peut tenter d'expliquer, mais au fond toute construction repose sur l'évidence première. Une mécanique, une physique toujours plus fines paraissent ne laisser aucun secret. Pourtant le mystère dont je parle n'en a aucun, ni rien non plus qui l'éclaire davantage. Tout est construit sur son évidence insondable, où ne demeure aucune obscurité.

Pourquoi accroît-on la force de traction en ne tirant pas droit ? Ça irait presque contre l'intuition. Il n'y a pas de pourquoi ; seulement des quantités de réponses qui en découlent.

Le quantitatif est du qualitatif pauvre

Ce qui est là est antérieur à toute loi comme à toute mesure. « L'eau bout à cent degrés » pourrait paraître une observation du même ordre. C'est en réalité tout différent. C'est presque une observation grammaticale, définissant ce qu'on appelle « degré » ou encore « eau ».

Supposons qu'une eau bouille à quatre-vingts, ou encore ne bouille toujours pas à cent cinquante degrés. On devrait bien en conclure que ce ne serait pas de l'eau, que ce serait un corps très semblable auquel manquerait une propriété essentielle.

Le cas du chiffre π est plus étrange encore, alors qu'il ne s'agit pourtant que de l'irréductibilité de deux systèmes de calcul. Il est ironiquement plus facile de mesurer le volume d'une sphère que la surface de sa coupe.

Juin 2004

Temps et écriture

Je n'écris pas ce journal comme le premier. J'ai cessé de l'éditer en ligne depuis de nombreux cahiers, et je me retrouve avec un fouillis de brouillons décousus que je dois souvent réécrire. J'ai même envisagé un moment une double datation, mais elle a rapidement cessé de me paraître nécessaires.

L'écriture suppose toujours un tel décalage temporel ; et il lui donne un caractère discrètement onirique. Le rêve n'est après tout que le réveil d'impressions endormies que l'on réarticule comme du langage.

Le rêve n'est au fond que la forme première du langage, et, de là, un moment de l'éveil.

Je ne suis pas certain d'avoir fait le bon choix en ayant gardé mes notes pour moi seul, et différé leur publication. Après tout, même s'il n'est pas abouti, en ligne, un texte peut toujours être réécrit.

Dans l'écriture comme dans le rêve, la spontanéité comme le travail ne s'opposent pas ; c'est exactement la même chose. Il me semblerait donc plus fructueux de mettre en avant cette spontanéité du travail, plutôt que de la laisser prendre pour cette prétendue « fausse spontanéité ».

La double nature de l'écriture

Je n'oublie jamais complètement la double nature de l'écrit : mathématique et musicale. Le temps de la musique est toujours celui de son exécution. C'est un présent, un « maintenant » continu. Celui des mathématiques est un « toujours », un « toujours » discontinu.

Il est à noter que cette double nature de l'écrit se retrouve dans les deux mémoires de l'ordinateur : l'espace du disque, où elle dort, et celle des barrettes avec leur accès

aléatoire, *random acces memory*, (la *RAM*), qui peut aussi utiliser une part de l'espace disque (la *ROM*).

Cette même distinction du temps, de la mémoire, se retrouve exactement dans la conjugaison de l'arabe : le *mahdî*, le parfait, l'accompli (c'est encore ainsi qu'on nomme les saints), et le *moudhâri*. Le premier est un intemporel, un *infinitif*; c'est la temporalité mathématique, qui est en réalité l'ordre d'une succession logique, marqué par des connecteurs : *si, alors, donc...* Cet ordre n'est pas nécessairement réversible, sans être pour autant temporel — ce n'est pas « dans le temps » qu'une équation se résout. Le temps de la musique est tout autre. Il est celui de son exécution.

La conjugaison de la plupart des langues ignore une telle partition, si ce n'est ponctuellement (l'imparfait et le passé simple en français), sans doute parce qu'elle n'est pas nécessaire. Elle est ancrée dans la nature même des langues naturelles.

Le temps musical est dans la vocalisation de la langue. C'est sa nature prononçable. L'ordre logique est dans sa nature paraphrasable. L'écriture peut cultiver l'un au détriment de l'autre. Rythme, rimes, allitérations forcenées de Bobby Lapointe rendent les textes de ses chansons quasiment impossibles à paraphraser, et donc à traduire. Listes, tableaux, changements de polices, de corps, de retraits, ou soulignements sont également à peu près impossibles à prononcer.

Cahier XX
Au lac de la Pierre Noire

Juin 2004

L'évolution des lettres du point de vue du temps

— C'est passionnant, me répond Kouka, quand je lui parle des réflexions que j'ai notées hier.

— Ah bon ?

— C'est à l'évidence sur les questions que tu soulèves que le numérique est une véritable révolution de l'esprit ; des lettres pour le moins.

Vu ainsi, je me rends bien compte qu'il nous manque une histoire des lettres du point de vue de leur gestion toujours plus fine du temps.

Les avant-gardes du vingtième siècle l'ont entièrement ignorée. Poètes surréalistes, philosophes de la logique et des mathématiques, nouveau roman, tous cherchent à s'émanciper de la linéarité temporelle par le recours à la spatialisation. « Plus le rapport sera lointain et juste, plus l'image sera forte » ; « le signe écrit permet la navigation dans la pensée » ; etc. Même les adeptes de l'écriture numérique ne voient rien de plus que « la navigabilité » dans la lecture seule, et « l'interactivité » avec le seul public. Je ne dis pas que tout cela soit stérile, loin s'en faut, mais on ne sort pas du « Ô temps, suspends ton vol ».

Or c'est bien en faisant passer le temps dans l'équation que la mécanique est passée du paradigme de force à celui de travail.

Kouka a abandonné sa tenue militaire pour une salopette semblable à celle qu'elle portait la première fois que je l'ai rencontrée. Elle m'a accompagné déjeuner à la buvette du parc. Comme la plupart des gens de la région, et plus particulièrement, semble-t-il, ceux qui se consacrent au métier des armes, elle n'est pas indifférente à la littérature, et plus précisément à la poésie. La poésie comprend de toute façon ici toutes les formes littéraires, et pas seulement celles versifiées.

Disons que la poésie consisterait à penser à ce que l'on fait en inscrivant la parole, et non pas naïvement à savoir de quoi l'on parle (comme les mathématiques consistent à savoir ce que l'on fait en comptant, et pas seulement ce que l'on compte ; ou la philosophie, comment l'on pense, et pas seulement à quoi).

Kouka pratique la poésie, la plupart du temps hélas en langue palanzi, et elle aime trouver le temps d'en parler avec moi.

« Pendant les premiers millénaires, la littérature s'est déployée dans le temps actuel de sa récitation, dit-elle, et dans celui, immobile, de la sagesse et du mythe. Je ne saurais pas dire exactement quand les choses ont commencé à bouger. Je soupçonne que le tournant a débuté dans la littérature indienne, que je ne connais pas assez bien pour avancer une date. Je pense aux écrits du Bouddhisme hellénistique, où le temps du récit s'entrecroise avec celui des paroles rapportées. »

« Il est peut-être possible de remonter plus loin, ajouté-je, au corpus confucéen et ses encastremements de gloses et de commentaires. »

« La *Bhagavad Gîtâ* est aussi de ce point de vue un ouvrage remarquable. » Continue-t-elle. « Simple chapitre de l'immense somme que constitue le *Mahâbhârata*, il s'en détache, comme un discours de sagesse autonome. Dans la lecture, il s'émancipe, tout en y conservant sa place d'un dialogue entre Krishna et Arjuna, parcourant sur le même char le champ où va se dérouler la bataille. »

Je connais moins qu'elle encore les littératures sanskrite, palie et hindie, mais mieux celles chinoise et japonaise.

« Les *monogatari* japonais fonctionnent sur l'encastrement de deux temps, dis-je, celui du récit et celui du « dit », dont ils font celui de la prose et celui de la versification. Cette systématisation ne va pas sans raideur. Elle constitue l'écheveau solide sur lequel ont commencé à se déployer des variations plus subtiles. »

Le 27 juin

Le Lac de la Pierre Noire

Ni Zeng, ni Kouka, ni Ziddhâ n'ont aujourd'hui d'occupation qui les retiennent. C'était donc une occasion de permettre à mon nouvel ami de se faire des relations à Bolgobol.

Nous avons profité de la voiture de Ziddhâ pour un pique-nique dans la montagne, et pris la route qui, à partir des remparts de la vieille ville, monte en lacets au col de Borgadol.

On parvient très vite jusqu'aux pieds des massifs rocheux à deux mille cinq cents mètres, où s'accrochent encore des lambeaux de neige. Peu avant le col, nous avons emprunté la petite route qui cesse très vite d'être goudronnée et qui conduit au lac de la Pierre Noire. Le nom inscrit sur le panneau nous avait fait rêver.

Le lac, en face de parois rocheuses et d'éboulis, est cerné par quelques épais bosquets de mélèzes. Nous n'y avons pas trouvé de pierre noire, mais un sympathique couple accroupi dans l'herbe rare.

Les insectes sont dépourvus de cerveau

« Les insectes sont dépourvus de cerveau. Les premiers arthropodes du silurien, possédaient un bulbe nerveux central comparable à celui des minuscules premiers vertébrés du cambrien. Chez ces derniers, il a évolué vers un cerveau toujours plus volumineux et complexe. Il a disparu chez les insectes, dont le système nerveux est dépourvu de tout ce qui ressemblerait à un centre de connexion. » Dit Yary.

« Ce système nerveux simplifié n'empêche pas les insectes de se livrer à des activités complexes et ingénieuses, qui remettent sérieusement en question les neuro-sciences. » Continue Sonia. Yary et Sonia sont des neuro-entomologistes de l'université de Bolgobol.

« Les premiers vertébrés, qui ressemblaient sur beaucoup de points aux cordés actuels, avaient la taille d'un ongle, alors que les plus anciens arthropodes mesuraient jusqu'à trois mètres. Les vertébrés n'ont depuis cessé de grossir jusqu'au jurassique, alors que les insectes se sont miniaturisés. » Continue Sonia.

« Cette réduction de taille — celle du plus gros insecte est comparable à celle du plus petit vertébré, mais son poids inférieur — est liée à la simplification du système nerveux. » Complète Yary.

« Si l'intelligence était entièrement dépendante de la taille du cerveau, explique Sonia, les insectes ne seraient pas seulement moins intelligents que les vertébrés, ils

n'auraient pas plus d'intelligence qu'un jouet mécanique. À supposer que ce soit le cas, ce qui reste à prouver, ça soulèverait plus de questions que ça n'en résoudrait. »

Les recherches de Yary et Sonia tendent à établir que rien n'empêcherait une espèce d'insecte d'atteindre un niveau d'intelligence comparable à nous-autres vertébrés, et même supérieur. Cette intelligence serait peut-être d'une nature différente. « En quoi ? » Demandé-je vivement intéressé. Ils ne sauraient pas encore le préciser.

« Les insectes ne vivent pas dans le même temps que nous, dit Sonia. Ils ont un tempo beaucoup plus rapide. Ils vivent moins longtemps que les vertébrés, mais tout en eux est plus rapide, les percepts et les mouvements. Ils vivent en une saison ce que nous vivons en plusieurs années. »

Enactive cognition

En devenant des insectes, les arthropodes ont divisé leur corps en trois parties. Elles sont très spécialisées : dans la tête sont concentrées toutes les fonctions sensorielles ; dans le thorax, les fonctions motrices, et enfin, dans l'abdomen, les fonctions végétatives. Le système nerveux parcourt les trois parties sans avoir de centre particulier, comme le grand sympathique des vertébrés, et non comme leur cerveau, dans la tête où sont les fonctions sensorielles.

« L'intelligence des insectes serait donc moins dépendante des représentations sensibles (*sense presentations*) que celle des vertébrés, et plus proche d'une cognition en acte (*enactive cognition*), » conclut Yari.

« L'évolution des insectes irait donc naturellement vers ce que nous cultivons à travers le Djana.⁹ » Dit Kouka en nous surprenant tous.

Yary et Sonia sont là pour leur travail. Ils s'intéressent tout particulièrement aux papillons bleus qui sont nombreux près du lac.

« Je ne crois pas que l'intelligence des insectes soit si différente » reprend Ziddhâ. « L'intelligence humaine s'est émancipée des images sensibles où sommeille celle de l'animal, en les faisant glisser dans les objets. L'intelligence est dans ce mouvement, celui du geste qui manie l'outil, l'instrument, le signe. »

« Ou le sabre, » ajoute Kouka complice. « Tu as raison Ziddhâ, » continue-t-elle. « L'intelligence est l'éveil à cette vacuité. Quelle que soit la nature des êtres, elle ne saurait être différente. »

Le 28 juin

Près du lac

Yary et Sonia habitent une petite maison en bois au bord du lac. Ils nous ont offert de dîner avec eux, et, comme il était tard, de rester pour la nuit.

Levé le premier, je suis descendu au hameau le plus proche pour chercher du papier à rouler. Il y a une petite échoppe à l'entrée, attenante à la dernière station-service avant le col, quelques mètres après la bifurcation qui conduit au lac.

On y vend de tout mais peu : un cageot de fruits, trois salades, une demi-douzaine de boîtes de conserve, quatre paquets de tabac du Sir Daria, un disque compact pirate de Laura Fabian, quelques tricots de laine, deux bonnets de fourrure, un portrait de l'Imam Hussein, du riz, du blé dur, une cagette de haricots verts, une riche variété de couteaux, des calames taillés dans des roseaux de la région de Tangaar, des ramettes de papier, des barrettes de mémoires de Taïwan, un lot de casseroles, des bassines en plastique de

9 [Voir À Bolgobol cahier 30.](#)

couleurs vives, de la corde, du fil électrique, des épices, des parfums, des disquettes... Il n'y a pas de papier à rouler.

La jeune femme, qui paraissait avoir traversé le hameau, si j'en juge par le temps que je l'ai attendue, m'a proposé à la place des pipes artisanales taillées dans du merisier. Elles sont plutôt rustiques : un simple parallélépipède de bois où est creusé le fourneau et fiché un chalumeau droit assez long terminé d'un bec de corne. Le filtre est rudimentaire lui aussi, une simple plaquette de métal roulée. La texture du bois et la sobriété de la forme me plaisent pourtant. La pipe a aussi l'avantage de rester droite quand on la pose sur sa base taillée en biseau. J'en achète une.

Je remarque aussi une édition bilingue abrégée du *Mémorial des Saints* de Farid ud Din Attar. L'anglais est traduit de l'ouïgour, ce qui ne manque pas de m'étonner. Attar était iranien et écrivait en farsi. Il n'est pas très difficile de trouver ses ouvrages dans leur langue originale. Pour ce que je connais de l'ouïgour, je suppose que la transcription de ses vers ne doit pas y être facile. J'observe d'ailleurs que la versification a disparu dans les deux versions.

La très courte préface en anglais ne dit rien de cette première traduction en ouïgour, ni le lieu, ni la date, ni le nom du traducteur. On lit seulement à la fin de l'ouvrage, comme il était coutume chez les copistes : *Ici finit le récit des actes et des paroles des docteurs et des saints dont les noms sont inscrits dans le Tezkereh (mémorial en farsi). Moi, Herou Mâlik Bakhchi, j'ai terminé cette copie à Hérat le 10 de djemâdi el-âkhir, dans l'année du Cheval de l'Hégire 840. (Soit au quinzième siècle.)*

Recopié de l'ouïgour à Hérat ? Ce serait plutôt le colophon d'une première copie en farsi. Ni la traduction en anglais, ni la courte préface ne sont signées.

Kouka m'interroge encore sur ma façon d'écrire

Quand je suis rentré du hameau, seule Kouka était déjà levée. Nous avons pris la barque amarrée à l'embarcadère devant la maison de rondins pour nous avancer sur le lac.

La lumière oblique du jour dore encore les roches et la glace. L'eau est immobile, et une légère brume estompe les massifs de sapins.

À mon réveil, on distinguait encore les étoiles dans un ciel complètement pur. L'air glacé était un délice. Il fait encore très froid, et ramer à tour de rôle nous réchauffe agréablement.

Kouka écrit de beaux poèmes. Ils ont une efficacité fulgurante. Ils manquent seulement d'originalité. Ils sont un peu académiques. Quant aux autres textes de son site, ils ont une clarté et une lisibilité peu communes.

Depuis qu'elle m'a invité chez elle, elle essaie d'apprendre de moi tout en m'initiant au sabre. Comme elle, qui tente de corriger mes postures en attirant mon attention sur leurs similitudes avec celles de l'écriture, j'essaie d'améliorer son style en prenant pour exemple son maniement du sabre.

« Un énoncé, dis-je, est le cheminement d'une pensée ; pas son expression. »

« Je le sais bien, répond-elle. Il est aisé de laisser cheminer sa pensée avec sa plume. On peut le faire à tout instant. C'est une chose de faire une promenade agréable, c'en est une autre de savoir pister et capturer un gibier. »

« Je le vois en te lisant, Kouka. Tu ne réussis que lorsque ton gibier ne se dérobe pas à ton regard, où lorsqu'il croise ta route sans que tu l'aies cherché. »

Depuis que je suis chez elle, j'ai eu l'occasion de lui montrer comment la pensée trébuche généralement sur des constructions qu'il est étonnamment facile d'identifier, si l'on y est attentif. Ce peut être l'usage d'un pronom indéfini là où aurait dû être un sujet précis, l'emploi malheureux de la voie passive, un verbe mal choisi...

« Évidemment, dit Kouka, c'est une tautologie : si un texte est mal écrit, c'est qu'il n'est pas bien écrit. En quoi cela nous avance-t-il ? »

« Ça nous avance beaucoup, au contraire, bien plus que dire qu'il est mal pensé. N'est-ce pas plus simple de corriger un mot ou une construction grammaticale ? Comment saurais-tu corriger ta pensée ? »

« Ces aspects grammaticaux, continué-je, réorientent le cheminement de ta pensée. Ils la conduisent dans des voies inattendues, et tu dois encore être prête à les suivre. C'est ce que tu ne parviens pas à faire : tailler ton chemin dans une direction que tu ne t'attendais pas à emprunter. Toi, tu suis ton idée au contraire, sans te soucier des obstacles qui la font trébucher, et quand tu n'as fait que parcourir un chemin connu, tu reviens les nettoyer. Ton cheminement paraît alors moins chaotique, moins maladroit, mais il est peu fructueux. Ces obstacles, tu dois en faire des supports. Ces imperfections, ces irrégularités, sont des bourgeonnements. Ta pensée chemine avec elles, pas malgré elles. Ce n'est pas après coup que tu dois y revenir. »

« Oui, Jean-Pierre, je comprends. Tu m'apprends à penser sans pensée, à me déplacer sans mouvement. Je n'ai pas besoin de penser à ce que je veux dire, puisque le dire, c'est le penser. Mais comment y parvenir ? Comment puis-je être sûre de dire ce que j'ai à dire sans le savoir ? »

« Sans le savoir, justement. »

Cahier XXI

Dans la cabane près du lac

Le 29 juin

Je reste au lac de la Pierre Noire

Je reste au lac de la Pierre Noire. Yary doit descendre à Bolgobol. Il fera le voyage avec mes compagnons dans la voiture de Ziddhâ. Je lui ramènerai la sienne en rentrant.

Alors même que je reprenais mes dernières notes, j'ai reçu un courriel de mon ami Pierre Petiot, m'informant d'une émission de France Culture sur Râbi'ah al-'Adawiyyah :

Râbi'ah al-'Adawiyyah et la doctrine de l'amour spirituel

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/vie_œuvre/>

Une vie, une œuvre

Avec : Abdallah Penot, Salah Stétié, Pierre Lory.

À travers les poèmes et les propos de cette sainte du premier siècle de l'Islam, une présentation des principaux thèmes du soufisme qu'elle a contribué à établir, mais aussi, loin des clichés habituels, une approche de la place de la femme en Islam et des possibilités d'ouverture spirituelle qui s'offrent à elle.

Quasi-méconnue du public occidental moderne, elle est vénérée en Islam aussi bien par le peuple que par les grands spirituels. On parle d'elle comme d'"une seconde Marie". Dépassant nombre de Maîtres spirituels non seulement de son époque mais des siècles à venir, elle fut qualifiée de "Couronne des hommes" [...] Sans jamais avoir écrit une ligne, elle a laissé, par ses chants et les récits qui la concernent, une somme spirituelle d'une importance essentielle méditée par tous au fil des siècles. Sa science n'était pas livresque et provenait tout entière de sa réalisation intérieure.

Râbi'ah appartenait au courant des ascètes qui allait donner naissance à l'ésotérisme islamique connu sous le nom de soufisme. Tout ce que l'on sait d'elle, propos et poèmes, relève de la légende dorée et nous est parvenu à travers des auteurs soufis des siècles postérieurs dont le plus fameux est Attâr dans son "Mémorial des Saints".

Elle n'eut pas de disciples à proprement parler mais plutôt des visiteurs qui venaient chercher auprès d'elle un enseignement ou un conseil. Ayant renoncé au monde et vivant dans le plus complet dénuement, se remettant pour sa subsistance à Dieu, elle ne se maria jamais mais on lui doit quelques-uns des plus fameux poèmes sur l'amour spirituel, dont certains furent chantés par Oum Kalsoum.

Réalisation : Jean-Claude Loiseau

J'avais déjà noté dans le *Mémorial des Saints* deux fragments particulièrement synthétiques de son enseignement :

On raconte qu'un jour Mâmik Dinâr, Haçan Basri et Chaqiq Balkhi allèrent rendre visite à Râbi'a. Comme on parlait de sincérité, Haçan Basri dit : « Il n'est pas sincère celui qui ne supporte pas avec constance les coups qui lui viennent du Seigneur très haut. — Voilà qui sent l'infatuation de soi-même », observa Râbi'a. Chaqiq Balkhi dit : « Il n'est pas sincère celui que ne rend pas des actions de grâce pour les malheurs qui lui viennent du Seigneur très haut. — Il faut encore mieux que cela », insista Râbi'a. Mâmik Dinâr prit la parole : « Il n'est pas sincère celui qui ne trouve pas de charme dans les souffrance que lui envoie le Seigneur très haut. — Encore mieux », s'écria

Râbi'a. Mais eux, s'adressant à elle : « Parle toi-même. » Alors Râbi'a : « Il n'est pas sincère celui qui n'oublie pas la souffrance qui lui vient du Seigneur très haut, exactement comme les dames de l'Égypte, en voyant la figure de Youçouf, oublièrent leur mal de main. »

Ce fragment doit être éclairé de la lecture du Coran. On y apprend que Youçouf (Joseph) était d'une exceptionnelle beauté qui captait l'attention des femmes au point qu'elles ne pouvaient plus en détacher leur regard. Quand il fut vendu par ses frères et amené en captivité chez le Pharaon, dans la cuisine, les femmes étaient tellement fascinées par sa beauté qu'elles se coupaient les doigts en épluchant les légumes sans même s'en apercevoir.

Le second est d'un autre registre, et de nature à accréditer la thèse de Manzi que le *Tasawwuf* (soufisme) est la version musulmane du Sophisme :

Dans un élan de son cœur elle dit : « Ô mon Dieu ! tu as promis deux belles récompenses pour deux choses : l'accomplissement du pèlerinage et la patience à supporter les épreuves. Si mon pèlerinage n'est pas valable pour toi, c'est un grand malheur pour moi ; mais où sera la récompense pour un tel malheur ? »

Sonia connaissait très bien Râbi'a, et j'ai découvert que cette sainte est toujours un modèle pour de nombreuses féministes musulmanes d'aujourd'hui. En parcourant le net, j'ai trouvé des forums de femmes, en toutes langues, qui commentent son enseignement.

Elle est certainement moins inconnue des Occidentaux que France Culture le laisse croire, à moins qu'être musulman n'interdise définitivement d'être occidental. Bien des sites et des forums qui la citent sont en Europe ou aux États-Unis.

L'Encyclopédie des sciences islamiques en français précise : « Après avoir recouvré la liberté, Râbi'ah s'établit dans le désert, après quoi elle se rendit à Bassora où elle rassembla autour d'elle un grand nombre d'aspirants à la voie spirituelle et de compagnons qui s'acheminaient jusque chez elle pour assister à ses enseignements et à ses invocations et pour écouter ses paroles. Parmi les plus illustres de ses disciples, on peut citer Mâlik Ibn Dînâr, l'ascète Rabâh Al-Qaysî, le spécialiste du Hadith Sufyân Ath-Thawrî et le soufi Shafiq Al-Balkhî. »

Le 30 juin

Sonia est très religieuse

Sonia est très religieuse. Elle est même la première personne réellement religieuse que je rencontre dans le Marmat, en exceptant Hammad qui est imam.

Elle est profondément surprise quand je lui apprends que je ne le suis pas. Elle était certaine que je m'étais absenté la veille pour faire mes prières. « Sans doute ton Seigneur t'a-t-Il inspiré la prudence dans ce monde d'infidèles, » dit-elle peu convaincue.

Quelle drôle d'idée.

« Tu ne dois pas plus que d'autres être épargné par les ans, la souffrance et la peur ? m'interroge-t-elle. — Sans doute. — On dirait pourtant qu'ils ne t'atteignent qu'en surface, sans parvenir à obscurcir ta capacité d'émerveillement. Comment cela serait-il possible si tu ne marchais dans la voie de Dieu ? »

Elle me fait penser aux dernières paroles connues de Wittgenstein, avant que son cancer ne l'emporte : « C'était merveilleux. »

« Je suis né comme ça, dis-je. — Dieu est grand et miséricordieux », conclut-elle en arabe.

La rhétorique de Râbi'ah

On dit encore de Râbi'ah que, lorsqu'elle partit faire son pèlerinage à la Mecque, la Kabbah vint à sa rencontre. Je trouve savoureuses ces images exagérées dignes des histoires marseillaises. Voilà ce qu'en dit le *Mémorial des Saints* :

Ibrahim Edhem mit quatorze années à se rendre à la Kabbah, car à chaque pas, il faisait une prière de deux rih't. Il disait : « Les autres marchent sur cette route avec leurs pieds ; moi, j'y marche avec ma tête. » Au bout de quatorze années, lorsqu'il fut près de la Kabbah, il ne la vit pas à sa place. Lui de dire en gémissant : « Hélas ! suis-je donc devenu aveugle que je ne puis voir la Kabbah ? » Alors il entendit une voix qui lui criait : « Ô Ibrahim ! tu n'es pas aveugle, mais la Kabbah est allée au-devant de Râbi'ah. »

Ibrahim, très ému, vit que la Kabbah était revenue et avait repris sa place. Puis il aperçut Râbi'ah qui s'avavançait appuyée sur un bâton. « Ô Râbi'ah, lui dit-il, quelle œuvre est la tienne et quel bruit tu fais dans le monde ! car tous disent : la Kabbah est allée au-devant de Râbi'ah. » Et Râbi'ah de répondre : Ô Ibrahim ! quel bruit fais-tu toi-même dans le monde, toi qui a mis quatorze années pour arriver ici !

Et tous dirent : Ibrahim à chaque pas, s'arrête pour faire une prière de deux rik'at. — Il est vrai, dit Ibrahim, j'ai mis quatorze années à traverser ce désert en priant. — Ô Ibrahim ! reprit Râbi'ah, tu es venu avec la prière et moi avec l'indigence. »

De Fouquelin à Fontanier, les ouvrages français de rhétorique sont peu sensibles à cette trope qu'est l'exagération, et ne paraissent pas en saisir le mécanisme. Il s'agit en fait de caricaturer exagérément le sens littéral d'une image pour précisément le ruiner.

Voici une autre anecdote qui met en œuvre cette figure en même temps qu'elle en dévoile le fonctionnement :

On raconte qu'un jour Haçan Basri, voyant Râbi'ah assise sur le bord de l'Euphrate, jeta sur la surface de l'eau son tapis de prière, monta dessus et dit : « Allons, Râbi'ah, il faut réciter sur l'eau une prière de deux rik'at. — Maître, dit-elle, sont-ce les choses de cette terre que tu vas montrer aux gens de l'autre monde ? Fais-nous voir une chose que le commun des mortels soit impuissant à exécuter. » Ce disant, elle lança en l'air son tapis de prière, monta dessus et cria : « Viens ici, Haçan, on y est plus retiré et l'œil du curieux ne saurait y atteindre. » Puis voulant consoler Haçan, elle ajouta : « Maître, ce que tu as fait, les poissons savent le faire, et ce que j'ai fait, les mouches sont capables de le faire. Il s'agirait d'arriver à un degré supérieur aux deux que nous avons atteints. »

Dans la cabane

Les environs du Lac de la Pierre Noire sont très humides, bien plus que les autres régions du sud du Marmat. Partout naissent des torrents qui tombent en cascades des parois, et dont les embruns moient la roche sombre et la tapissent de mousses.

Le ciel s'est couvert depuis que mes compagnons sont partis. Dans la nuit il a plu et le ciel demeure menaçant. Sonia n'a pas à m'apprendre que les orages peuvent être dangereux ici. Aussi, nous ne nous éloignons pas beaucoup de la cabane. J'ai fendu des bûches. Nous en utilisons beaucoup.

La cabane est petite. Les murs et les meubles sont de bois. La petite taille des fenêtres est compensée par l'ampleur des montagnes.

On se sent loin de tout. Il y a bien un village, à l'autre bout du lac, et la route est bonne jusqu'à l'embranchement avec celle du col. On ne les voit pas d'ici, et on les oublie.

La pièce qui tient lieu de cuisine et de salon est agréablement décorée, le regard passe avec plaisir d'un objet à l'autre. L'ensemble est curieusement disparate : bassines de plastique rouge sous l'évier de zinc, cartes postales chromo épinglées au mur, chameau dans une petite cloche transparente, sur lequel tombe la neige quand on l'a retournée, bas relief de la Kabbah, en plastique, rehaussé de dorures et de vert fluo par un *designer* fou de Taïwan.

Sur une table basse, dans le coin sud-est, est posé un ordinateur peint couleurs camouflage. Par terre, sur les tapis, des dossiers sont éparés. Une carte d'état-major est épinglée sur le mur nord, avec des sabres de part et d'autre ; d'un côté ceux de Sonia, de l'autre, ceux de Yary. On peut lire sur leurs fourreaux, les occasions où ils les ont acquis. J'ai déjà dit l'an dernier que les sabres avaient ici une fonction comparable à celle des coupes chez nous.

Un bouquet de chardons bleus est posé dans un vase sur un meuble bas. On dirait une faïence Ming, si les motifs n'étaient pas des lettres arabes. Bien que déformés, les caractères koufis demeurent très lisibles. Je ne parviens pourtant pas à les déchiffrer ; ce doit être du palanzi, du farsi, de l'ouzbek, du tadjik, de l'ourdou, ou Dieu sait quelle langue d'Asie.

Près d'un miroir sans cadre, fixé au mur par des clous à tête plate, est pendu un calendrier perpétuel dont les fiches des mois et des jours sont usées. De petites taches de rouille attaquent le métal peint. Il est décoré d'un plant de coquelicot en pied.

Il y a des pierres aussi sur le meuble où l'on range la vaisselle, posées sur les étagères devant les assiettes. Ce sont des roches plutôt ordinaires : calcédoine, quartz, onyx, calcaire, bélémites, voire simples cailloux.

J'ai vu que parfois Sonia en prend une dans sa main, l'amène avec elle, devant l'ordinateur, devant la fenêtre, ou bien s'assoit sur les tapis. Elle la regarde.

Neuro-entomologie pratique

On ne se rend pas compte à quel point un insecte peut être souple. Leur chitine ne forme pas une carapace si épaisse ; ils sont souples et vifs.

Le coléoptère qui court entre mes doigts à une tête très mobile, bien distincte du thorax. Je le regarde à la loupe. Les insectes n'émettent aucun son, par leur bouche du moins, et leurs yeux à facettes, immobiles, ne disent pas grand chose. Ils peuvent pourtant être très expressifs si on les regarde de près. Le mien penche la tête, incline ou remonte ses antennes, tend son abdomen, tape des pattes. « On dirait qu'il t'a aperçu, dit Sonia. »

« Tu crois ? — Oui, il a senti ton haleine. » Il ne faut pas manger de viande, et surtout pas d'insecte, si l'on veut communiquer avec eux, sinon, ils sont effrayés. Et l'on doit bien choisir les herbes pour assaisonner ses repas.

Mon coléoptère gesticule sur mes doigts. « Parle encore, dit Sonia, on dirait qu'il cherche à communiquer. »

« Tu sens l'odeur qu'il s'est mis à exhaler par ses glandes ? me demande-t-elle — Tu parviens à la sentir ? m'étonné-je. — Oui, oui, avance ton nez, parle-lui, il t'entend. — Il m'entend ? — Il n'entend pas des sons, il perçoit avec ses antennes les variations des effluves que tu exhalas. — Tu crois qu'il comprend que je m'adresse à lui ? — Bien sûr, à qui d'autre ? — Tu crois que je le fais rire ? Il a l'air joyeux. »

FIN DU SÉJOUR À BOLGOBOL

Cahier XXII

Discours concernant une science nouvelle

Le premier juillet

Pourquoi j'aime l'internet

Pourquoi j'aime l'internet, l'ordinateur personnel et le numérique ? Parce que j'aime les livres. Je n'aime pas seulement les écrire, j'aime les composer, les éditer, les fabriquer. Je me rends compte que, dans les dix dernières années du siècle passé, j'ai fait le chemin sans me retourner, de la lithographie — bien trop coûteuse, et par là fétichiste — au web.

Non seulement un livre édité sur le net est un livre à part entière, il est plus livre encore qu'aucun avant ne l'avait jamais été.

Écrire, c'est d'abord placer des signes dans l'espace d'une page, que celle-ci soit brochée, volante, qu'elle se déroule sur l'écran ou comme l'antique papyrus. La police, le corps, les espacements, les marges, le nombre de caractères par ligne, la couleur et la texture sur lesquelles ressortent les lettres, tout cela n'est pas indifférent au texte. L'auteur doit y veiller.

Nul autre que lui ne saurait mieux servir son texte. Voilà qui fait déjà une bonne raison. Il en est une meilleure encore : ces attributs du texte, qu'on appelle aussi « enrichissements », sont comme les mesures sur lesquelles s'inscrit la musique. Ils l'étaient et sont tout à la fois produits, portés par l'écriture.

Un bon typographe veille à faire coller le rythme du phrasé à la longueur des lignes. Il y a là une harmonie qui, si elle est brisée, rend la lecture difficile et corrompt le texte.

On n'a rien trouvé de mieux pour cela que des feuilles de style (CSS) associées à du code hypertexte (HTML). L'ordinateur est ici supérieur à la linotype parce qu'il permet de tracer les limites dans lesquelles toute variation est négligeable.

Un texte n'est jamais que l'arrangement spatial d'un jeu fini de signes infiniment combinables ; et la mise en page, les mesures numériques qui l'affectent. Le dessin des caractères et toutes les indications qui déterminent leurs places et leurs enrichissements dans la page, peuvent changer notablement dans une certaine limite, différente pour chaque texte, sans affecter son intégrité.

Il est important qu'un auteur puisse fixer ces limites au-delà desquelles seulement des variations sont négligeables. Il ne l'est pas moins que cela soit possible au cours du procès même de l'écriture.

L'art numérique

Plutôt que tenir mon journal, j'ai écrit ce courriel ce matin pour une liste de diffusion. À vrai dire, je ne sais pas bien pour qui ni pour quoi je l'ai écrit. Il fera de toute façon double office, puisqu'il prend place dans ce journal. Je l'ai surtout écrit pour obtenir des réponses.

Les quelles ? J'aimerais surtout savoir ce qu'il en est pour un musicien ou un plasticien. Je suppose que des gens doivent aimer l'internet parce qu'ils aiment la

peinture, la photo, la musique. J'aimerais les entendre me dire des choses équivalentes pour leur pratique.

La musique paraît la plus concernée par les techniques numériques — de fait, elle est un art numérique depuis toujours. On parle beaucoup aujourd'hui des rapports de la musique et de l'internet, mais c'est pour n'en rien dire. C'est à croire qu'on ne s'en sert qu'à copier les mêmes morceaux de musique, et qu'un tel excès de moyens stérilise toute pensée et toute innovation.

Je suppose que cette impression est due à ma seule ignorance, et je demande à en apprendre plus. Ce que je dis de l'écriture ne court pas les cénacles ni les revues de littérature, après tout.

Misère de l'Occident

De toute façon, notre pauvre Occident ne parvient toujours pas à dépasser le cap du dix-neuvième siècle. Il est malade d'une révolution faite à moitié.

Curieusement, tous les outils techniques issus des recherches de ces deux derniers siècles sont parvenus malgré tout à s'implanter. Rien pourtant des paradigmes philosophiques et scientifiques qui les ont fait naître, n'est entré dans les mœurs et ce qu'on appelle la culture. La culture occidentale reste plantée dans le dix-huitième siècle. Elle ignore le langage ; ni plus ni moins.

L'occidental demeure toujours hagard devant ce qui est pour lui le Grand Mystère : Pourquoi la Nature obéit-elle aux lois de la Raison ? Tout le monde devrait lire les discours tenus à la Convention à l'époque de la Terreur en France, pour comprendre comment au nom de ce Dieu, la Révolution fut, à la lettre, décapitée.

Il n'y a pas plus de lois de la nature que de lois de la raison. Il n'est que des règles de composition de langages. C'est par eux que nous commandons à des dispositifs matériels aussi bien que nous construisons des modèles formels — en un mot, que nous programmons. Tous ces outils qui ont recomposé le monde contemporain malgré son attachement farouche au passé, ont été produits par des bricoleurs, des francs-tireurs.

Sonia a raison : « Ce n'est pas le communisme qui s'est effondré en URSS, m'a-t-elle dit, c'est l'Occident. »

« Pourquoi rester ici pendant que je redescends à Bolgobol avec votre voiture ? Lui ai-je demandé. Viens avec moi, nous pourrions continuer notre conversation. Tu remonteras ce soir ou demain avec Yary. Ce sera plus agréable pour lui. »

La chaleur nous attendait à Bolgobol, avec ce soleil qu'on trouve seulement dans les hautes régions d'Asie.

Un projet de correcteur grammatical

Il n'existe pas de correcteur grammatical en palanzi. Il n'en existe aucun pour toutes les langues d'Asie Centrale. En fait, il n'a jamais existé de correcteur grammatical en source libre pour quelque système d'exploitation que ce soit.

Seuls quelques traitements de texte commerciaux en possèdent un intégré. Sinon, on peut en trouver trois ou quatre pour les principales langues européennes qui tournent sur Window et Mac OS. Pas grand-chose pour des Unix.

Quand on tient compte de cela, on se dit que la civilisation de l'informatique et du web en est encore à ses balbutiements, et peut être même dans ses limbes. Loin d'avancer, la situation se dégrade depuis quelques années. Les bons outils linguistiques

se font rares, au profit de suites bureautiques, qui sont peut-être utiles à l'employé de bureau, mais pas à l'écrivain.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, un correcteur grammatical est moins utile à celui qui maîtrise mal la grammaire qu'à celui qui la connaît très bien. Il est en effet impossible de programmer un correcteur fiable, et celui qui connaît mal une langue n'a aucun moyen de vérifier la pertinence des corrections. Il renoncera vite à l'utiliser, voyant qu'il fait des fautes plus graves encore que celles qui auraient pu passer pour de simples coquilles.

Un correcteur grammatical sert d'abord à celui qui connaît bien sa langue, pour identifier les fautes que ses yeux seuls auraient automatiquement corrigées en lisant, mais sur lesquelles aurait butté celui qui découvre le texte. Le correcteur verra aussi les majuscules absentes, et les espaces doubles ou mal placés, peu perceptibles à l'écran.

Souvent, quand la correction n'est pas pertinente, elle révèle d'autres fautes mieux cachées, mauvaise ponctuation ou encore erreur sémantique. Aucun outil numérique n'est capable d'identifier comme telle une faute sémantique. Il ne les fait découvrir qu'indirectement. C'est pourquoi il est bon d'associer à l'usage d'un correcteur grammatical, celui d'une synthèse vocale.

Un correcteur grammatical en palanzi, voilà un projet très lourd pour une population à peine supérieure à deux millions. Celui auquel Manzi s'est associé se veut un outil indépendant de la langue. Le logiciel devra d'abord apprendre celle qu'il est destiné à corriger.

Le principe de son fonctionnement est relativement simple. On prend un texte en entrée et on le passe dans un analyseur lexical pour le découper en phrases et en mots. On utilise un *Part Of Speech Tagger* pour affecter à chaque mot une étiquette (*tag*) correspondant à sa nature : sujet, verbe à la première personne, etc. On vérifie ensuite que les étiquettes qui se suivent obéissent aux règles de la grammaire qu'on a définies.

Qu'est-ce qu'un mot ?

Le POST (*Part Of Speech Tagger*) ne fonctionne pas exactement de la même façon pour toutes les langues. Dans la plupart, les mots sont déjà séparés par des espaces, mais pas dans toutes. Les lettres entre deux mots peuvent être liées, ou bien encore certaines lettres sont toujours liées entre elles, et d'autres sont toujours séparées. Comment alors distinguer les mots pour les étiqueter ? C'est la même difficulté qu'avec la reconnaissance vocale : la parole ne laisse pas un silence entre chaque mot.

Dans de nombreuses langues, la distinction entre un mot et un morphème n'est pas non plus très évidente. La déclinaison d'un verbe, par exemple, est bien souvent constituée par la suffixation d'un article à peine abrégé. L'arabe et quelques langues voisines vont jusqu'à suffixer les pronoms compléments.

Des langues comme l'anglais permettent d'identifier aisément la nature d'un mot par sa terminaison : -dom, -ment, -tion, -sion, -ance, -ence, -er, -or, -ist, -ness, correspondent presque à coup sûr à des substantifs singuliers ; ly, à des adverbes ; -ive, -ic, -al, -able, -y, -ous, -ful, -less, à des adjectifs ; -ize, -ise, -ate, à des formes verbales à l'infinitif. Tout n'est pas aussi simple en français.

Ces problèmes peuvent être décomposés dans des algorithmes génériques, auxquels on joindra des données et des règles. Je ne suis pourtant pas sûr que la démarche la plus économique consiste à déterminer d'abord des algorithmes communs à toute langue, et à les associer ensuite à des modules spécifiques à chacune. J'imagine mal que deux

niveaux seulement y suffiraient. Le projet ignore d'ailleurs toujours les principales langues d'Extrême-Orient.

« Oui, me dit Manzi, nous bricolons comme nous pouvons (*You're right, we hack as we can*). »

Ils n'ont pas tort, l'homme a toujours avancé ainsi, en s'abrutissant à chercher des réponses bancales à des problèmes mal posés, jusqu'au moment où une vision plus synthétique surgit comme une révélation.

« Tu sais bien ce que je pense, ajoute-t-il. On fabriquera de bons correcteurs grammaticaux, et même des traducteurs automatiques, quand on saura y appliquer les acquis de la synthèse vocales. Pour cela, il faudrait une véritable révolution galiléenne de notre logique, de notre sémantique et de notre phonologie. »

« Tu veux dire qu'une révision des prémisses de Boole serait nécessaire ? »

« Certainement, elles ont débouché sur des constructions aussi contradictoires que l'étaient la conception corpusculaire et ondulatoire avant les équations de la relativité. »

Une révolution galiléenne des sciences cognitives

Manzi a-t-il déjà sérieusement réfléchi à cette question ? « Bien sûr », me répond-il. « Et je ne suis pas le seul. Toi-même y as réfléchi. Je crois que nous n'avons pas encore les moyens de faire plus que travailler empiriquement sur des domaines dont nous ne percevons pas l'architecture d'ensemble. Après tout, les empiristes occidentaux ont tiré un parti remarquable des prémisses venues de Perses. Peut-être est-ce celles-ci que nous devrions interroger, comme le fait l'*Aria Technology Group* à Téhéran.¹⁰ »

« Tu sais, je crois que l'algèbre demeure comme génétiquement liée à la civilisation islamique », ajoute-t-il après un silence. Voyant que je ne comprends pas, il précise : « La civilisation islamique a porté la pensée à un point d'incandescence où toute représentation se consume. Plus d'image, d'apparence, ni d'essence ; seulement l'émergence, du réel et de la signification. »

L'imaginaire ou l'imagination

Je pense ici au net détournement opéré par Lacan dans la topique freudienne, des trois paradigmes sibyllins qui l'articulent : le symbolique, l'imaginaire et le réel. « C'est moi qui ne comprends rien maintenant », me répond Manzi. « C'est sans doute dû à la barrière des civilisations », ajoute-t-il amusé.

« Mais non. Pense à l'attitude critique des Surréalistes ou de Wittengenstein envers la psychanalyse », expliqué-je. « Quand l'imaginaire devient imagination, alors le symbolique est langage, c'est à dire boîte à outils de signes. La signification devient tout autre chose qu'une étiquette qu'on épingle sur des objets. Elle est la pointe avec laquelle on épingle les objets pour en faire des signes. »

« Voilà une bonne image, convient Manzi. C'est bien ce que fait le *tagger* de notre programme. Il épingle (*tag*) entre une balise ouvrante et une autre fermante, un objet-mot, tandis que le contenu de l'étiquette s'applique à elle-même. »

« Tu vois alors, approuvé-je, ce que peut apporter le croisement de cette topique avec celle de la théorie freudienne du rêve et de son interprétation. »

« Non. »

« La topique freudienne est calquée sur la mécanique newtonienne, expliqué-je. C'est la mécanique appliquée au mouvement de la pensée. Tous les paradigmes en sont issus : travail, résistance, déplacement, condensation. Elle renvoie explicitement ces derniers à la figure newtonienne de l'addition des forces. Révisons alors tous ces

¹⁰ <http://www.ariatg.com/history.htm>. Voir *À Bolgobol Cahier XXIV*.

concepts fondamentaux de la psychanalyse en les déplaçant de la théorie de l'attraction newtonienne aux *lois de la pensée* booléennes. Les couches de conscience deviennent alors des couches de langages, du plus bas au plus haut niveau. »

« Je vois », dit Manzi songeur. « Tu aboutis à un renversement complet du modèle. »

J'avoue que je n'avais pas imaginé cette conclusion. Je perçois pourtant qu'elle est juste. « Tu veux dire que les couches vont d'un noyau de bas niveau, formel et très proche d'un langage machine illisible, jusqu'à la parole poétique, toujours plus intuitivement accessible ? »

« C'est bien ce qu'impliquait ta remarque, approuve-t-il. À l'opposé, le modèle freudien verrait la profondeur d'un inconscient dans l'imagerie onirique, proche de l'image poétique, et une montée vers la conscience à travers des langages mieux formalisés. »

— Oui, et ce retournement freudien, continue-t-il, enferme la vie mentale dans des chaînes causales aussi bien que les explications neurologiques, même si elles ne sont pas de la même nature. Ce retournement n'est jamais que celui des actes intentionnels en enchaînement de causes à effets. Il revient à expliquer comment les choses se feraient seules, mais pas comment on doit faire. Si l'on remet le modèle à l'endroit, il n'y a plus de nécessité qui ne soit d'abord programmée, et nous commençons à comprendre comment le faire.

— En somme le freudisme est bien une mystique à l'envers, comme l'avait deviné, et même dessiné Salvador Dali.

— Je me demande si toutes les mystiques ne sont pas un peu à l'envers, conclut-il. Si tu dis comme Hallaj, *ânâ al haqq* (je suis le réel), où reste-t-il encore une mystique ?

Cahier XXIII

Début juillet à Bolgobol

Le 2 juillet

Monts flottant dans le vide

Le début d'été aura été humide cette année. Il n'a pas beaucoup plu cette nuit, juste assez pour noyer de brume la vallée de Bolgobol. Par endroits, on ne distingue plus la silhouette des montagnes de celle des nuages : monts flottant dans le vide, nuées plantées au sol.

Le soleil est pourtant très chaud déjà, dans le haut du ciel presque entièrement dégagé. Un lambeau de nuage parfois projette son ombre au sol, accompagnée d'un courant d'air glacé, et l'on se demande s'il restera assez longtemps pour qu'il vaille la peine de mettre sa veste.

Le 3 juillet

Un générateur de paysages urbains

Le logiciel possède une petite bibliothèque de cartes de terrain. On peut les modifier et, naturellement, en créer. Il est aussi possible de les importer d'un programme tiers, comme celui dont Douha avait été à l'initiative (voir *À Bolgobol* [cahier 2](#)).

On utilise ensuite des modules d'architectures. C'est encore une bibliothèque qui possède tout un jeu de formes architecturales, de la cabane à l'immeuble de grande hauteur, avec des monuments, des édifices industriels et d'autres structures complexes. On trouve encore une bibliothèque de styles d'architecture, qui s'appliquent aux premiers modules. Les uns comme les autres peuvent aussi être modifiés.

Le logiciel répartira aléatoirement les édifices sur la carte de terrain. On pourra la découper en plusieurs territoires auxquels on allouera des pourcentages pour certains types de constructions, maisons individuelles, grands immeubles, hangars, etc. On définira un indice de rectitude des voies, de densité de population, d'équipements collectifs, et d'autres paramètres.

Comme pour tout modéleur vectoriel en trois dimensions, on règle les sources lumineuses, la densité des ombres, la nébulosité...

On est contraint de travailler en aveugle jusqu'au moment où l'on arrête un angle de vue et où on lance le rendu. Balayé par une ligne blanche qui la parcourt de haut en bas, l'image devient lentement plus précise. Les gros carrés de couleur se divisent jusqu'à une résolution de soixante-douze points par pouce.

On attend longtemps, quelle que soit la puissance de la machine. Le programme exige relativement peu de mémoire : huit mégaoctets. Si on lui en alloue le double, on gagne encore sensiblement de la vitesse, mais au-delà, le gain devient de moins en moins sensible, jusqu'à n'être plus perceptible à partir de soixante-quatre.

Comme il est rare qu'un résultat soit satisfaisant du premier coup, on peut utiliser une méthode de rendu plus rapide : *distance render*. La vue apparaît alors en niveaux de gris, n'offrant que la silhouette des plans, un peu comme un paysage dans la brume du petit jour. Cela peut suffire pour opérer des rectifications.

Pour prendre en main le programme, le mieux est d'utiliser les bibliothèques toutes prêtes. Les possibilités sont infinies, de la cité néolithique à la mégapole contemporaine. Les villes sont dépeuplées, aussi vaut-il mieux se contenter de vues lointaines, sauf à rendre une impression bizarre d'après apocalypse.

J'ai vite vu qu'un urbanisme complexe sur un territoire fortement dénivelé était le plus saisissant. En règle générale, on construit des usines dans les plaines, ou au creux des vallées dans leurs parties les plus larges. Il en va ainsi pour le centre des villes. Même quand elles sont nées sur des éminences fortifiées, comme il est fréquent dans le sud de la France, leur centre se déplace vers des zones plus planes quand elles grandissent.

Il est tentant d'utiliser le programme pour voir ce que donnerait le contraire : des centres urbains, des hauts fourneaux, à flanc de montagne, des raffineries, de la construction navale, dans des calanques, des usines à gaz dans des cirques rocheux.

Le programme génère des ponts, des passerelles, de hauts murs de soutènements, des voûtes de pierre, des arches de béton, des canalisations volantes ou qui plongent dans le vide, il mêle des minarets à de hautes cheminées au bord de précipices, le dôme des cuves de gaz à celui des mosquées.

Le 4 juillet

Les enfants de Bolgobol

Dans le Marmat, on ne se demande pas où sont les enfants. Ils jouent dans les rues, les parcs et les jardins.

Ils ne risquent rien. La ville est parcourue de ruelles peu propices à la circulation motorisée, et beaucoup sont coupées d'escaliers. Les automobilistes roulent sinon lentement, s'arrêtent volontiers pour laisser traverser le passant, bien que les signalisations soient rares, et que je n'y aie jamais vu un agent de circulation. Les piétons seraient en tout cas bien capables de se faire respecter, comme j'ai pu le constater à quelques reprises, au besoin menaçant de façon fort crédible le conducteur dangereux.

Ils agiraient de même envers des enfants qui s'attarderaient dans de grands axes, ou y circuleraient dangereusement, et les plus jeunes trouvent toujours une main pour les faire traverser.

Les enfants courent partout dans les rues et les parcs de Bolgobol, jouent dans les jardins devant les maisons. Ils deviennent parfois un peu agaçants, dérangent les conversations avec leurs cris et leurs gesticulations. Heureusement, les adultes ont rarement à intervenir pour les calmer. Des groupes d'adolescents s'en chargent. Ils sont très forts pour rappeler à leurs cadets les règles élémentaires de la civilité.

Les filles et les garçons se mélangent peu. Enfants, ils n'ont pas les mêmes jeux. Adolescents, ils ne se mêlent plus du tout. À cet âge, ce sont les filles qui deviennent les plus bruyantes. Contrairement aux garçons plus remuants, elles parviennent à produire un flot impressionnant de décibels aigus en restant parfaitement immobiles. Elles font concours de phrases courtes qui se coupent sur un ton toujours plus haut, ponctuées d'éclats de rire. Ignorant le palanzi, je n'ai aucun moyen de deviner ce qui les excite à ce point. Ce sont toujours des jeunes filles, à peine plus âgées, qui leur intiment de se calmer.

Le respect de l'âge, ici, n'est pas un vain mot, et il joue évidemment dans les deux sens. Jamais on ne met en péril l'autorité d'un plus jeune devant un plus jeune encore. Si un groupe d'enfants vous dérange, adressez-vous à celui qui vous semble l'aîné pour leur demander d'aller jouer ailleurs.

Il est normal que des enfants soient bruyants et agités. On ne peut pas les enfermer ni les empêcher de vivre. Ils sont tous d'ailleurs d'une politesse remarquable : on vous tient la porte, on vous cède le passage, on s'excuse très civilement si l'on vous a heurté par inadvertance. Bien sûr, on doit la leur rendre.

Je n'avais jamais remarqué avant d'arriver ici combien les enfants recherchent le contact avec les adultes, et les prennent pour modèles. Ils exercent alors sur nous une influence réciproque, qui nous incite à bien nous tenir sous leur regard, sans que ni les uns ni les autres aient seulement à s'en rendre compte.

Le 5 juillet

Inférences de la raison et de l'imagination

J'ai commencé à prendre en main le modeleur de paysages urbains. Il est possible de supprimer des bâtiments à l'unité. Il y a un outil pour cela. Quand on le sélectionne, le curseur prend la forme... d'une seringue ?... non, d'un marteau piqueur.

On peut encore ajouter des bâtiments à l'unité. On va dans le menu *Library*, on sélectionne *Building* et l'on choisit le type de construction qui convient.

Je ne peux m'empêcher de voir une seringue dans le curseur. J'en ai d'abord été surpris : pourquoi pas plutôt une pioche, un bâton de dynamite, un détonateur, à la rigueur une gomme ? Naturellement, j'ai fait immédiatement l'inférence : ce ne peut être qu'un marteau piqueur.

L'identification de l'objet, du moins pour moi, n'est pas immédiate. C'est un défaut de ce qu'on appelle l'ergonomie cognitive, plus fréquente, hélas, dans les programmes libres que dans ceux du commerce. Je dois passer par une inférence. Derrière celle-ci, que dicte la raison, une autre est chassée, d'une nature différente — ce que j'appelle *inférence de l'imagination* : l'inoculation d'un anesthésiant pour effectuer l'extraction d'un bâtiment.

Le programme permet d'effectuer des ajustements plus fins encore : supprimer un étage, avec la touche contrôle enfoncée, supprimer une fenêtre, une porte, une colonne... avec les touches contrôle et majuscule ; et aussi bien en ajouter.

Est-il utile, dans la vue d'une ville entière, de supprimer une seule fenêtre ? Que oui ! On est étonné qu'un seul et si petit détail puisse prendre une telle importance dans un ensemble complexe. Loin de le noyer, cette complexité le renforce, converge par des cheminements ténus sur ce seul point.

Une façade dominait les autres, moins par sa taille ou son originalité, que par sa situation sur une éminence, la déclivité qu'elle surplombait, son éclairage. Elle attirait trop l'œil, elle étouffait l'atmosphère intéressante de son environnement.

Ma première idée fut d'en faire sauter un étage. L'ensemble du bâtiment perdait alors sa saillance, et l'image entière, son pittoresque. Il était bien préférable d'annuler l'opération et de supprimer des fenêtres, renforçant alors ce qui d'abord gênait. Plus saillante encore, la façade accentuait maintenant l'harmonie de celles qui l'entouraient.

Ce curseur dans lequel je ne peux m'empêcher de voir une seringue, crée une relation floue entre dents et constructions, et force dans mon esprit une métaphore entre l'architecture urbaine et la parole. Bien souvent, il m'arrive aussi de corriger la construction de mes phrases en renforçant ce qui d'abord heurtait la lecture.

Il y aurait là peut-être une règle à découvrir, dont le modeleur de paysage urbain m'offre comme une image, peut-être un modèle. Ce que je ne perçois pas alors, c'est à quoi ressemblerait une telle règle pour les langages de la logique et des mathématiques.

Le 6 juillet

Le koan du bouddha qui attendait le Bouddha

Un voisin de Kouka m'a dit ce matin le koan du bouddha qui attendait le Bouddha.

Ces contes philosophiques extrêmement compacts que l'on reçoit d'abord comme des histoires drôles, entraînent l'esprit dans des inférences à longue portée. La rhétorique des koans est à l'intuition ce que les formules algébriques de la physique sont à la déduction. Depuis ce matin, ce koan fertilise toutes mes pensées et mes décisions.

Qu'est-ce que le koan du bouddha qui attendait le Bouddha ? C'est un peu comme la parabole du messie qui attendait le Messie. (Voir *l'Évangile palanzi de la Retraite au désert* de Thomas l'Athlète.)

Le 7 juillet

Retour de Manzi et Douha

Cette année encore, Manzi et Douha sont allés aux Rencontres Internationales d'Aggadhar (voir *À Bolgobol*, deuxième partie). Peut-être aurais-je dû les accompagner plutôt que de rester avec Ziddhâ qui ne souhaitait pas y participer. Ils sont rentrés hier, et nous avons déjeuné tous les quatre sur les rives de l'Ardor.

Ce que m'a dit Manzi au repas m'a troublé. Tous ses propos faisaient résonner en moi les mêmes questions : Que fais-tu ici ? Qu'attends-tu ?

Il ne m'a pourtant fait aucun reproche, aucune critique, ni, en aucune façon, même à son insu, ne m'a mis en cause. C'est le koan qui continue ses effets.

Qu'est-ce que je suis en train de faire dans le Marmat ? N'ai-je aucun combat à mener chez moi ? Ne me laisserais-je pas un peu complaisamment réduire à l'impuissance, en échange d'une confortable attitude critique ?

Curieusement, en même temps que se dissipait cette vaine et confortable attitude, je voyais que tous les combats dans lesquels je pouvais me sentir appelé n'étaient pas moins vains, et que je n'avais jamais mieux agi que dans le *non agir*.

« J'ai l'impression que ça t'a fait plaisir de les revoir », m'a dit Ziddhâ. « Ton regard est redevenu rieur. »

Le 8 juillet

Plat de truites au parc Ibn Roshd

Je pars après-demain. Je suis allé commander un plat de truites au parc Ibn Roshd. Elles sont servies avec des patates cuites sous la cendre. Pour manger la truite, on la saisit par la tête et la queue, et l'on y mord dedans.

Près de moi, un petit enfant dans sa poussette contemple les canards de l'étang. La bouche ouverte, les yeux ronds, il pousse des cris de joie, qu'il ponctue de vagues

mouvements de bras. Sa grand-mère, je suppose, atablée devant lui, le regarde un peu d'une même façon, sans attirer davantage son attention que lui-même celle des animaux. Elle ne ménage pourtant pas sa peine, fait tinter devant lui un trousseau de clés, l'interpelle par des onomatopées, lui fait des sourires.

Les femmes souvent sont sottes, et leurs efforts pour séduire, dérisoires. Je repense, l'an dernier, à mes conversations avec le logiciel Eliza (*À Bolgobol [cahier 32](#)*) : « Détends-toi, Jean-Pierre. — Si je parais tendu, c'est sans doute parce que l'anglais n'est pas ma langue maternelle. — Parle-moi de ta mère, Jean-Pierre. »

Eliza n'avait pas tout à fait tort : notre langue, c'est le don de notre mère, de notre nourrice. C'est d'elle qu'on la reçoit ; elle nous nourrit surtout de langage.

Pourquoi cette femme dont les gesticulations finissent par m'agacer, ne donne pas à l'enfant les noms qu'il devrait attendre d'elle ? Pourquoi ne parle-t-elle pas ? Ou même ne chante-t-elle pas ? Même Dieu, après avoir créé Adam, ne lui a-t-il pas donné les noms ? Dieu le Père ? Ou Dieu la Mère ?

Les femmes sont parfois d'une maladresse folle quand elles entreprennent de séduire. Elles agitent leurs clés, elles agitent leurs fesses, elle fond des simagrées.

Elles devraient au moins lire le *Traité de l'Amour* d'Ibn Arabî, et apprendre que ce qui nous séduit à coup sûr, c'est la voix et le regard, surtout quand ils nous sont adressés, mais certainement pas pour nous parler de nous.

Cahier XXIV *Sur la lumière et l'espace*

Le 9 juillet

Échanges sur l'image avec Agdoul

J'ai supprimé plusieurs passages de mon journal que j'avais d'abord mis en ligne. J'avais notamment abandonné quelques courriels échangés avec Agdoul, le jeune fils d'Abou l'Gabor. Je craignais que nos propos fussent trop abrupts pour un lecteur ignorant tout de nos conversations et surtout des images que nous avons observées et commentées.

Aujourd'hui, alors même que je les relis avec plus de distance, ils me paraissent plus lisibles, comme si les réintroduire maintenant dans mon journal les replaçait à la bonne focale.

Subject: De Cézanne au Suprématisme -

To: agdoul@rdz.org - From: Depetris <jdepetris@silex.fr>

Date: Fri, Jul 9 2004 9:07

Salut,

Le texte de Malévitch dont tu m'as envoyé le lien m'a quelque peu déçu pour ce que me faisait espérer le titre. Il est vrai que j'y reconnais surtout les prémisses de ce qu'auront développé ses successeurs, notamment du Bauhaus, du Surréalisme et de l'IS. Ça n'enlève rien au mérite de l'auteur, mais beaucoup à mon intérêt.

On peut voir dans les Baigneuses de Cézanne l'ébauche du cubisme, qui aura atteint son apogée dans le Suprématisme de Malévitch, comme le suggère l'auteur lui-même sans vaine modestie. De mon côté, je serais plus curieux d'une tout autre voie, disons, de Turner à Signac, et qui est restée à peu près en suspens.

Elle était moins préoccupée de la forme (la plastique) que de la lumière, et l'on peut la soupçonner d'avoir tout simplement cédé le terrain à l'image photographique (littéralement : écriture de lumière). S'est entérinée ainsi une séparation neuve dans les beaux-arts, entre ce qu'on appelle depuis arts plastiques, et un nouveau venu, l'art *photographique*. Ils ont, au cours du vingtième siècle, assez bien respecté leur territoire.

J-P

Subject: Re: De Cézanne au Suprématisme

To: Agdoul agdoul@rdz.org - From: Depetris <jdepetris@silex.fr>

Date: Fri, Jul 9 2004 21:39 -0500

<J-P> S'est entérinée ainsi une séparation neuve dans les beaux-arts, entre ce qu'on appelle depuis arts plastiques, et un nouveau venu, l'art photographique. Ils ont, au cours du vingtième siècle, assez bien respecté leur territoire.</J-P>

<Agdoul> Que signifie alors pour toi la remise en cause de cette séparation ? </Ag>

<J-P> Je ne sais pas. Beaucoup de choses, notamment une critique de la notion de figuration.</J-P>

<Agdoul> Qu'entends-tu par figuratif ?</Ag>

<J-P> Rien d'autre peut-être que la présence d'un schème tridimensionnel. Or, comment la lumière ne produirait-elle pas un tel schème ? C'est son essence même.

Il semblerait que, depuis toujours, la forme qui habite cet espace ait été le plus important, à tel point que la mise en place du schème, ombres, perspective, etc, ne

paraissait servir qu'à la rendre plus figurative. Si on le supprime, comme le firent les formalistes, ou si on le déplace sur un tout autre mode, comme firent les cubistes, pour se diriger vers ce qu'on a appelé l'abstraction, ce n'est que pour donner plus d'importance à la forme.</J-P>

To: Depetris<jdepetris@silex.fr> - From: agdoul@rdz.org

Date: Sat, Jul 10 2004 01:32

<Agdoul> Ce que tu appelles « forme » c'est plutôt ce que j'appellerais le sujet. Loin d'être plus abstraite, la forme devient plus concrète encore, au point de donner une importance neuve à la texture, la matière.

Pourtant, si l'on est attentif à l'évolution de la peinture occidentale moderne, c'est le sujet qui était en passe de disparaître au dix-neuvième siècle. Depuis la Renaissance, il occupait toute l'image, il cannibalisait son espace. Tout le reste, lointains, paysage, détails... servait le sujet central. Ces fonds et ces détails, l'espace tout entier, n'a pourtant jamais cessé de croître en importance. Si l'on s'arrête à l'impressionnisme du dix-neuvième siècle, et qu'on le compare à cette peinture classique, on pourrait croire que les tableaux, plus petits, ne sont que des fragments des anciens, des détails de paysages lointains, ou de petites scènes annexes.</Ag>

<J-P> Où placerais tu le Surréalisme dans cela ?</J-P>

<Agdoul> Nulle part en particulier. Ce n'est pas une école. Tous les peintres surréalistes ne se sont pas placés unilatéralement dans la trajectoire du reste de la peinture du vingtième siècle. Il n'est pas non plus négligeable que le Surréalisme se soit situé d'abord dans le champ de la poétique — dans le sens linguistique, sémantique, sémiotique — et non des arts plastiques. À mes yeux, c'est du côté d'Ernst ou de Tanguy qu'est le plus fertile prolongement du tournant du dix-neuvième siècle. Ce prolongement passe cependant par une profonde rupture.</Ag>

Subject: Ceci n'est pas une pipe

To: Depetris<jdepetris@silex.fr> - From: agdoul@rdz.org

Date: Sat, Jul 10 2004 20:28

[...]

L'idée que l'art imiterait la nature est une grossièreté, qu'on l'applique aux seuls beaux-arts ou à toute technique. Les premiers avions ne parvinrent à voler qu'à partir du moment où l'on abandonna l'idée grotesque d'imiter les oiseaux en leur faisant battre des ailes. De bien meilleurs moyens existaient pour produire l'énergie nécessaire à contrebalancer la gravité, et qui n'imitaient rien de ce qui avait volé avant : la roue, l'engrenage, l'hélice...

Le goût humain pour construire des modèles d'objets naturels ne ressemble à un désir d'imitation que pour celui qui le connaît du dehors. Pourquoi quelqu'un préférerait-il une statuette de cheval à un vrai cheval ? Ce serait idiot ; et bien triste s'il s'en contentait.

Ce qui nous fascine dans ce qu'on prend pour une imitation de la nature, fait qu'elle est en réalité bien autre chose. Elle est plutôt une abstraction, dans le sens littéral de *soustraction*. La statuette du cheval, loin de vouloir se substituer au cheval réel, est une abstraction de sa forme, de sa surface en trois dimensions, littéralement une soustraction de tout le reste. C'est une abstraction, mais une abstraction sensible.

Aussi devons-nous nous méfier d'une distinction trompeuse entre des beaux-arts (des arts d'agrément), et d'autres qui seraient seulement techniques et utilitaires. Cette distinction ne vaut que pour celui qui demeurerait étranger à leur usage, en s'en faisant seulement le spectateur ou le consommateur passif.

Une statuette de cheval ou une balance sont des objets d'un même ordre. Qu'on ne vienne pas dire que la balance est un outil, un instrument, proposant donc un usage, tandis que la statuette ne s'offre qu'à la contemplation. Un instrument de musique est un outil de même nature que la balance, un dispositif fonctionnel, alors qu'une carte, un tableau, une maquette ne s'offrent qu'à la lecture.

Tous ces objets visent le même double but : produire des abstractions sensibles. L'objectif est double. Il vise l'abstraction la plus haute, associée à la perception la plus intuitive. Nous pouvons toujours appeler ces abstractions « Science » et la création de ces objets sensibles « Art ». Les uns ne fonctionneraient pas beaucoup sans les autres.

Regards, Agdoul

Retour au présent

Alors même que je relisais ces textes, j'ai reçu un courriel de Pierre Petiot, commentant pour ses correspondants une autre émission de France Culture. Encore une fois, il tombe fort à propos. (On pourrait lire aussi de lui sur son site, pour élargir son propos, *Visions Multidimensionnelles*¹¹, à propos de Duchamp et Matta, sur le site de *La Belle Inutile*¹².)

J'ai écouté ce soir sur France Culture, dit-il, une partie d'une émission nommée « Métropolitains » dont le titre du jour était « Des fenêtres et d'autres lieux du regard ». L'invité était Gérard Wajcman, psychanalyste Lacanien, qui a écrit « Fenêtre, chroniques du regard et de l'intime » Éditions Verdier (2004). La discussion portait sur l'invention du « tableau moderne » par Alberti, qui apparemment est le premier à avoir dit qu'un tableau devait ressembler à une fenêtre (d'où *perspectiva* — regarder à travers.)

Gérard Wajcman a enquêté sur ce qu'étaient les fenêtres vers 1430 en Italie, et il semble qu'elles étaient rarement quadrangulaires, mais plutôt gothiques. La fenêtre dont parle Alberti est donc une fenêtre abstraite sans rapport direct avec le quotidien vécu des fenêtres à l'époque du Quattrocento. Gérard Wajcman fait donc remarquer que la fenêtre d'Alberti est une fenêtre mathématisée et qu'elle introduit la mathématisation dans la peinture.

Gérard Wajcman fait aussi remarquer que dans la période précédente, l'homme ne regarde pas vraiment au dehors, mais se trouve plutôt placé sous le regard omniprésent de Dieu.

En fait dans la mystique rhéno-flamande (douzième et treizième siècles) dont quelques-uns des principaux représentants figurent parmi les meilleurs scientifiques pour ce qui concerne l'optique, la situation est différente : Dieu émet des rayons lumineux qui créent ou font exister les âmes, mais en même temps, ramène les âmes à lui par une sorte de retour de la lumière vers lui. Le mouvement est donc double, mais il est de fait que le centre est Dieu et non pas l'homme.

Gérard Wajcman observe ensuite que dans l'utilisation de la fenêtre, l'observateur se trouve dans une position par laquelle il est extérieur à la scène qu'il voit par la fenêtre. Cette position, en même temps qu'elle est celle — nouvelle — du peintre à cette époque se trouve aussi très vite devenir la position canonique de « l'observateur scientifique » et donc celle de la Physique moderne fondée par Galilée (qui comme on sait était en somme opticien de métier).

11 <http://ppetiot2.free.fr/satsol/PublicShelf/VisionsMultidimensionnelles/VisionsMultidimensionnelles.html>

12 <http://ppetiot2.free.fr/LaBelleInutile/Index/index.html>

La question que pose Gérard Wajcman est donc quelque chose comme « avons-nous bien pesé ce que regarder par une fenêtre veut dire, et quelles en sont les conséquences ? » (En particulier, en ce qui vous concerne à cet instant sur votre écran.)

Il me semble en particulier, que les fenêtres de nos ordinateurs au lieu de nous placer hors du réel qu'il est question d'observer, tendent à nous placer au contraire dans le réel (plus ou moins virtuel) avec lequel nous interagissons.

Cette situation (créée par Alan Kay de Xerox) inverse donc d'une certaine manière les rapports introduits au Quattrocento entre les hommes et les fenêtres, rapports qui se prolongent — et peut-être s'achèvent — jusqu'à nos jours avec le cinéma et la télévision.

On peut aussi noter les relations particulières qu'entretiennent l'homme et la page du livre qui sont d'une nature assez proche de celle du peintre ou du spectateur vis à vis de la fenêtre abstraite du tableau.

Ma réponse

J'ai écouté cette intéressante émission, très mal d'ailleurs car je travaillais en même temps. Tes propres remarques sur la fenêtre de l'ordinateur, Pierre, m'intéressent plus encore, et je te suis parfaitement lorsque tu les rapproches de la page du livre et les opposes à celles du cinéma et de la télévision.

Tu me fais remarquer par la même occasion la différence majeure entre la mystique des *Lumières* et celle antérieure. Dans la nouvelle, c'est en l'homme que Dieu a semé des germes de lumière, lui transmettant ainsi l'intelligence intuitive de Sa création, notamment à travers les mathématiques.

Cette nouvelle mystique, qui a pris pied en Europe à peu près en même temps sous les plumes de Descartes et de Böhme principalement (vers 1630), pourrait bien avoir, elle aussi, une origine persane, et *Aufklärung* traduire *Israk*. Mollâ Sadrâ, contemporain de Böhme et de Descartes, est la dernière grande figure de la mystique, la philosophie et la science chiïtes, inaugurées par Sohrawardî et Ghazâlî.

Les principaux changements dans ce passage de l'Orient à l'Occident sont le *cogito ergo sum*, qui remplace le *libido ergo sum* de Ghazâlî, et la primauté donnée à la géométrie sur l'algèbre (*al jabr*). Les travaux mathématiques de Descartes et de Leibniz en sont en fait plutôt l'unification.

Si l'on pousse une telle mystique à sa radicalité, l'homme devient tout et Dieu disparaît. Dieu est l'Homme en tant que généralité des hommes particuliers, et, comme disait Foucault après Stirner, l'Homme n'existe pas.

Je me souviens bien que Gérard Wajcman précisait qu'on n'avait pas découvert la perspective, mais qu'on l'avait inventée. Rien n'impliquait en effet, qu'on utilise ainsi l'optique, qui existait d'ailleurs depuis bien longtemps sans avoir donné lieu à la moindre figuration. Or, il y avait de bien meilleurs scientifiques encore dans le monde persan, qui, eux, ignoraient délibérément un tel usage.

Tes remarques me font penser qu'ils ne l'ignorèrent peut-être pas si complètement dans l'usage architectural de la calligraphie. Loin de figurer, il introduit dans un champ multidimensionnel qui est autant celui des *lettres*, des *sons* et du *sens*. (Il est sans doute alors nécessaire pour le pénétrer de savoir déchiffrer l'arabe.)

Tangaar ville délurée

J'avais supprimé aussi de mon journal ma première description de Tangaar, le 20 mai. Elle m'avait, à la réflexion, paru peu intéressante, et surtout mal observée. En la relisant, j'hésite pourtant à la détruire définitivement.

« Tangaar est une ville délurée avais-je écrit. Toute la mosaïque du Marmat s'y trouve concentrée. Les habitants viennent des régions environnantes les plus éloignées. Ils ont gardé leurs caractères, leurs coutumes, leurs religions, leurs habillements, et même leurs esthétiques et leurs architectures. »

« La ville est étrangement disparate, et il en résulte pourtant un caractère commun : un air canaille, en contraste avec toutes les localités des environs. On dirait que chacun ici est capable de tout. »

« Dès qu'on sent que vous venez d'ailleurs, on se livre à des comportements étranges, on adopte des airs menaçants. Les conversations cessent dans les lieux publics, des pêcheurs à la ligne se mettent à parler comme des comploteurs, quelqu'un commence à jouer ostensiblement avec un poignard, deux hommes font mine de se chercher querelle. Ce ne sont que des jeux. On s'en aperçoit aisément. »

« Tout est fait pour vous déstabiliser, et vous ôter tout sentiment de sécurité : éclairage urbain cassé ou grillé, rôdeurs aux mines patibulaires... En réalité, vous ne risquez rien. Quoiqu'il vous arrive, vous serez secouru, assisté, renseigné. Ils ne peuvent même pas s'empêcher d'être instinctivement polis. Je ne parle là que des quartiers populaires du bord de mer. On m'a vivement déconseillé de circuler la nuit à pieds dans les quartiers riches. »

Concernant cette dernière phrase, je soupçonne qu'on se sera un peu moqué de moi, ou que je n'aurai pas bien compris ce qu'on voulait me dire.

Ces lignes témoignent jusqu'à la caricature de ce qui se passe quand on se laisse duper par le spectacle que des gens donnent d'eux-mêmes. On peut alors toujours le démasquer, on ne fera que tomber de simulacres en simulacres. On se rend aisément compte qu'ils ne masquent rien à proprement parler, que nous les construisons peut-être nous-mêmes, et qu'ils détournent seulement notre attention.

Cahier XXV
Dernières impressions avant de m'envoler

du 9 au 10 juillet

De l'étranger

Me voilà prêt à rentrer en France. C'est une perspective qui ne m'enchanté qu'à moitié. Un vent de mer pousse sur Tangaar une brume épaisse. L'air est humide et tiède. Des oiseaux de mer volent en poussant de hauts cris dans la lumière du phare qui les éclaire en face de ma chambre d'hôtel, comme s'il les amusait. Se glisse alors en moi l'impression que je partirai demain à l'aube en bateau, et non l'après-midi en avion.

En réalité, je n'aime pas beaucoup la France. Pourtant je suis français. Cela signifie concrètement pour moi que la langue française, ses lettres et sa culture constituent une part déterminante de ce que je possède, peut-être mon bien le plus précieux. On peut alors évidemment compter sur moi pour les défendre, bien plus que sur ceux qui « aiment la France ».

Je ne dois pas être un cas bien singulier, car parmi tous ceux qui ont le plus contribué à ce bien commun, beaucoup la voyaient sans complaisance, ou encore n'étaient pas français. Ai-je à les nommer ?

On doit bien reconnaître que l'histoire de cette France, de cette identité française, n'est pas particulièrement sympathique. Et elle est essentiellement schizophrène.

L'histoire de la France est celle de la destruction systématique de peuples, de langues et de cultures : Bretons, Wolofs, Kanaques, Occitans ou Romains : de leur soumission cruelle au fanatisme et à l'obscurantisme des rois et des évêques. Il en va à peu près ainsi de toutes des nations occidentales.

C'est cela et c'est aussi son contraire : l'émergence d'une culture commune, ou chacun se sait à la fois héritier d'esclaves et de marchands d'esclaves, de Romains et de Gaulois, de Croisés et de Cathares, de Chouans et de sans-culottes.

Mais ce dépassement ne s'est jamais réellement accompli. Ou plutôt, alors même qu'il était en œuvre, la France a recommencé plus loin ce qu'elle avait achevé dans son territoire. Il en résulte une incapacité schizophrène à digérer l'histoire ; une confusion d'esprit qui alimente des comportements d'autant plus inquisiteurs qu'ils sont bien en peine de concevoir quelle version officielle imposer. Peut-être s'agit-il donc plutôt de paranoïa.

Il en va à peu près ainsi de tous les états occidentaux, et même les migrants des Amériques ont emporté le problème dans leurs bagages, ou l'ont retrouvé sur place avec les colonies esclavagistes et les territoires indiens. À l'orée de ce siècle, les empires occidentaux me paraissent avoir fini là où la Chine avait commencé, il y en a vingt-deux, dans les rêves fous de Ying Zheng de Qin.

Je n'aime pas beaucoup plus l'Occident que la France, même s'ils constituent une part de moi-même dont je pourrais difficilement me passer. J'en dirais autant de Kouka et des amis que je laisse ici, quoi qu'elle en pense.

Une part de moi-même n'est pas le mot juste. Je ne me sens pas ainsi partitionné ; une prothèse plutôt, dont même Kouka est susceptible de se servir, et dont l'absence me diminuerait bien plus qu'elle.

C'est surtout une prothèse commune, car si elle n'était pas partagée elle ne me serait quasiment d'aucun usage. Aussi l'utilisation pertinente que d'autre en font, les innovations qu'ils lui apportent, m'inspirent des sentiments très fraternels. Ce ne sont pourtant pas toujours des Français, ni des Occidentaux, ce n'est pas toujours le français leur première langue, ni une à alphabet latin.

C'est que les langues, les lettres et les cultures se nourrissent, et s'entretiennent pas entre elles les mêmes rapports que les conquêtes foncières. Ce n'est pas parce qu'une langue s'introduit dans une région qu'elle est vouée à en chasser d'autres, pas plus que n'importe quelle connaissance. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent, tant du moins que les locuteurs de la langue qui s'introduit ne confisquent pas en même temps la terre, les ressources, les moyens de production et les connaissances.

Les langues sont bien plus menacées par leurs propres locuteurs qu'elles ne le seraient par d'autres. Pourquoi donc l'usage de l'anglais dérangerait-il celui du français, mon propre usage des deux langues ? Le passage de l'une à l'autre renforce au contraire mes capacités en chacune. Et ce n'est certainement pas la faute à Voltaire, ni à Rousseau, et moins encore à Thoreau, si l'on ne parle pas provençal en Provence.

Sans doute je suis plus à l'aise en français qu'en anglais, mais cela encore mérite d'être relativisé. Nous avons tous fait cette expérience étonnante de la facilité à comprendre et à se faire comprendre parfois dans une langue que nous connaissons mal, et de la difficulté inverse qui peut apparaître aussi bien dans celle qui nous est maternelle.

Maternelle ? je ne crois pas qu'une langue le soit ; langue de notre mère, de notre nourrice, peut-être. Un rapport filial n'est pas celui que l'on doit entretenir avec elle. On ne doit pas craindre de la secouer, de la violenter. Comme une mayonnaise, mieux on la bat, mieux elle monte. Ce n'est pas en la rudoyant qu'on cesse d'être un lettré, c'est plutôt en se noyant dans une langue visqueuse, jargon administratif, juridique, journalistique, faussement technique, un *globish*, une *novlangue*.

Il n'est qu'à considérer par exemple l'usage que fait la *novlangue* du mot « entreprise », qui n'a plus rien à voir avec le verbe « entreprendre », et même le contamine. Qu'on songe aux usages semblables qui sont faits du mot « travail », du mot « auteur », de tous les mots. Cet emploi d'une langue visqueuse coupe à chaque mot le chemin vers un référent dans le monde sensible.

Qu'est-ce qu'une « entreprise » en effet ? des bâtiments ? ceux qui y travaillent ? un capital ? ses actionnaires ? ses gestionnaires ? une personne morale, ou l'ensemble de ses possessions ?... On doit faire appel à des définitions juridiques, alors que les juristes et les législateurs attendent, eux, que l'usage commun les leur donne.

Le mot « entreprise » on le remplace alors par celui de « projet » dont on use et abuse, avant de le stériliser aussi. Or ce n'est pas du tout la même chose, car « projeter » suppose que l'on commence par tout penser avant que — justement — d'entreprendre.

Plus que se liquéfier, la langue se vaporise : plus de solides référents sur lesquels la pensée puisse s'appuyer sur les choses sensibles, plus de tropes semblables aux gestes ; pas plus de sensualité dans le style que d'acuité dans la pensée. Les mots se réfèrent à de petits démons, si l'on voit ce que je veux dire.

Il ne faut rien dramatiser, je sais. C'est même précisément le fond de ma pensée. Il suffit de bien battre la langue, comme un tapis, pour que soient chassées ou ravivées les locutions trompeuses.

C'est du moins assez facile dans une langue dont on a forcé tous les verrous. Il en va autrement dans celles que l'on maîtrise mal, ou dans des domaines peu familiers. C'est pourquoi même une langue que nous connaissons au point d'en pratiquer les lettres, peut dans certains discours nous paraître curieusement étrangère.

La lampe de l'éclairage urbain, juste au-dessus du balcon de ma chambre d'hôtel, m'éclaire assez pour que je puisse écrire. Dans la moiteur de la nuit, je n'ai toujours pas sommeil.

Un vent de terre légèrement plus frais s'est levé presque tout à coup. Il commence à déchirer lentement le brouillard. J'aperçois déjà les collines au-delà des lumières du port.

Le 10 juillet

De la terre et des lettres

Le vent est tombé aussi vite quand le soleil s'est levé. J'ai peu dormi, c'est assez naturel quand on se trouve quelque part où l'on sait n'avoir pas le temps de prendre ses marques. J'ai déjeuné sur le balcon puis j'y ai saisi les notes de la nuit.

Pourquoi écrire à la plume pour ensuite saisir au clavier ? D'abord, j'aime écrire dans n'importe quel lieu où il n'est pas toujours possible d'installer un ordinateur, même portable. Quelques progrès restent à faire dans la maniabilité, la résistance aux mouvements et aux chocs, à la température et à l'humidité. Je suis bien plus solide qu'une machine *high-tec* et je ne tiens pas à ce qu'elle m'impose un mode de vie. Ensuite, il m'arrive aussi quelquefois d'écrire au clavier.

Ceci dit, je préfère définitivement la plume — moins pour ne pas perdre la sensualité de l'objet et du geste, bien réelle pourtant, que pour l'indélébilité.

On rature, on écrit entre les lignes, dans les marges, on fait des renvois, mais on n'annule rien. Le résultat sur la page est souvent assez beau. Quel dommage qu'il ne soit que pour l'auteur.

On ne peut qu'aller de l'avant, et l'on y va assez vite, soucieux seulement de ne pas perdre le mouvement de sa pensée. (On comprend ce que j'appelle ici pensée.)

On renvoie à la saisie le moment où l'on peigne son texte. Quand on écrit au clavier, on fait les deux en même temps. Ça ralentit l'énonciation, et surtout ça efface les traces. C'est un peu comme si pour travailler on se plaçait devant un miroir pour contempler ses gestes.

Je ne nierais pourtant pas qu'il existe des façons d'écrire à l'écran plus efficaces, et dont certains semblent avoir le secret. Dans ce cas, je préconise de travailler en texte brut, sur un éditeur plutôt que sur un traitement de texte.

Mais alors, où est l'avantage si l'on doit finalement exporter le texte pour le mettre en forme ? Ceci dit, je ne sais comment l'usage d'un éditeur de texte brut est souvent d'une sensualité égale à la plume.

En saisissant la phrase que j'ai écrite dans la nuit « c'est cela et aussi son contraire » (à savoir l'histoire de la destruction barbare des peuples et l'émergence d'une fraternité égalitaire), je me dis que c'est surtout ni l'un ni l'autre. Car ce dont je parle après tout,

c'est de ce problématique placage d'un monde de prothèses cognitives sur la géométrie plane des frontières et des propriétés foncières.

Quel est le rapport entre le poète, mathématicien et astronome persan Omar Khayyâm et Bobby Lapointe ?

Comment la multiplication des déterminations causales, plutôt que du nécessaire, produit-elle des possibles ?

L'alchimie serait-elle un genre littéraire ?

Pourquoi Leonard Cohen a-t-il chanté que « Jésus était un marin » ?

Quel mystérieux travail sont allés effectuer Ziddhâ et l'auteur, l'an dernier, dans la vallée de l'Oumrouat ?

Pourquoi Jésus est-il traditionnellement associé à la science de la chimie ?

Le monde a-t-il toujours été mondial ?

Comment un système fini de signes peut-il intervenir sur un monde infini, qu'il ne contient pas mais le contient ?

Le possible fait-il partie du réel ?

Vous le découvrirez peut-être

EN REVENANT

À BOLGOBOL

Un journal de voyage en ligne

Un roman-feuilleton philosophique